

Y 4705
B

Un exemplaire complet
dans la réserve

Photo. [R 34626
Apr 8^e El. 8919

©

Ye

7412

LES
PREMIERES

OEUVRES POETIQUES

DE FLAMINIO DE BIRAGUE,

Gentil-homme ordinaire

de la Chambre

du Roy.

AV TRES-CHRESTIEN ROY

de France & de Pologne.



A PARIS,

Chez Thomas Perier, rue S. Jacques,

au Bellerophon.

M. D. LXXXV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Qui voudra voir *Amour, Mars, & Phœbus* ensemble
L'un dedans un corps, contemple ce pourtrait:
Il verra d'un ceſuy la figure & le trait
De ces trois que le Ciel en ce grand Prince assemble.

F D B.



A TRES-HAUT, TRES-
PUISSANT, TRES-VLRTVEUX,
& tres-magnanime Prince, HENRY
DE VALOIS, Roy de France
& de Pologne,

SONNET.

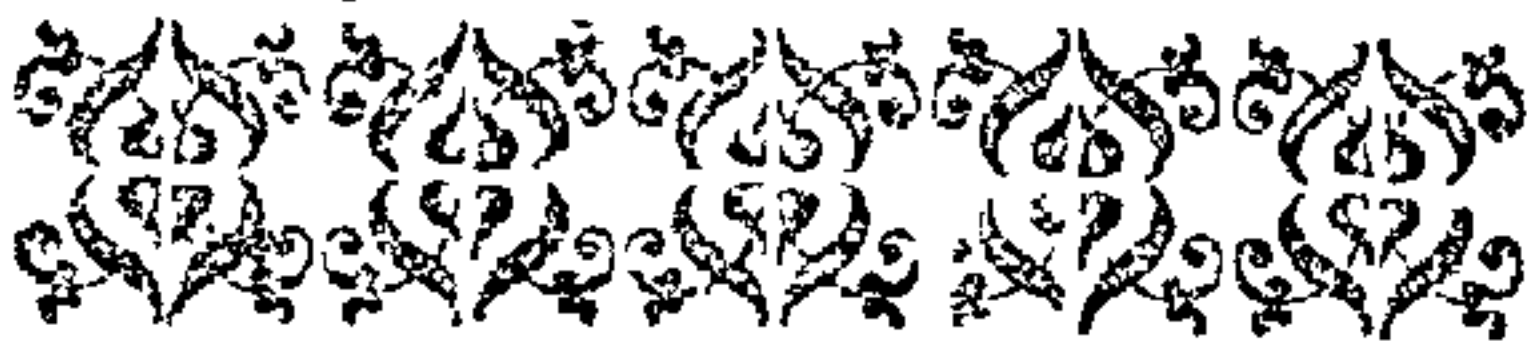


PRINCE, Qui as réply tout ce grād Vniuers
De Palmes, de Lauriers, & de fameux
Trosées,
Rendant de ton saint los les Cartes esto-
fées,

Qui ne parlent sinon de tes beaux faits diuers:
Aux pieds de ta grandeur ie consacre ces vers
Que ie chantay iadis sur les riuies sacrées
D'Eurote, alors qu'Amour ses poisons en succrées
Versoit par un bel œil en mes esprits ouués.


Que si mes bas esprits ne semblent chose digne
De ton esprit diuin, ta Maesté benigne
Les recoisse d'un cœur royalement humain.

Comme reccut sauis le I en. n Artaxerses,
(Fis de l'ambitieux & trop auide Xerses)
L'eau que luy presenta tu parue dans sa main.



Au sieur Flammino de Buague.

S O N N E T.

 Comme Vesper au soir apparoit la plus belle
Des estoilles, d'as tant que Verus l'a me mieux
Que tous les feux du Ciel, tât soiét ils radieux,
D. uant ta flame luit d'une clarte nouvelle.

Amour qui pour son chanvre en la France t'apelle,
Aiguisa ton esprit, qui fait honte aux plus vieux,
De la plume escrivant tes vers ingenieux,
Que soy-mesme il s'osta du milieu de son ele.

Tandis que le sang chaut, la jeunesse, & l'Amour
Te permettent de voir la lumiere du iour,
BIRAGVE, suy le camp de celle qui te meure.

Deviens son champion, porte son estandard,
Ne l'abandonne point comme un lesche soldard.
La victoire & l'honneur sont enfans de la peur.

P. de RONSARD
gentil-homme Vandomois.



Au sieu Flaminio de Birague.

S O N N E T.

BIRAGVE, ie ne sçay que l'homme pourroit faire
Pour couter la dent du mordant enuieux,
Si tu es crs de Dieu, son cœur malicieux
Dira que tu dis bien, que tu fais le contraire.

Si tu es crs du temps, que tu te devrois taire,
Si tu descris le cours des Astres radieux,
Que tu n'y entens rien, qu'un autre l'entend mieux,
Si tu es crs d'Amour, qu'un autre sçait mieux plaire,

Mon Dieu que faudroit-il pour tels sots contenter,
Il ne faudroit sinon des fables leur conter,
Afin que leur esprit les puisse bien comprendre.

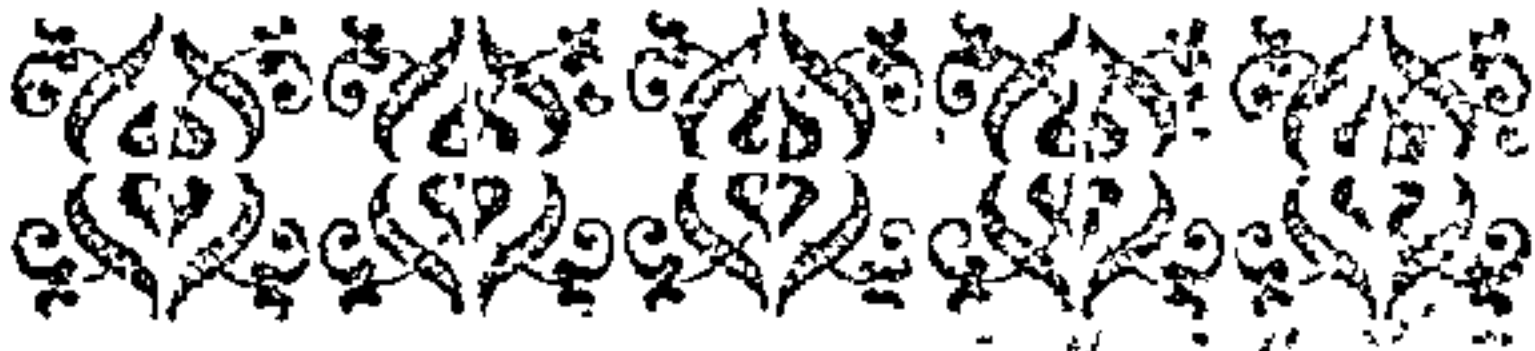
Mais ton livre, BIRAGVE, escrit si doctement
Avec un premier facillet deffend entierement
A tels sots de le voir, indignes de l'entendre.

A luy-mesme.

E P I G R A M M E.

BIRAGVE, ta valeur, ta naissance, & tes actions,
T'égalent aux Heros, aux Princes, & aux Dieux,
Comme un vray fils de Mars tu fais luitre tes armes,
Ce pendant tes beaux vers on lit dedans les Cieux.

G. de SALVSTE
sieu du Bartas.



Au sieur Flammino de Biagre.

SONNET.

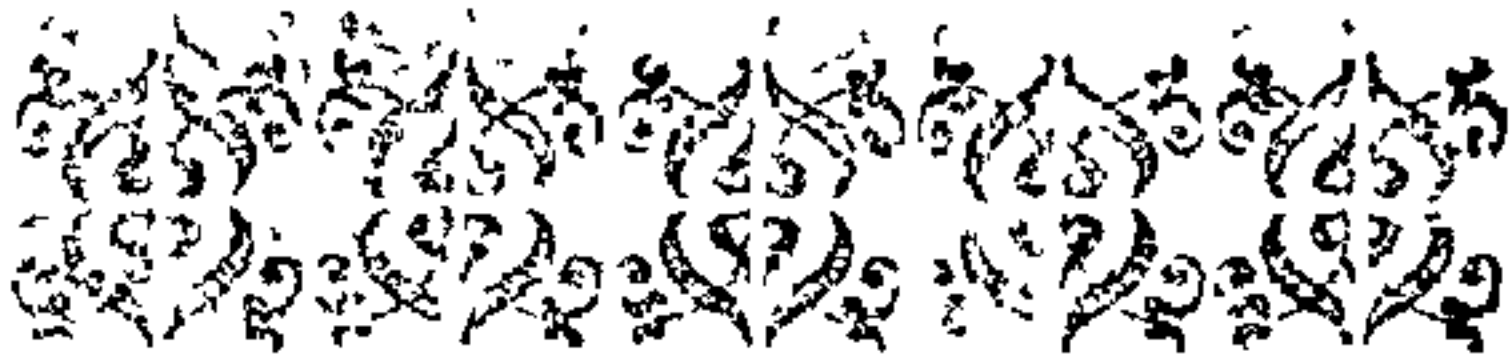
Comme ce grand Rom un des Monarques la
glorie,
Qui engca l'Univers sous le ioug de ses loix,
Après avoir vaincu les superbes Gaulois,
Luy-mesme décrioit ses faits & sa victoire.

Ainsi vous décrivez vous-mesme vostre hystoire,
Et publiant au iour d'une divine voix
Les assaux que l'Amour vous livre maintes fois
Corfalez, comme luy, vos faits à la Memoire.

Alors qu'il commençoit à iouyr de l'honneur,
Vne sanglante mort au milieu de son heur
Par la main d'un amy luy vint oster la vie.

Ha! que vous aurez bien un trépas plus heurieux,
Si iouyssant aussi de vos biens emourieux
Vous mourez doucement par les mains d'une anse

SCEVOLE de S. MARTHE.



Sonner de monfieur d'El-bene Abbé de Belle-
ville au fieu Flammino de Buagne.

S O N N E T.

*Vel Mod. ? quelles mœurs ? quel fi de de Zoiles ?
De Mores curieux, & de Livres Cenfens ?
Qui des efcris d'a struy en.veux reprenus
Succient trop coupes. hex d'écrite en fi beaux stiles.
| Buagne, ne t'arceste à ces effrits steriles,
Deteste leur humeur, méprise leur rumeurs:
Mais façonne tes vers au patron des auteurs
Grecs, Latins, & François, en tous suets fertiles.
| Le Poete un Poete, un potier le potier:
Ma toujours enuie, & voulu décrier,
Mais l'enuie aux écrits a souvent donné vie:
| Gentil imitateur non chargé de larcin,
Et hardy menteur de maint trait tout-dieu,
Tu seras immortel en dépit de l'enuie.*

P. D'EL-BENÉ.



SONETTO del signor FERRANDO GVISONI
al sig. Flaminio Birago.

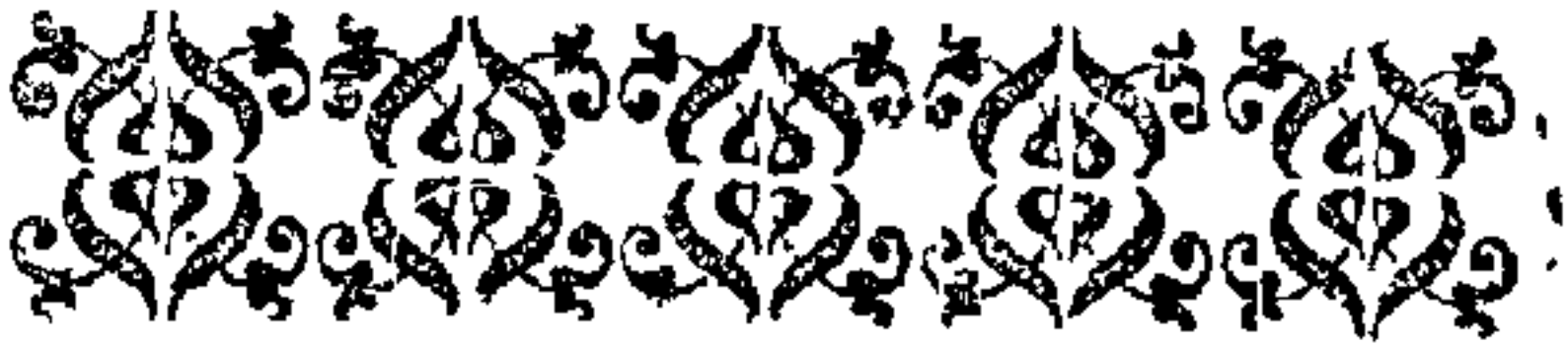
SONETTO.

MEntre per lunga guerra il fero Marte
Stanco riposa à la sua Diva in seno,
Et riede in tanto al Gallico terreno
La Pace, che dal sèn di Giove parte:

FLAMINIO, tu, che con bellissima arte
Come ti tenga la tua Donna à freno,
E di dolce-mortifero veleno
T'attoschi, e san, vai spiegando in carte:

Poi ch' esaltando il suo valor soprano
Al'opre intento de le dotte suore,
Gloria t'acquisti, ben sei tu felice:

Et fortunata è quella bianca mano,
Che da la piaga, onde t'aperse il core,
Si colte rime, & si purgate elice.



Au sieur Flammino de Birague.

S O N N E T.

BIRAGVE, La Vertu donne vie à l'Enmie,
Et l'Enmie voudroit accabler la Vertu,
Mais toujours la Vertu demeure en sa Vertu,
Fleurissant en despit des efforts de l'Enmie.

Quiconque est vertueux qu'il attende l'Enmie,
Et contre son Venin oppose sa Vertu,
Il fera que toujours paroitra sa Vertu
Remplissant de douleur l'enuieux & l'Enmie.

Puisse-l'on loncques voir que ta belle Vertu
Contre l'Enmie soit, mon BIRAGVE, Vertu,
Mocquant les enuieux & foulant leur Enmie.

Mais tes vers donnent tant de lustre à ta Vertu,
Que la posterité admirant ta Vertu
Conservera ton nom en despit de l'Enmie.

ELOTAR de MONTAIGV
sieur de Voulué.

*Pythagoræ fuerat quondam dubitabile dogma
Nunc sed ei faciet res manifesta fidem
Dixerat ille animas in corpora versa reuerti,
Naso, Maro, Flacus cor replet inde iuum.*

Io. Auratus Poëta Regius.



PREMIERES AMOVRS DE
FLAMINIO DE BIRAGVE,
Gentilhomme ordinaire de
la Chambre du Roy.

SONNETS.

I.



*Je n'ay tant d'honneur & de gloire n'arrive
Que mes écrits soient leus de la Posterité,
Et que j'aye tant d'heur & de félicité
Que je sçayve mon nom de l'oublicuse rue.
Je sçay bien qu'on dira que ma passion*

Est le vil le loyer de ma temerité, (vive

*D'avoir aimé, mortel, une immortalité,
D'où mon mal, mon tourment, & ma peine derive.*

*Mais si c'est un soulas aux Amans douloureux
D'avoir un compagnon, vraiment se suis heureux:
Car qui de ma Deesse icy verra l'image*

*Sera pris comme moy en ses chereux dorez,
Me pardonnant d'avoir ses beaux yeux adorez,
A qui mesmes les Dieux eussent bien fait hommage.*

A

A M O U R S.

II.

Qui voudra voir un suet de martyre,
 Qui voudra voir un amant douloureux,
 Qui voudra voir des regrets amoureux,
 Vienne ces vers & ces complaints lire.

Il cognoistra comme Amour me martyre,
 Comme ie vis sous ses loix languoureux,
 Servant un cœur cruel & rigoureux,
 Qui se nourrit du feu que ie soupire.

Et que plus tost la violente ardeur
 Que d'un beaux yeux attisent en mon cœur,
 M'aura réduit en peu de temps en cendre:

Que d'adoucir si fiere cruauté,
 Que d'amollir si cruelle beauté,
 Que d'échauffer si froide Salamandre.

III.

Iuste posterité qui liras la tristesse,
 Les travaux ennuyeux, le tourment inhumain,
 Que j'ay souffers aimant l'œil, le poil, & la main,
 Qui m'ont brûlé, lié, & tourmenté sans cesse.

Si tu auois veu l'or de la luisante tresse,
 Le venerable port, le manicien doux-humain,
 Les lu, le lait, la nége, & l'albâtre du sein
 De celle qu'en mes vers j'appelle ma Maïstresse.

Tu dirois, à bon droit: Vrayment c'est bien en vain,
 Que cet audacieux & peu sage Escrivain
 A ose entreprendre en si tendre jeunesse,

D'escrire & creler au temple souverain
 De l'immortalité en eternal airain,
 Les diuines beautez d'une telle Deesse.

IIII.

*L'arme si hautement que ie n'ose nommer
La diuine beauté Royne de mon courage,
De peur que le vulgaire ignorant & volage
De ma temerité ne me vicine blasmer.*

*S' veux-je toutefois plustost me consumer,
Amant vne Deesse en peine & en seruage,
Et souffrir maint ennuuy, mainte mort, mainte rage
Qu' estre content de peu & bassement aimer.*

*Que si mon entreprisi est haulte & malaisée,
La victoire en sera plus belle & plus prisee:
„ On cognoist le soldat aux exploits dangereux:
„ On cognoist le Nocher alors que la Tourmente
„ Menace son vaisseau sur la mer uehemente:
„ Et aux braves desseins vn esprit genereux.*

V.

*Tous ces oiseaux qui sous la Nuit obscure
D'vn triste vol se plaignent lentement,
Ne sont tesmoins du doux commencement
De mon amour sainte, loyale, & pure.*

*Les clair ruisseaux, les bois, & la verdure
Des prez fleurs d'vn beau bigarrement,
Sont seuls tesmoins du bien, & du tourment,
Que pour aimer également i'endure.*

*La Nuit n'ent sçeu dans son sein reccler
Mon feu luisant, qui peut estinciler
Parmy les Cieux, aux Enfers, & sous l'onde.*

*Mon Amour passe au trauers de la Nuit,
Et plein d'vn feu qui bluetant s'enfuit,
Aide au Soleil à redorer le monde.*

VI.

Scs In il'ans yeux estoient pressez d'un doux sommeil
 Ce soir que le la vey si gentille & si belle,
 Qu'elle eust de la splendeur de sa face immortelle
 Fait honte en plein mydi aux rayons du Soleil.

Les roses, & les lis de son teint nompareil
 Esclattoient a l'enny & la vne estincelle
 Qui sortoit des beaux rais de sa flame nouvelle
 Me remplit tout le cœur de feux a son réueil.

D'un riche manteau gris elle étoit habillée,
 Signe que d'us son ame elle étoit travaillée:
 Ou qu'elle le portoit pour travailler les cœurs

De ceux que la splendeur de ses beaux yeux enflame.
 Helas' ie le sçay bien, car depuis ma triste ame
 N'a fait rien que penser à ses yeux mes & aincœurs.

VII.

Amour ayant un iour s'asché là haut sa mere,
 Redoutant le courroux & despit odieux
 Du puissant Iuppiter grand M. marque des Dieux,
 S'en vint en ces bas lieux pour fuir sa colere.

Ou regretant sa farte, & plaignant sa misere,
 Il disoit en pleurant ces propos soucieux:
 Puis que ie n'oscroy plus retourner aux Cieux,
 Où sera desormais ma demeure ordinaire?

Mais ainsi qu'il parloit il vid la grand beauté
 Du Soleil de mor' ame, en qui la chasteté,
 L'honneur & la vertu ont pris place eternelle.

Alors il s'escria Quiconque me voudra
 Trouver d'or'en-avant, chercher il me faudra
 Dans les yeux amoureux de cette Dame belle.

VIII.

Je sçay bien qu'on dira que ie suis temeraire
De ce qu'estant mortel i' aime vne Detté
Mais un esprit gentil est tousiours agité
D'une belle manie, & fureur non vulgaire.

Quand on me donneroit les richesses de Daire,
De Cræse, & de celuy que l'on vid sur monté,
Vaincu, pris, & tué par le Parthe indonté,
Pour aimer bassement, ie ne le voudroy faire.

Non, il ne m'en chaut pas: qu'on die que ie suis
Un Icare nouveau, & que fol ie poursuis,
Ainsi que Phaëtton, vne entreprise estrange.

Si j'aime dans le ciel ie suis égal aux Dieux,
Si ie tombe du ciel, un trespas glorieux
Couronnera ma fin de gloire & de loüange.

IX.

Un poil blond enlacé de perles à l'entour,
Poil des cœurs plus felons l'indissoluble cheine,
Un beau front albastrin qui les Cieux rassereine,
Un œil où Cupidon a choisi son sejour.

Maints diamans bordez d'un corail fait au tour,
Vne bouche de musq & de cisette plene,
Un chant melodieux d'une douce Serene,
Vne gorge moyrme où se loge l'Amour.

Un parler qui pourroit flusilier vne Orsefere,
Un ris qui turoit les morts bois de la biere,
Un esprit que les cieux de leur mieux ont vistu,
Couuert sur les Leaux traits d'une beauté diuine,
Ont cause le brasier épris en ma putaine,
D'ont l'esprit iant d'Amour & de sa grand vertu.

Vous tertres verdissans, & vous fraîches vales,
Ombageuses forets, silitaires coupeaux,
Vous prompts à mes chansons, ô romagers oyseaux,
Bigarnez de concours diversément meslees.

Vous cristallines eaux de mes yeux escoulees,
Ægypans forestiers, vous amoureux troupeaux,
Nymphes qui habitez au profond de ces eaux
Oyez mes tristes voix en ce lieu recceles.

Si le cruel Amour me retranche la voix,
Il ne m'ostera pas les suspirs qu'en ces bois
Je jette pour l'ennuy qui necessairement i' endure.

Mais s'il ne veut encor me laisser suspirer,
Ammons le fier aura, en voyant ma figure,
Quelque pitié du mal qu'il me fait endurer.

XI.

Si Iuppin n'avoit plus de foudres esclattans,
Et le cruel Amour de sagettes mortelles,
J'ay tant de traits ardens fichez en mes nouvelles
Que l'un & l'autre en moy se referoient contans.

Si les flots escumeux par terre serpentans
Avoient prié Neptun de ses ondes cruelles,
Les torrens que mon cœur verse par mes prunelles
Luy rendroient tout soudain mille Turipes flottans.

Si le boiteux Vulcan avoit perdu sa flame,
Les brasiers attisez au centre de mon ame
Feroient un Montgibel qui iour & nuit ardroit.

Si Æole des vents avoit perdu l'empire,
Les suspirs infinis que de mon cœur se tire
Luy fouroient autant de vents comme il voudroit.

XII.

Ma vie est un Enfer plein d'univers & de peines,
 Mes tourmens outrageux sont les fouets punisseurs,
 Et mes soucis mordans les serpens meurtisseurs
 Qui tourmentent mon cœur de cent morts inhumaines.

Comme la las on voit les esperances vaines,
 Ainsi tous mes espoirs meurent en leurs verdurs:
 J'ay fait de pleurs à n Styx, & mes vives ardeurs
 Ont fait un Phlegeton qui boult dedans mes veines.

Mes sanglots redoublez & mes plaintives voix
 Sont les horribles cris & furieux abois
 Du portier infernal qui abboye sans cesse.

Mais je suis d'un seul point aux ombres differant,
 Car les Demons sont ceux qui les vont martyrant,
 Et je suis tourmenté d'une jeune Deesse.

XIII.

Desirs ambicieux, tromperesse esperance,
 Pensers fallacieux, auenble volenté,
 Souspirs, pleurs, & regrets, qui m'avez mal-traitté,
 Donnez desormais treue à ma longue souffrance.

Mais s'il est destiné que je n'aye allegeance
 Des ennus rigoureux dont je suis tourmenté,
 Aux rives de l'Oubly mon esprit soit porté,
 Pour noyer de mes maus la triste souvenance.

Que tout Astre maligne se bande contre moy,
 Cela me sera rien, au pis du grand esmoy,
 Qui de jour & de nuit afflige ma triste ame.

Qu'amour tant qu'il voudra me trouble le cerueau,
 Je ne crains plus ses traits, ny sa cuisante flame,
 Je n'ay plus aucun lien à quelque coup nouveau.

A M O U R S.

XIIII.


Pendant que d'Apollon le fils audacieux
Court deçà, court delà, hors de la claire voye:
Et qu'au Szythe & au Thrace une ardeur il enuoye,
Telle que l'Orient sembloit estre en ces lieux.

Iuppiter pour punir le fait ambicieux,
D'un tonnerre eclattant la teste luy foudroye:
Le Parus fut son tombeau, afin que chacun voye
Que c'est que d'entreprendre un fais digne des Dieux.

Ainsi voulant dresser ma trop debile veue
Sur une claire étoile en France bien cogneue,
Je perdis la lumiere, & loin de mond Phanal,

Je cheus en l'Ocean de mes larmes ameres:
Fuldroyé de ses yeux seuls auteurs de mon mal,
Ain que tout Amant se mire en mes miseres.

CHANSON.

 *Elas! vist-on iamais, Fortune tromperesse
Rien de plus miserable & plus triste que moy?
Je meurs pour trop aimer une ieune Deesse,
Et ie n'ose pourtant luy dire mon esnoy.*

*Si ses beaux yeux q. ont attisé dans mon ame
La violente ardeur qui ausi mon tr spas
Sçauoient mes passions, & cognoissoient ma flame,
Ie m'en iroy content aux riués de là bas.*

*Mais puisque le Destin & le Sort indomtable
Arrestent que ie meure en mon age plus beau,*

A M O U R S.

5

*Je veux qu'après ma mort dolente & pitoyable
On engrave ces vers sur mon triste tombeau.*

CY GIST VN PAUVRE AMANT QUE
LA FORTVNE FIERE,
LE DESTIN RIGOVREUX, ET LE SORT
IRRITE'
PRIVERENT EN SA FLEVR DE VIE, ET
DE LVMIERE,
POVR AVOIR TROP AIME' VNE DIVINITE'.

X V.

*Madame, ie scay bien que c'est temer té
A moy mortel d'aimer vostre beauté diuine.
Mais un soir à mon dam l'enfançon de Cyprine
Se cachant en vos yeux raut ma liberté.*

*Helas! qu'eusse-je fait à la celeste clarté
De vos yeux flamboyans éprit en ma poitrine
Un feu qui iour & nuit me consume & me mine,
Sacrifiant ma vie à vostre Desté.*

*Pour recompense donc du feu qui me deuore,
Permettez que tousiours humble ie vous a lore:
,, Un Dieu ne doit user nullement de r'gueur,
,, Ain, il nous doit oïr en nos iustes demandes,
,, Auoir nos vœus à gré, recevoir nos offrandes:
Recevez donc au moins pour v. estime mon cœur.*

A M O U R S.

XVI.

Beaux yeux, mes beaux soleils, doux-meurtriers de moi
Baissez vos doux regards qui me donnent la mort (vie
Non ne les baissez pas, j'aime encor mieux la mort,
Puis qu'elle vient de vous que ie ne fay la vie.

Beaux yeux, Astres luy sans seuls flâcaux de ma vie,
Qui portez qu'on t & vous, & la vie, & la mort,
Quand ie ne vous voy point, tout soudain ie suis mort,
Puis quand ie vous reuoy, alors ie repren vie.

Beaux yeux, celuy ne sçait que c'est que de la mort,
Ny ce que c'est aussi que d'vn douce vie,
Qui ne sent vos regards qui donnent vie & mort.

Beaux yeux, donnez-moy donc, ie vous supply' la vie,
Ce seroit cruauté que de donner la mort,
A celuy qui veus veut sacrifier sa vie.

XVII.

O cristallins ruisseauz, ô bois délicieux,
O beaux prez fleurissans émaillez de verdure,
O arbres où i'escris les tourmens que i'endure,
O taillis épais, ô tertres gracieux.

O superbes rochers qui menacez les Cieux,
O monts desmesurez enfans de la nature,
O corps à qui la terre a nié sepulture,
O desers écoliers de mes veis soucieux.

O Pasteurs, ô troupeaux, ô Truies, ô Dryades,
O Satyres, ô Fans, ô Syluains, ô Nnyades,
O Antres cavernieux voilez d'obscures nuës'

Je viens à vous chargé d'ennuis incomparables
Espérant, si Madame enouuoir ie ne puis,
Que vous, ou les Enfers, me serez fauorables,

XVIII.

Desesperé chetif du repos de ma vie,
 Je chemine à grands pas au sentier douloureux
 De l'Orque espouuantable, où le Sort rigoureux
 Auoit dès le berceau ma jeunesse asservie.

Là l'horreur de la Nuit sombrement obscurcie,
 Et l'effroy pallissant de l'Acheron ombreux,
 Avec tous les tourmens des Enfers tenebreux
 Peussent combler mon chef d'indomtable maie.

Ciel, pourquoy m'as-tu fait si tost naistre icy bas,
 Pour souffrir mille mauxpires que le trespas,
 Et mourir, sans mourir, mille fois en une heure?

Helas! appaise un peu ton iniuste rigueur,
 Ou bien pour m'affranchir de ma triste langueur,
 Fay que mourant soudain aussi ma peine meure.

XIX.

Plustost les palles Sœurs me priuent de lumiere,
 Et m'euoyent aux creux des enfers pleins d'horreur
 Esprouuer de Pluton l'effroyable terreur,
 Et ouir de Minus la sentence dernière.

Plustost de Promethé la douleur constamière
 Me tourmente tousiours, & l'ardante fureur
 Des filles d'Acheron tousiours pleines d'erreur
 Bourrelle mon esprit d'une rage meurtrière.

Plustost puisse-ie encor souffrir la passion
 De l'aure Tantalé, & du fol Ixion,
 Du cauteleux Sisyphé & du paillard Titie.

Que j'adore inconstant iamais autre beauté,
 Que la vostre, Madame, en qui la loyauté,
 Les Graces, & l'Amour ont leur place choisie.

XIX.

Helas demandez vous qui est cause, Madame,
Que ie suis tout pesif, doloit, & soucieux?
Blasmez-en la rigueur de voz yeux radieux,
Car c'est leur cruauté qui attriste mon ame.

Quoy, penseriez-vous point, mon Tout, qu'un autre
Eut captive mon cœur aux prisons de ses yeux? (Dame
Et que l'aveugle Archer qui surmonte les Dieux
Eut épris en mon sein une nouvelle flame?

Non, non, ie n'aime rien que vous, mon doux, desir,
Vous seule estes mon bien, ma ioy, & mon plaisir:
Et plustost on verra l'Afrique estre sans sable.

L'Automne estre sans fruits,, & l'Hyver sans glassons,
Le Printemps sans verdure, & l'Esté sans moissons,
Que ie suis inconstant, volage, & variable.

XX.

Celuy qui n'aime au monde quelque chose
Se doit, Madame, estimer malheureux:
Mais cil qui est de nature amoureux,
Comme ie suis, tout le mieux se propose.

Dedans mon cœur la grace i'ay incluse
De vos beaux yeux & doux & rigoureux,
Qui m'ont rendu de tout point languoureux
Depuis le iour de me Metamorphose

Mais il me plust d'estre en si doux tourment,
En attendant d'auoir allegement,
Et voir par vous ma tristesse finie.

Car i'ayme tant vostre ieune beauté,
Vostre grandeur & vostre humesité,
Qu'ce n'ou seruant ie veux finir ma vie.

XXI.

Celle, RONSARD, que mon penser adore
 Tantost en songe apparoissoit à moy,
 Feignant auoir pitie de mon é moy,
 Et du soucy qui me ronge & deuore.

RONSARD, toujours en moy ie rememore
 Sa grand beauté qui me donne la loy,
 Son poil, son teint, & ce qui vient de soy
 Humble toujours ie reuere & honore.

Ses yeux sembloient deux beaux Astres des Cieux,
 Estincelans, brillans & gracieux,
 Son teint étoit de lys meslé de roses,
 Son doux soufriu deux beaux rangs descouuroit
 De Diamans, & de perles decloses,
 Et son beau sein le basme soufpiroit.

XXII.

Ainsi comme l'on voit flamboyer dans les Cieux
 De Titan radieux la plusante lumiere,
 Ainsi de vos beaux yeux la flambrante lumiere
 Nous esclaire icy bas, comme vn Soleil aux Cieux.

Le Perse quand il voit que le grand œil des Cieux
 Sort du sein de Thetis tout paré de lumiere,
 Se met à deux genoux, adore sa lumiere,
 Et ses rayons dorez qui luy font voir les Cieux.

Ainsi moy quand ie voy, mon Soleil, ma lumiere,
 De vos astres iumeaux la diuine lumiere,
 Qui efface & ternit la lumiere des Cieux,
 D'un cœur deuotieux i'adore leur lumiere,
 Et supplie humblement le Monarque des Cieux,
 Qu'il ne m'oste jamais vostre belle lumiere.

A M O U R S.

XXIII.


Ny de mes yeux les riuieres coulantes,
 Ny mes regrets qui entaillent les Cieux,
 Ny mes ennuys, ny mes maux souuerains,
 Ny de mon cœur les ardeurs volantes.

Ny mes sanglots, ny mes voix languissantes,
 Ny mes pensers vains & fallacieux,
 Ny mes desirs prompts & ambicieux,
 Ny de mon teint les couleurs pallissantes.

Ny mes tourmens, ny ma triste langueur,
 Ny de mes sens la mourante rigueur,
 Ny ma sureur, ny ma griesue détresse.

Ny mes souspirs, ny ma serme amitié,
 Ne peuvent pas émouuoir à pitié
 Le cœur ingrât de ma siere Maistresse.

STANCES

 On se ne me plains point que mille ardeur. cui-
 santes,
 Mille rages d'Amour, mille flammes luisantes,
 Poste-mesle à l'ei ny se logent en mon cœur:
 Non se ne me plains point que cent sèches mortelles,
 Qui redoublent en moy les courses eternelles
 De mes maux renaissans renforcent ma langueur.

Et bien que leur effort obstinement terrible
 Me geine incessamment d'une peine indicible,
 Et que mon ame atrainte en ait tant de travaux,
 Toutesfois en souffrant pour v. . . elle Maistresse,
 Que l'honneur & reure ainsi qu'une Deesse,
 Je prens tous mes tourmens pour guerdon de mes maux.

Aussi l'orgueil hantain, qui guide mon courage
 Jusqu'au Ciel des beautez où se voit vostre image,
 Reluire au premier rang comme au Soleil d'Esté,
 Ne merite rien moins qu'une rage indomtee,
 Qui paye en cent travaux cette audace effrontee,
 Que j'ay prise en aimant une divinité.

Mais qui pourroit, ô Dieux, qui pourroit se distraire
 D'adorer saintement la lumiere si claire
 De vos yeux doux meurtriers, mignards & redoutez ?
 Qui se pourroit garder de desirer la gloire,
 Et la fraiche blancheur de ces pommes d'ivoire,
 Encor qu'il deust mourir de mille cruantez ?

Las' quant à moy je n'ay ny sang, ny cœur, ny ame,
 Qui ne soient tous bruslez de cette vive flame,
 D'où l'Amour prend sa force & nous rend languoureux :
 Je ne voy filets d'or de vos tresses si belles
 Qui ne me soit cent nœuds, cent rets, & cent cordelles,
 Pour me lier captif dans les laqs amoureux.

Si bien que tous ces lis, ces œillets, & ces roses,
 Ces couraux soupirans de vos leures decloses,
 Dont l'éclat rougissant ravroit tous les Dieux,
 Me sont autant d'espieux, desquels Amour se soüille
 Dans le sang épandu de ma serue dépoüille,
 Qu'il apand en trophée aux ras de vos beaux yeux.

Mais je suis si content de l'ardeur genereuse
 Qui m'enfle dans le sein cette gloire amoureuse,
 De vous aimer, Madame, & perir en aimant,
 Que je n'estime rien tous les tresors du Monde,

A M O U R S.

Après des poignants traits de ma douleur profonde
Et n'ay rien de si d'hor que mon mal sine tourment.

Las' que pourrais-je aussi loger en ma poitrine
Que votre grand' beauté, qui saintement divine
Donne vie à mon ame, & la tient en vigueur?
Las' que saurois-je aimer que les belles lumieres,
De votre ail qui me tue en ses flammes meurtrieres,
Toutefois me fait vivre au fort de ma langueur?

Non, non, je ne veux rien que priser mon service,
Et vous offrir toujours mon cœur en sacrifice.
Trop heureux de se perdre aux vains d'un si beau feu:
Et bien que par ma fin mon orgueil s'appareisse,
Je veux plutôt mourir servant une Deesse
Qui aimant plus bassivement vivre content de peu.

X X V.

Las' toute ma vigueur en fin s'est écorlée,
Et peu à peu fondue en un torrent de pleurs,
Qui noyant de mon teint les pallissantes fleurs
Decèle mort & d'air si long temps recelee.

Soit que Phœbus se couche, ou que l'Aube emperlée
Dépeigne l'Orient de vermeilles couleurs,
Je sens toujours sans cesse augmenter les douleurs
Que souffre en bien aimant mon ame desolée.

Mais puis que ces beaux yeux qui causent mon tourment
N'ont aucun pitié de mon ducil véhément,
Et que le desespoir à mourir me conduit,

Mort assuré refuge, & unique recours
De tous desesperez vains achevez le cours
De ma triste, d'olante, & misérable vie.

Bien

A M O U R S.

XXVI.

Bien que le Sort, le Ciel, & la Fortune fiere,
Facent pleuvoir sur moy mille ennus odieux,
Je ne l'aimay pourtant, beau Solcil de mes yeux,
D'aymer & d'adorer tousiours vostre lumiere.

Ny montaigne, ny bois, ny plaine, ny riuere,
Qui soit entre nous-deux, ny la rigueur des Cieux,
N'effaceront iamais de mon cœur soucieux
Vostre ieune beauté des beautez la premiere.

Ains en tous les endrois, & lieux où ie seray,
Pleurant & sousspirant ces propos ie diray,
Hélas! mes tristes yeux, où est ma chere vie?

Où est mon beau Soleil? où est, où est la fleur,
Et la perle du monde? Hélas! où est mon cœur?
Où est cette beauté qui m'a l'ame rauie?

XXVII.

Puis que ce beau Soleil qui me lust & m'éclairc
S'en va luire autre part, que ferez vous mes yeux?
Nous pleurerons tousiours, & supplirons les Dieux
Qu'ils nous fassent reuoir sa lumiere ordinaire.

Et toy que ses beautez ont si bien scien attrait
Que feras-tu, mon cœur, éloigné de ton mieux?
De mille ardans sousspirs i'embraseray les Cieux,
Et maudiray tousiours le Sort qui m'est contraire.

Pleurez doncques, mes yeux, vostre fatal malheur,
Et toy, mon cœur, sousspire, & plains l'aigre douleur
Qu'il nous faudra souffrir éloignez de Madame.

Ce pendant i'aprendray mille tristes regrets
Aux Deser, aux Valons, & aux Antres secrets,
Que plaindront à iamais les tourmens de mon ame.

A M O U R S.

XXVIII.

O filles d' Achelors, ô Thetis inhumaine,
 O Syntes, ô Caribde, ô rochers Capharez,
 O Scyllé, ô vents, ô flots, ô gouffres alterez,
 Pou, quoy triumphez-vous de ma dépouille vaine?

Un amoureux Zephyr empouppoit ma carene
 Si favorable & doux, les flambeaux atherex
 M'achemmoient au port de mes vœux eslerex,
 Qu'esperant ie voyoy ma ioye estre certaine.

Ainsi guidé des rais de ma benigne étoile
 Ma nef sure glissoit sous l'custoure du voile,
 Quand un ser Aquilon venissant sa furcur,

Vint seillonner le front de ceste mer bonace,
 Et masquant le serain de l'Astre de ma grace,
 Eloigne de mon port m'abisme en mon erreur.

XXIX.

Amour d'oï vient que dans mon cœur ie sente
 Toujours ta chaude & violente ardeur,
 Qui combattant avec une froideur,
 Fait que de moy toute ioye s'absente?

Ne suffit-il que ma Déesse absente
 Ait consumé mon cœur en sa verdure,
 Aux rayons d'or de sa sainte splendeur,
 Sans que tes feux encore ie resente?

Helas! Amour apaise ma langueur,
 Ne traîne plus mes tourmens en longueur,
 N'augmente point ma douleur vehemente.

Ton cruel trait, tes feux, & ta rigueur,
 M'ayant priné de force & de vigueur
 Font que toujours ie pleure & me lamente.

XXX.

Helas! mes tristes yeux sont changez en fontaines,
 Qui versent non de pleurs, mais de larmes de sang:
 Et le traict dont Amour me transperça le flanc
 Augmente incessamment mes angousseuses peines.

Toujours l'objet hideux de cent mors inhumaines
 Se presente à mes yeux: & la Parque à son rang,
 Espouuante mon cœur, ne voyant point le blanc,
 A qui tendoient, hélas! mes esperances vaines.

Le soir dessus mon toit et les funebres oyseaux
 Annoncent mon trépas, & les malheurs nouveaux,
 Que ie voy ia tomber sur mon chef miserable,
 Au moins puis que le sort cruel & inhumain
 Auance mon trépas, mourusse-ie en son sein,
 Sucçant le vis coral de sa bouche agreable.

XXXI.

Où est ce si ont siege de toute grace,
 Qui d'un semblant enchanteur me rait?
 Ou sont ces yeux qu'onques Phœbus ne vid
 Que tout honteux ne se couurist la face?

Où est ce ris qui mes ennus efface,
 Et mes tourmens souuent enseuelit?
 Où est ce teint que Cupidon polit
 Du clair cristal de sa luisante glace.

Où est Ma.lame en qui les puissans Dieux
 Ont prodigué tous les tresors des Cieux?
 Tay toy mon cœur, ce Soleil que i'adore
 Vainquant l'obscur du broiillas inhumain,
 Qui m'a priué de son regard serain,
 En brief fera renaistre son Aurore.

A M O U R S.

XXXIII.

Or sus, mes yeux, cessez de tant pleurer,
 Nostre Soleil de sa belle lumiere,
 Nous fait renouir la splendeur coustumiere,
 De là nous fait tout nostre heur esperer.

Face Phœbus ses courriers alterer
 Aux Cieux luisans en leur ronde carrière,
 Seule ny l'as peut ma douce guerriere
 De ses beaux yeux la terre redorer.

Le noir bandeau d'une nuée obscure
 Tenoit voilé ce bel Astre sumant,
 Et moy chetif je pleuroy languissant,
 De mon destin la pitoyable aventure,
 Quand dans mon cœur son gracieux flambeau
 Fut regner un Printemps florissant.

XXXIII.

Que me sert de verser deux ruisseaux de mes yeux,
 Si je ne puis caner le roc de son courage?
 Helas! je cognoy bien qu'en la fleur de mon age
 Il faut que je m'en aille aux palus Stygiens.

O malheureux Amour qui me rends furieux,
 Ensonnant mes sens de ta mortelle rage,
 Pourquoi de son le toy d'une beauté volage
 Assis sur mon cœur dolent & soucieux?

O Dieux qui habitez les voutes étoilées,
 Et l'Orque tenebreuse, & les plaines salées,
 Regardez en pitié mon ennuy véhément.

Faites que ma Déesse ingrante & dédaigneuse,
 Apaise sa fierté cruelle & rigoureuse,
 Et prugne un peu pitié de mon cruel tourment.

XXXV

O chaude ardeur dans un feu qui me gelle!
 O monts, ô bois tesmoins de mes malheurs!
 O prez rians dont les vertes couleurs
 Font reuerdir mon angoisse mortelle.

Pour aimer trop une beaute trop belle
 Cent mille fois dedans un feu ie murs,
 Et de mes yeux les coulantes lumeurs
 Font aparoir la douleur que ie celle.

Dessous quel ioug m'es-tu venu lier,
 Cruel Amour, veux tu point deslier
 Par une mort mes liens & ma vie?

Vux tu toujours que ie souffre en aimant
 Et qu'un poil blond frisé mignardement
 Tienne mon ame à iamais afferme?

XXXVI.

Duin RONSARD apres que la douleur
 M'aura couché sous une froide lane,
 Et que l'Amour sans barque, ny sans rame,
 M'aura fait voir le Monde sans couleur.

Après ma mort sanglotte mon malheur,
 Et d'un long cry qui les rochers entame,
 Dis aux passans qu'aux regards de ma Dame
 Chaud & bruslant i'immolay tout mon cœur.

Arrose apres mon tombeau de tes larmes,
 Et mets dessus ces pitoyables carnes,
 Tristes tesmoins de mon genissement.

CELVY QUI GIST EN CE LIEV SOLITAIRE,
 POUR N'AVOIR PV A SA DAME COMPLAIRE,
 SOVS CE TOMBEAV SOYSPIRE SON TOVRMENT.

A M O U R S.

XXXVII.

Par le milieu des deserts écartez,
 Dans la frayeur des Autres plus sauvages,
 Et sur le bord des plus loingtains rimages,
 Je fuy les lieux des hommes habitez.

Et regrettant tes divines beautez,
 Seul à l'escart j'écoute les ramages
 Des oyselets qui en mille langages
 Chantent d'Amour les saintes Deitez.

Mais, las! Maistresse, ô triste destinée!
 Tu verras tost ma vie terminée
 Parmi ces bois, & alors tu diras:

Repose amant sous ces bocages sombres,
 Ces pleurs, ces cris que j'espais sur tes ombres
 Sont les presens que de moy tu auras.

STANCES.

Dus qu'un cruel destin ensevelist mon ame,
 Et qu'il ne m'est permis d'espérer que la mort,
 Ouanté du Ciel pour vous aimer, Madame,
 Les Cerberes, & Pluton me seruent de consort:
 Donc puis qu'il faut mourir, entens race future,
 Et lis mes derniers vœus dedans cette écriture.

Je ne demande point que l'on rompe le marbre,
 Pour enrichir le front de mon triste cercueil:
 Je veux apres ma mort estre mis sous un arbre,
 (Ou un Cypres funebre, ou autre arbre de deuil)
 Puis je veux qu'on escrive & grave à toute force
 Avecques un poinçon ces vers sur son écorce.

SOVS CE TRISTE CYPRES S I T L E
 OS ET LA CENDRE
 D'VN PAVRE AMANT QUI FVT
 PHENIX EN LOYAVTE,
 QUE SA MAISTRESSE A FAIT SOVS
 LA TERRE DESCENDRE,
 POUR AVOIR TROP AIME' SA
 CRUELLE BEAVTE'.
 PASSANT ARRESTE TOY, ET D'VN
 OEIL LARMOYABLE
 CONTEMPLA CE TOMBEAV SI
 TRISTE ET PITOYABLE.

*Lois ceux qui passeront, d'un charitable office,
 De roses & d'œillits couvriront mon tombeau,
 Et diront en pleurant que mon loyal service
 M'a fait finir mes iours en mon age plus beau:
 Et en vous maudissant, ils pri'ront que la terre
 Mes cendres mollement en son giron enferre.*

*Mon Idole çà l'as douloureuse & plantue,
 Entendant les longs cris des passans amoureux,
 S'en ira dans les bois d'une course hastue,
 Chercher pour son confort ces amans douloureux,
 Ces amans douloureux qui sont morts en ieunesse,
 Pour trop idolatrer les yeux de leur Maistresse.*

*Mais, las' quand on sçaura que i'ay perdu la vie
 Pour auoir trop aymé vostre ieune beauté,
 Les ieunes poursuyuans, comme dure ennemie,
 Vous auront en horreur pour vostre cruauté:
 Et diront vous voyant, ô cruelle inhumaine!*

A M O U R S.

Pour toy **BIRAGVE** est mort d'une cruelle peine.

Encor que ie suis mort par vos yeux ie vous iure,
 Et par vos blonds cheveux qui furent mes liens,
 Que tousiours dans mon cœur i'auray vostre figure,
 Soit là haut, soit là bas, aux champs Flysiens
 Et le fleuve d'Oubly n'aura point la puissance
 D'effacer de mon cœur vostre belle substance.

Non ie suis bien heureux encore que ie meure,
 Puis qu'en mourant ie voy que ie vous fay plaisir:
 Parque tranche ma trame, & avance mon heure,
 Ie me suis bien heureux d'accomplir son desir,
 Car n'homme n'auoit ny sentiment, ny ane,
 Si il ne mourroit contant mourant pour telle Dame.

O Luth seul passe-temps de mes destins contraires,
 Tu n'entonneras plus mes tristes passions
 Vous lamentables vers mes loyaux Secretaires,
 Bruslez dedans le feu de mes affections,
 Souspirs dedans les Cieux prenez vostre volée,
 Et vous mes pleurs coulez en la plaine salée.

Quant à moy ie m'en vois où le destin m'appelle,
 Chercher quelque confort à mes malheurs seussers:
 Puis que ie n'ay s'ichy au monde une cruelle,
 Ie s'ichiray là bas Pluton & les Enfers:
 Pluton mesme a senty son ame douloureuse
 Ardre dans le brasier de la flame amoureuse.

Pour recompense au moins de vous auoir aimé
 Passant sur mon tombeau prenez quelque pitie:
 Arrosez de vos pleurs ma cendre consumée,

*Lettant quelques souspirs de tardive amitié,
Mes os seront contents, & sous la terre sombre,
J'iray croistre là bas des amoureux le nombre.*

Quatrain.

*Ces tristes vers que de mes pleurs j'arrose
S'en vont helas! vous conter mon malheur,
Ils vous diront que mourant je compose
Pour alléger ma peine & ma douleur.*

XXXVII.

*Aux monts desmesurez ma vie miserable
De tous ennuis comblee on peut comparer,
Ils font de leur hauteur un chacun admirer,
Et de mes hauts desirs la cime est adorable.*

*Mes pleurs, comme leurs eaux, ont source inespisable:
Sur des rocs endurcis on void leur front durer,
Je voy sur durs pensers mon esprit s'assurer,
Leur plantes n'ont grand fruit, mon espoir est semblable.*

*Sans cesse dans leurs flancs soufflent les vens grondans,
En moy soufflent toujours mille souspirs ardans,
En eux past le troupeau, & Amour dans mon ame.*

*Il, recelent en eux mille fiers animaux,
Je recele en mon cœur mille ennuis, mille maux
Que je souffre en aimant les beaux yeux de Madame.*

A M O U R S.

XXXVIII.

O cœur plus dur qu'un rocher endurci,
 Mes pleurs n'ont pu adoucir ta rudesse:
 Et toutefois vostre source ne cesse,
 O tristes yeux, de larmoyer ainsi

Cessez mes yeux, n'ayez plus de souci
 D'apprivoiser si sauvage M^{istresse}.
 Le sens ma fin, & le mort qui me presse,
 Vous vient voiler d'un long voile obscurci.

Adieu beauté, d'ore, fiere, & cruelle,
 Las! te m'en vois où le destin m'appelle,
 Je vay là bas sanglotter mes ennus.

Vous donc esprit, plus que cette inhumaine
 N'a eu pitié de ma cruelle peine,
 Prenez pitié de l'estat où je suis.

XXXIX.

RONSARD, je ne scaurois d'une plume animée
 Traçant mille discours, sanglotter mon tourment,
 Comme toy, mon RONSARD, je ne scauroy vraiment
 Souffrir les ardeurs de mon ame enflammée.

Je n'ay rien comme toy dedans l'onde sacrée
 Du cheval enplumé, qui fait que hardiment
 Tu ombrages ton chef d'un Myrthe & bravement
 Tu dessus l'effort du vieil mary de Rhée.

Tu viuras, mon RONSARD, par ce grand univers,
 Et ta douce moitié fameuse par tes vers
 Vira malgré l'effort des Parques silandieres.

Tes Lauriers Delphiens malgré le cours des ans
 Fleuriront sous l'accord de tus vmes guerrieres,
 Affranchis de l'effort des tristes monuments.

X L.

Rude frain des amans inique jalouſie,
 Qui en un ſeul moment genes ſi fort un cuer:
 O mortelle poiſon, ô amere liqueur,
 Qui troubles nos eſprits & nôtre fantaſie!
 O fille de Pluton, & de la palſe envie,
 Vraye ſource d'ennuy, & germe de douleur:
 Entre ſuccez heureux miſerable mal-heur:
 Et ent.e-mets friands Aconite oûte-vie.

Pourquoy as tu laiffé le manoir Stygien,
 Pour venir infecter mon eſprit ſoucieux,
 Troublant de mes beaux iours la plus claire lumiere?
 Rebrotte ton chemin, drefſe tes pas ailleurs,
 Fuis Harpye, fuis-t'en, ma langueur couſtumiere
 Me donne aſſez d'ennuy, de peine, & de douleurs.

X L I.

Accablé ſous le fas de la charge amoureuse,
 J'avois eu mon refuge aux ombres de là bas.
 Aux champs Tenariens j'avois drefſé mes pas,
 Portant empreinte au front ta beauté bien-heureuſe.
 Des Eumenides ſœurs la troupe furieuſe,
 Cerbere, Briaree, & tout l'infernal tas
 Bondiſſoient apres moy, allechez des appas
 Qu'en mon front leur monſtroit ta ſplendeur glorieuſe.
 La cruelle Atropos, Lacheſis, & Cloton,
 Quittoient ſa leur cizeau, leur fil, leur peloton
 Pour venir m'adorer, mais Pluton plein de rage
 Me dit: Sors toſt d'icy: ce beau Soleil d'ipent
 Feroit de mon Enfer un Paradis tout ſaint,
 Qui luy rendroit ſoudain obeiffant hommage.

A M O U R S.

X L I I.

Vn iour en contemplant ces Astres radieux
 Qui de leurs beaux rayons illuminent mon ame,
 Vn tonnerre r'ouis d'une celeste flame,
 Pour de ce sanct'obiet priver mes tristes yeux.

Quelle envie naquit là haut au cœur des Dieux
 De me priver encor du bel œil qui me pâme,
 Ce voile qui mes yeux garde de voir Madame,
 Ne bastoit il assez à mes maux odieux?

Mais mon cœur entent s'à la douce visée
 Des vains estímulus de beauté si presée
 Auoit le vent, la pluye, & le foudre à mespris.

Et ceint de ces frayeurs & craintes memorables,
 Il disoit à par-foy Courroux si admirables
 Se peuent ils loger aux celestes esprits?

X L I I I.

Renaïs renais encor Meduse monstrueuse
 Et transforme en rocher par ton hideux regard
 Ce meil corps transperce de maint amoureux dard
 Couue sous forme humaine une mort outrageuse.

Et mon esprit quittant sa prison douloureuse
 Dont le destin voudra l'afranchir, mais trop tard,
 Apres ce Purgatoire, où ce beau Soleil l'ard,
 Ait un Antre obscurcy pour residence heureuse.

Mais puisque mes souspirs, ny ma constante foy
 N'esmeuent à pitié de mon cruel esmoy
 La cruelle beauté qui regne en mon courage,

Ains mon martyre accroit comme croit mon Amour,
 Lors que j'auray perdu la lumiere du iour,
 Mon cœur soit sa dépouille & funeste heritage.

A M O U R S.

X L I I I.

O Deserts sablonneux, ô plage, Llonduoyantes,
 O riuages herbus, ô terres orgueilleux,
 O riuiffeaux murmureux, ô contours sourcilieux,
 O heuages touffus, ô plaines verdoyantes!

O buissons esmeux, ô forests frondoyantes,
 O Aires recelées, ô rochers merueilleux,
 O fleuves ionnyans, ô esueils perilleux,
 O rualons ombrageux, ô sources ondooyantes!

O Zephirs printaniers, ô ieunes Arbrisseaux,
 O terre nourriere, ô Mer porte-vaisseaux,
 O Fortune inconstante, ô Sort inexorable!

O Atres flamboyans, ô pitoyables Dieux,
 O Cieux resplendissans, ô Enfers odieux,
 Vistes vous onc Amant plus que moy miserable?

X L V.

Madame, quand ie voy les rayons gracieux
 De vos yeux, non pas yeux, mais celestes lumieres,
 Et vos rares beautez des beautez les premieres,
 Ie suis maistre en mon cueur mille ennus soucieux.

Car vostre port d'inn, vostre front spacieux
 Recelent plus en eux de graces singulieres,
 Qui celle qui nasquit des ondes esumieres,
 Ne receloit en soy d'appas delicieux.

Ce qui fait que tousiours ie sens dedans mes veines
 Les poisons, les ardeurs, & les bastions vaines,
 Que nous donne le trait de Cupidon vainqueur.

Pour recompense donc de mon cruel martyre,
 Permettez-moy aimons que tousiours ie retire
 L'innais de vos beaux yeux delans mon triste cueur.

A M O U R S.

XLVI.

BARTAS, qui dès le bers en l'Autre Pieride,
Des Muses as esté nourry soigneusement,
Et du Latouien appris diuinement
Sur le cornu Parnasse au bord Aganippide.

Et toy diu RONSARD, qui l'humeur Castalide
As humé à longs traits, qui fait que hautement
Tu chantes l'Hectoride, & le cruel tourment
Que cause dans nos cueurs le grand Archer de Guide.

Puis que le traistre Amour, auteur de mes ennus,
Me pousse, auant mes iours, aux eternelles nuis,
Engrauex mon tressas au temple de memoire.

Ainsi Phœbus vous soit favorable en tous lieux,
Ainsi vos beaux escrits soient leus dedans les Cieux,
Ainsi puissiez-vous viure à tout iours en gloire.

XLVII.

Ha' douce liberté, j'apperçoy desormais
Que ie vinoy heureux auant que dans mon ame
Cupidon eust lâché sa flèche porte-flame,
Attizant un brasier qui ne s'estint iamais.

Alors mes tristes yeux furent tant allumex
Ayant receu l'obuêt des beautex de Madame,
Que souuent, mal en z'am, ma raison ie reclame
A l'aide de mes sens en ce jeu corsumex.

Tout me desplust, sinon quand la douce vieruelle
De ses rares beautex me vienit flatter l'oreille,
D'autre chose char ter ne m'est qu'a n repentir.

Ce maintien gracieux, cette diuine grâce,
Ce nez, ce front, ce sen, cette Angélique face
Sont les sons dont ie fay tous les Cieux retentir.

XLVII.

Madame, la pitié ouvre la porte aux Cieux,
 Dieu ne permet jamais que quelque ame cruelle
 Se loge dans les Cieux, & la Cyprine belle,
 Entra par la pitié en la troupe des Dieux.

Toute divinité reluit dedans voz yeux,
 A mes vœux toutefois vous-vous monstrez rebelle,
 Et riche des presens du celeste modelle,
 Êtes chiche d'iceux aux amans curieux.

Le Ciel ne vous a pas de ses rameaux parée,
 Mais de ses plus beaux fruits il vous a decorée:
 Madame, imitez donc vostre pere le Ciel.

Laissez là les rameaux de vostre graine cellade,
 Et n'ayant si long temps repu de vostre fiel,
 Passez mon cœur ardent du ciel d'une accolade.

XLIX.

Helas! qu'est-il besoin pour vous faire adorer,
 De vous parer si bien? voz beautés naturelles
 Sans artifice aucun me sont assez cruelles,
 Et sans art ont pouvoir de trop me martyrer.

Vos graces en leur vray ont pouvoir d'attirer
 Ce grand Dieu, qui ravis, pour de beautés moins belles,
 A desdaigné cent fois au Ciel les immortelles:
 Aux laides appartient le soin de se parer.

J'aimeroiy cent fois mieux vous voyant, vous voir nue,
 Que de vous voir ainsi pompeusement vestue,
 Encore que mon feu s'en rendist plus cruel:

Ayant ce reconfort, si ie mourrois, Madame,
 Consumé par l'ardeur d'une si belle flaine,
 Que ie serois apres comme Hercule immortel.

A M O U R S.

L.

Puis que mes longs souffirs n'ont aucune puissance
D'adoucir vostre cuer cruel & rigoureux,
Et que les traits ardans de voz yeux amoureux
Augmentent tous les iours ma cruelle souffrance.

Que faut il desormais que plus i'aye esperance
De voir finir mes maux, mes ennuy douloureux?
Non, ie voy bien, helas! que triste & languoureux,
Ie mourray sans auoir à mes maux allegeance.

Mais puis que le destin qui m'ourdist ce malheur
Me fait finir mes iours en si griesue douleur,
Ie veux qu'apres ma mort soit escrit sur ma lame.

C E L V Y Q V I G I S T E N C L O S D E D A N S
C E F R O I D C E R C V E I L,
M O U R Y T C O M B L E ' D ' E N N U Y S , D E S O V -
C I S , E T D E D V E I L,
P O U R N ' A V O I R P V F L E S C H I R L A R I -
G U E V R D E S A D A M E .

S T A N C E .

D'Auoir trop veu i'ay perdu la lumiere,
De mon Soleil approchant trop les yeux:
Il appartient tant seulement aux Dieux
De se murer en Nymphes si entiere.

Du clair Phœbus la clarté coutumiere
Fait voir à tous la grand voute des Cieux:
Mais il perd ceux qui sont trop curieux,
Ainsi m'a fait ma Deesse meurtriere.

L I.

Li^{er} doy-ie pas Amour d'un assoupy silence
 Clorre à mes maux la bouche, & souffrir doucement
 L'ardeur de tant de feus qui me vont consumant,
 Attendant que Madame ait conneu ma souffrance?

Ou doy-ie en mes sanglots sousspirer l'abondance
 De mes tourmens cachez? ô triste euenement!
 Le taire, ou le parler ne peut aucunement
 Seruir au mal secret dont sa beauté m'offence.

Le meur, tu le sçais bien, elle le sçait aussi,
 Et si d'un seul rayon de pitieuse mercy
 Vous n'estaignez pourtant le brasier qui m'enflame:

Las' que seray-ie donc, doy-ie quitter mon vœu,
 Non: i' aime mieux mourir en ma premiere flamme
 Que d'esprouuer encor l'ardeur d'un autre feu.

L I I.

Après auoir souffert tant d'ennuis, tant de maux,
 Pour vous belle, gentille & honneste Maistresse,
 Quel payment, quel plaisir, quelle douce liesse
 Auray-ie pour loyer de mes cruels trauaux?

Pour vous mes tristes yeux sont changez en ruisseaux,
 Mes plaisirs en trauaux, mes esbats en detresse,
 Toutefois i' aime encor, ma celeste Deesse,
 Les tyrans de mon cœur voz beaux astres iumeaux.

Je sçay bien que i' auray pour toute recompense
 Un courroux, un desdain, un refus rigoureux
 Qui finiront, hélas! ma vie & ma souffrance.

Mais soyex moy, Madame, ou douce, ou rigoureuse,
 Je veux aimer voz yeux qui me font languoureux,
 Et si ie meurs pour vous ma fin est bien heurcuse.

A M O U R S.

LIII

O deliez, blond, & crespes cheveux,
 O front de marbre, ô gorgeite juvonne,
 O mignard, ô bouche coraline,
 O belle nain à qui j'appren mes vœux,
 O chauds regards, & propos amoureux,
 O longs souffirs ô douce haleine ambrine,
 O feu vermeil qui brûlant ma poitrine,
 Me rends ensemble heureux & mal-heureux.

Verray-je point que mon cruel martyre
 Et ma douleur s'ailente & ne s'empire?
 Je ne sçay pas quelle en sera la fin.

Quoy qu'il en soit, bien heureuse est la flamme
 Qui jour & nuit va consumant mon ame,
 Puis qu'elle naist d'un subiect si divin.

LIIII.


Il n'y a dans les bois ny Tygre, ny vipere,
 Il n'y a Fere aucune aux sourcilleux coupeaux,
 Il n'y a Nymphes close aux argentins ruisseaux,
 Qui ne larmoye en sort de ma triste misere.

Il n'y a nation si barbare, ou severe,
 Que voyant mes cris que les dorez flambeaux
 Ont ja receus au Ciel, voyant mes cris nouveaux,
 Ne redouble le son de ma complainte amere.

Mais vous, mon beau Phoenix, qui ainsi qu'un Soleil
 Contemplez mon tourment à nul autre pareil,
 Faites la sourde oreille à ma iuste complainte.

Pensez, helas! pensez que la froide saison
 Dépouille le Prin-temps de sa belle toison,
 Et prenez à mercy ma douleur qui n'est feinte.

C O M P L A I N T E.

 Voy' verray-je toujours ma franchise affermie
 Sous le iouy douloureux d'une ingrata beauté?
 Faut-il que mon esprit soit toujours tourmenté?
 Faut-il qu'auant mes iours ie finisse ma vie?

O Destin rigoureux! ô marastre Fortune,
 Verserez-vous toujours sur moy mille malheurs?
 Ferez-vous iamaïs trêue à mes griéues douleurs?
 Finirez-vous iamaïs ma langueur importune?

Vous de moy tant aimez, ô Desers solitaires,
 Où i'ay souuent sans fruit semé mes tristes voix,
 Soyex, ie vous supplie, encore cette fois
 De mes derniers sanglots les loyaux secretaires.

Et toy fille de l'Air, ô Echo forestiere,
 Ne respons plus au son de mes tristes regrets:
 Et vous aussi courriers de mes cinnus secrets,
 Zephirs, n'euentez point cette plainte derniere.

Esprits qui habitez dans la fumee espoussée
 Du manoir tenebreux des horribles Enfers,
 Si vous scauez les maux qu'en aimant i'ay soufferts,
 Vous plaudriez mes tourmens plustost que vostre angouisse.

Tout ce qu'on peut souffrir en ce monde de rage,
 De fureur, de poison, d'angouisse, de tourment,
 De som, de ialousie, & de forcenement,
 Ie l'ay souffert aimant une beauté volage.

Et or' que ie pensois auoir la recompense
 Des maux que i'ay soufferts pour loyaument aimer,
 Ayant fait de mes pleurs une ondoyante mer,
 Du merite loyer on m'a ste l'esperance.

A M O U R S.

O triste desespoir qui augmentes ma flame,
 Qui ne peut s'amortir pour les eaux de mes yeux,
 Sors de mon triste esprit dolent & soucieux,
 Fuy t'en bien loin de moy, n'afflige plus mon ame.

Helas! se je is semblable aux riuers bruyantes,
 Qui tant plus on arreste & empesche leurs cours,
 Bruyent plus & inement, & quantant leurs destours,
 Noyent se debordant les campagnes riantes.

Ainsi plus la rigueur des yeux de ma Maistresse
 Noye mon esper. me en la mer de mes pleurs,
 Plus ie ruy edo er les amoureuses fleurs
 De son teint blanchissant, & sa luisante tresse.

L V.

Ie sçay bien qu'il ne faut, ô ma douce guerriere!
 Que i'effere de voir payer mon amitié
 Ny que vous preniez onc tant soit peu de pitié
 De ma grüue douleur, & languueur costumere.

Bien est uray que i'ay fait vne large riuere
 Des pleurs que i'ay versez jour vostre mauuastie,
 Toutefois ie cognoy, mon unique moitié,
 Que vous serez tousiurs cruelle, ingratic, & fierce.

Mais si vous cognoissiez la violente a. desir
 Qu'attise dans mon sein la diuine splendeur
 De vos yeux radieux, en qui tousiours ie per se

Vous auriez quelque soin de mon cruel tourment,
 Et diriez ces propos sousspirant doucement,
 Vn si fidelle Amant merite recompense.

A M O U R S.

LVI.

O bel anneau, ô esclatant rubis,
 (Heureux present de ma belle maistrresse)
 De te baiser souler ie ne me puis
 Cent fois le tour tout remply d'allegresse.

Par toy, mignon, i' allege mes ennuis,
 Tu es celuy qui chassant la detresse
 Que mon cœur souffre, & les iours, & les nuis,
 Me combles tout de ioye & de liesse.

Ton feu brillant ie parangonne aux yeux
 Estincelans, luisans, & radieux,
 De celle là, qui de sa tresse orne,

Sur ma et l'arrest de Cupidon vainqueur,
 Ourdit le reth, la cordelle amantime
 Qui m'ont lacé, & enrethé le cœur,

LVII.

Madame avant que la Parque meurtriere
 Vienne trancher la trame de voz ans,
 Cueillez les fleurs de vostre beau printâns,
 Et contre Amour ne soyez point si fiere.

Après la mort, ô ma douce guerriere,
 On ne sent plus les brasiers doux-cuisans
 De Cupidon & les esbas plaisans
 De Venus sont tous laissez en arriere.

Donques tandis que vous avez loisir,
 Et le temps propre à prendre du plaisir,
 Et que vostre âge à l'amour vous conuie:

Chassez bien loin de vous la cruauté,
 Et cognoissant ma ferme loyauté,
 Faisons ensemble vne amoureuse vie.

A M O U R S.

LVIII.

O Ciel, ô terre, ô mer, courrez contre moy?
 Dessous le cercle rond de la voûte étoilée
 Sçaurait-on voir, helas! une ame plus troublée
 De peur de desespoir, de fureur & d'effroy?

Las! je suis oppresse de travaux & d'esnoy:
 J'ay l'ame de regrets & de soucis comblée,
 D'un fer prompt & subtil ma poitrine est bruslée,
 Mille travaux divers tout-à-tour je reçoys.

Non pour avoir commis quelque crime execrable,
 Ains pour estre loyal & aimer constamment
 Une ieune beauté divine & admirable.

Si ne fera-t'on pas que d'aimer se delasse,
 (En deusse-je mourir tres-misérablement)
 Ma belle, sage, honneste, & gentille Maistresse.

LIX.

Celuy qui peut les étoiles nombrer,
 Et les grands flots de l'azurine plaine,
 Peut estimer quelle est la grieue peine,
 Le duel, l'ennuy qui me viennent troubler.

Un fier, cruel, & vigoureux penser
 Incessamment me tourmente & me gêne:
 Et ie n'ay poulx, nerf, artère, ny veine
 Qu'Amour cruel ne me vienne offenser.

Soit au matin quand l'Aurore s'esveille,
 Ou soit au soir lors que Phœbus sommeille,
 Incessamment ie sens brusler mon cueur

De cette ardante & vigoureuse flâme,
 Qu'Amour éprit, de son flambeau vaincueur,
 Au plus secret & profond de mon ame.

A M O U R S.

L X.

Lors que ie suis tout en à vu de toy
 À contempler ta celeſte beauté,
 Et ton ſourcil ſur deux aſtres vorté,
 Et quand ta gorge albaſtrine ie voy.

Mille pluſirs, Madame, ie reçoÿ,
 Mais qu'un ſeu ie penſe à ta grand' cruauté,
 A ta rigueur, & à ta chasteié,
 Ie ſuis comble de douleur & d'eſmoy.

Cir ie voy bien qu'il me faudra mourir,
 En duel, en peine, en ſoucy, en douleurs,
 Sans que ton œil me daigne ſecourir.

Mais ſi m'en crois le renom tu ſuiras
 D'eſtre cruelle, & de mes tristes pleurs
 Quelque pitié, Madame, tu auras.

L X I.

Ny de ton cuer la rigueur aimantive,
 Ny le deſir, ny mon cruel malheur,
 Ny le refus qui cauſe mon douleur,
 Ny le deſir qui me conſomme & mine.

Ny le glaçon de ta chaste poitrine,
 Ny le penſer qui deuore mon cuer,
 Ny la fierte de Cupidon vainqueur,
 Ny le danger de certaine ruine.

Ny ton deſd'ir, ny mon cruel eſmoy,
 Ny tous les Cieux conuarez contre moy,
 Ne feront pas, Madame, que ie laiſſe

Iamais d'aimer tes beaux yeux amoureux,
 Bien que ie ſoyſ toujours cruels & rigoureux,
 Ils m'aynt comblé de duel & de triſteſſe.

A M O U R S.

LXII.

Lors que ie suis absent de vous, Madama,
 Je sens en moy & ne trieste langueur,
 Qui me privant de force & de vigueur,
 Trouble mes sens, mon esprit & mon ame.

Ny la douceur de l'amoureuse flamme,
 Ny son de luth, ny printaniere fleur,
 Peuvent chasser la cruelle douleur,
 Le duciel, l'ennuy qui ma poitrine entame.

Mais tout soudain que mes astres, voz yeux,
 Dardent sur moy leur esclair gracieux,
 Mon mal prend fin, mon œil se rassereine:

Ie ne sens plus mon rigoureux tourment,
 Ains de plaisir & de contentement,
 Et de douceur i'ay l'ame toute pleine.

LXIII.

Celuy qui voudra voir çà bas vne Deesse,
 Et sous un voile humain un Ange glorieux,
 Et de toute beauté & n surgen precieux,
 Vienne voir ma gentille & honneste Maistrisse.

Il verra mille attraitz pleins de douce rudesse,
 Il verra le plus beau & plus rare des Cieux,
 Que iadis Iupiter grand Monarque des Dieux
 Luy versa à plein poung d'une sainte largesse.

Il verra un poil d'or frisé mignardement,
 Munt œillet, mente rose, & ment beau diamant,
 Et les petis Amours campz sur son visage:

Il verra le bel arc des Ebenus sourcil,
 Pour qui i'ay enduré meints amoureux soucil,
 Et mille autres beantez d'une diuine image.

LXIIII.

Belle Erycine, à qui j'appais mes vœux,
 Vien appaiser les tourmens de mon ame:
 Le saint esclair des beaux yeux de ma Dame
 Me foudroyant, m'a tout rempli de feux!

Et les ruisseaux qui coulent de mes yeux,
 Pour la douleur qui m'opresse & m'entame,
 Ne peuvent pas estendre ma grand flame,
 Qui pourroit bien embraser tous les Cieux.

Docte P E R R O N, qui cognois ma douleur,
 Apres ma mort d'un burin crezeleur
 Grave ces vers sur ma funeste lame:

CELUY QUI GIST SOVS CETTE TOMBE ICY,
 BOVILLONNANT TOVT DE L'AMOVREUX SOVCY,
 EVT FONDROYE' DES BEAVX YEUX DE SA DAME.

LXV.

Madame, puis qu'il faut que ie vous abandonne,
 Je laisse entre voz mains mon esprit & mon cœur,
 Pour gage de ma foy, car c'est chose d'honneur
 De ne point retirer ce qu'une fois on donne.

Amour m'arreste icy, mais l'honneur m'époinçonne,
 Le demeurer ne plaist, ie pars à contrecœur
 Le Ciel tant qu'il voudra preuve en moy sa rigueur,
 Absint de voz beaux yeux ie n'aimeray personne.

Adieu donc ie m'en vay, si m'avez onc aimé,
 Faites que mon esprit ne soit pas consommé,
 Peut estre que du corps vous n'aurez plus la veüe:

Et si quelqu'un vous dit que l'Archerot vainqueur
 Asseruit vostre amant à quelqu'autre incogneüe,
 Respondez: il ne peut aimer n'ayant son cœur.

A M O U R S.

COMPLAINTE.

Déserts inhabitez, orgueilleuses montaignes,
 Torrens impetueux, & vous Antres secrets,
 Vallons, forêts, ruisseaux, riuages, & campagnes,
 Oyez le pyteux son de mes tristes regrets.

Si oppressé de deuil, adieu ie ne puis dire
 A ce bel œil qui est, mon Prince & mon vainqueur,
 Dites-le-luy pour moy, contez-luy le martyre
 Que souffre a ce depart mon esprit & mon cœur.

Mais puis que le Destin & l'adverse Fortune,
 M'eloignent du Soleil qui éclaire mes yeux,
 Je veur à tout ramas d'une plainte importune,
 Remplir de pyteux cru l'air, la Terre, & les Cieux.

Vne oudoyante mer de mes pleurs ie veur faire,
 Où singlera la nef de mes bouillans desirs,
 Qui aura pour Phanal ma flame ardente & claire,
 Et pour ses vens, le vent de mes tristes souffirs.

Et si vne tempeste, & ne mutine rage
 De travaux, de soucy, & d'ennuis odieux
 Vient assaillir ma nef pour en faire naufrage,
 P'innocueray soudain mon Soleil radieux.

Qui, bien que loing de moy, de sa belle lumiere
 Serener i les Cieux, & calmera la mer,
 Qui hautaine, aboyante, épouventable & fiere,
 Me voudra dans ses flots tristement abusier.

Mais vous en ce perdant, deserts, vallons, riuages,
 Monts, campagnes, forests, & torrens furieux,
 Prez, bocages, ruisseaux, & cavernes sauvages,
 Dites adieu pour moy au Soleil de mes yeux.

CHANSON.

D Vis que le vouloir des Dieux,
 Et les Cieux,
 Auteurs du dueil qui me pânne:
 M'ont par trop de cruauté,
 Absenté,
 Du beau Soleil de mon ame.

Je veu x ores entonner,
 Et sonner
 Sur mon Lut la paine dure,
 Les ennuis, & les tourmens
 Vehemens,
 Qu'en son absence s'endure.

Vous donc fontaines, & prez
 Diaprez,
 De fleurettes amoureuses,
 Oyez, oyez les acçans,
 Languissans,
 De mes plaintes douloureuses.

Oyslets qui volettez,
 Et chantez,
 Par ces ombrageux hoccages,
 Accordez à mes chansons,
 Et mes sons,
 Voiz doux & plaisans ramages.

A M O U R S.

Vous enfans de mes soupirs,
Doux Zephirs,
Qui donnez la vie aux plantes,
Euentez par tout mes maux,
Et travaux,
Et mes ardeurs violantes.

Silvains, Driades, & Pans
Habitans
Des bois & des forests saintes:
Venez pleurer avec moy
Mon esmoy,
Et mes passions non feintes.

Et vous ruisseaux argentez
Arrestez
Voz carrieres vagabondes:
Oyez un peu mes douleurs,
Et mes pleurs
Accroistront voz claires ondes:

Dessous la voûte des Cieux
Radieux,
Il n'est rien si miserable:
Ne si dolent que ie suis,
O ennuis!
O Fortune inexorable!

Helas rien ie n'aperçoy,
Ny ne voy,

Qui contente ma triste ame:
 Puis que le Ciel courroucé
 M'a forcé
 De m'esploigner de Mad ame.

Les grands rochers & les mons,
 Qui mes sons,
 Et mes piteux chans entendent:
 Voyant ma ferme amitié,
 De pitié
 Qu'ils ont de mon dueil, se fendent.

Celle qui est pour Narcis
 Mains soucis,
 Et maintes chaudes atteintes:
 Redouble mes tristes voix,
 Et aux bois
 Apprend mes dolentes plaintes.

Seulement le sort fatal
 De mon mal
 Se rit, se iouë, & se mocque:
 Mais pour finir promptement
 Mon tourment,
 O Mort, ô Mort, ie t'inuoque.

Toy mon souhastté repos,
 Atropos,
 Douce & desirable Parque:
 Viens acheuer mon esmoy,

A M O U R S,

Pousse moy,
En la Stygicuse barque.

Et vous Soleil gracieux
De mes yeux,
Qui mon ame auez raue,
Hela! bien tost vous verrez,
Et scaurez
La fin de ma triste vie.

Lors vous direz soupirant,
Et pleurant,
Ces mots, ô Parque cruelle!
Pourquoy as tu mis à mort,
O dur sort!
Mon amant le plus fidelle?

LXVI.

Six mois sont ia passez chetif & malheureux,
Lis' que ie suis absent de ma belle Maistresse,
Ne vivani que d'unnu, de dueil & de tristesse,
Toujours triste, pensif, chetif, & languoureux.

O beaux yeux qui m'estiez & doux & rigoureux,
Si vous scauiez au moins la cruelle detresse,
Que ie souffre pour vous, quelque peu de liesse,
Adonc, oil un peu mon tourment douloureux.

Mais vous ne scauez pas quelle est la grüue peine
Qui iour & nuit pour tous incessamment me guine,
Aussi ne le voudrois-je, il vaut bien mieux auſſi

Que ne le ſçach ez point, car mes cruelles peines
Vous don'roient tant, beaux yeux, de dueil & de soucy,
Que vous ſcauz soudain chargez en deux fontaines.

A M O U R S.

LXVII.

O somme, ô doux repos & trêve de nos peines,
 Qui charmes les ennuis & travaux des humains,
 De quel lieu partis-tu des astres plus hautains
 Pour venir enchainer mes douleurs inhumaines ?

Tu fais que te beus les mois, & les semaines,
 Que fol i'ay despense suivant mes maux certains:
 Tu fais que te beus ces plaisirs, bien que vains,
 Qui appaisent l'ardeur qui bouillonne en mes veines.

Tu m'as fait voir Madame en si humble regard,
 En si grande douceur, que ny l'esprit, ny l'art
 Ne luy pourroient donner figure si divine.

Vrayment c'est à bon droit, ô somme gracieux,
 Qu'on t'appelle charmeur des ennuis soucieux
 Que cause dans nos cœurs l'enfance de Cyprine.

LXVIII.

Loing de mon beau Soleil ie vis en dur martyre,
 En tenebres, en deuil, sans force, & sans vigueur:
 Ie passe le iour, l'heure, & moments en langueur,
 Puis lors que la Nuit vient ie sanglotte & soupire.

Et, hé! si ce n'estoit celle en qui ie respire,
 Qui vient souvent en songe alleguer ma douleur,
 Ie fusse desia mort, car mon cruel malheur
 Fait que ma triste fin ie souhaite & desire.

Rien que le larmoyer ne content mes yeux,
 Mon ame ne se paist que d'ennuis odieux,
 L'importune sans fin les Cieux de plaintes vaines.

Bref il n'ay nul repos ny de nuit, ny de iour,
 Car ce cruel enfant, ce fier Tyran, Amour,
 Ne donne jamais trêve à mes cruelles peines.

A M O U R S.

LXIX.

Repensant à ce doux & honeste regard,
 Au ris délicieux, au parler si plein de grace,
 Au venerable port, à l'angelique face
 Que le Ciel à mes yeux a présenté trop tard.

Je sens le feu d'Amour qui me gele, & qui m'ard.
 Verser tant de douceur où mon ame a sa place,
 Que vivant ie ne puis suivre aucune autre trace,
 Et de si doux liens eschapper Dieu me gard'.

Mais ce qui mes desirs de plus en plus éveille
 C'est cette main d'albâtre, ô diuine merueille,
 Qui fait honte à l'ynoire, & efface les lis.

Main qui ranges mon cœur sous ton obeissance,
 Et mes ennus piteux souuent enseuelis,
 Que n'ay-ie maintenant de toy la royssance

LXX.

O blond Dieu de Parnasse arreste ta carriere,
 Que l'humide Thetis resserre aussi ses bras,
 Ainsi Daphne courante alantisse ses pas,
 Pour guerir dans ton sein ta languueur coustumiere.

S'il te souuent encor' de la flame meurtriere
 Qui d'un grand Dieu te fit un passeur icy bas,
 Te bannissant du Ciel pour suivre les appas
 Des beaux yeux amoureux de ta douce guerriere.

Helas! s'il t'en souuent, ô Phœbus, prend pitié
 D'un courage brulant, d'une ardante amitié,
 Et d'un œil desireux de voir ce qu'il adore:

Je sçay bien que ta sœur languissante d'amour,
 Tasche tant qu'elle peut à dérober le iour,
 Mais tu peux, si tu veux, le retarder encore.

A M O U R S.

LXXI.

Ton poil doré, & ta rumelle flame,
 Ton front d'ivoire, & tes lis & tes roses,
 Tes diamans, & tes perles deseflofes,
 Et ton beau sein qui soupire le bâme,
 Ton col de neige, & ta gorgette belle,
 Ton chaste ris, ta bouche coraline,
 Tes doux soupirs, & ton haleine ambrine,
 Et ta beaute diuine & immortelle.

Ton doux maintien, ta diuine apparence,
 Ton doux parler, ton honneste silence,
 Ton vif esprit, & ta presence graue,
 Furent les haims, les traits, les rets, l'amorce,
 Les doux apas, les filets, & la force,
 Qu'à tes beaux yeux, me rendirent esclau.

LXXII.

B. Dites mes yeux où s'enolle mon cœur?
 Pourquoi chez vous luy donnez vous passage?
 Par vous, hélas! il huma ce breuuage
 Fort hameçon qui me p.ust de langueur.

Y. Ce n'est pas nous, ains Cupidon varroueur,
 Qui par l'obiet d'une angelique image
 L'a tellement enyuré de sa rage,
 Qu'ailleurs ne peut recercher son bon-heur.

B. Hélas mes yeux comment pourray-je viure!
 Mon ame veut mon douloureux cœur suivre
 Pour eclipser ma vitale clarié,

Qui aux rayons de sa face immortelle
 Vous faict mourir. Y. Mourons, la mort est belle
 Pur qu'elle vient d'une telle beaulté.

A M O U R S.

LXXIII.


O Dieu enfant-oyseau, Archer au engle né,
 Dy moy pour quoy toujours de tes cruelles flèches,
 Dedans mon pauvre cœur fais-tu dix mille brèches,
 Si des Autres ic sur ton vassal destiné?

Heu! ne m'as tu point encore assez donné
 D'ennuy, & de travaux, sans que toujours ni empeschés,
 Cruel, de reposer, rendant par tes flames foches
 Incessamment mon cœur perce, brulé, gemé?

Si j'ay par le passé me prise ta puissance,
 Tu ne me dois punir si rigoureusement,
 N'y me faire endurer un si cruel tourment.

J'avoie avoir fully d'une humble repentance,
 „ Un Dieu doit estre doux, pitoyable, & clement,
 „ Et pardonner à ceux qui luy ont fait offence.

S O N G E.

 Aistrisse te tien-je pas
 En mes bras,
 Ou si je fais un vain songe?
 Ha te tiens mon souhait,
 Tout parfait,
 Je te tiens, ce n'est mensonge.

Le songe n'est pas ainsi,
 Mon soucy,
 Les sens ne trompent mon ame
 Voy-je pas de mes deux yeux,
 Soucieux,
 Des tiens la nouvelle flame?

A M O U R S.

Hé, voy-ie pas bien l'honneur,
Tout mon heur,
De ton large front d'ivoire:
Tes mains de lait, & encor
Ton poil d'or,
Le trophée de ma gloire?

Ton col de nége & ton sein,
Qui est plein,
De musch, & d'ambre, & de roses,
Tes deux tetins verdelets,
Pommelets,
Et mill' & null' autres choses.

Ioïion, ioïion, combatons,
A tastons,
Puis que l'heure est opportune,
Cueillons le fruct & le tans
De nos ans,
En main nous vient la fortune.

Pauvre et moy ie pensoy voir
Le miroir
Et la beauté de nostre âge,
Qui me fait cent fois mourir,
Et languir,
En un trop cruel seruage.

Mais ores ie sens en moy,
O é moy!

A M O U R S.

Que c'est vne image feinte:
 Qui se ioue & qui se iut,
 Par dépit,
 De mon amoureuse crainte.

O douleur! ô faux plaisir!
 O desir,
 O nos faux vaine esperance,
 O le malheur qui me suit,
 Iour & nuit,
 O trop amere allegeance!

Pourquoy mets-te mon soucy,
 En cecy,
 Et pourquoy suis-te en colere?
 Puis que le meilleur d'aimer,
 Doux amer,
 N'est qu'une ombre & que misere.

STANCE.

L'Amié qui par l'air s'en va pironçant,
 Ne demeure iamais ferme & cōstāte une heure,
 Obeissant au vent contrairement & cutant,
 Tant que sa s nul pouuoir frai assée elle meure.

Ainsi mon pauvre cœur, qui sans cesse souspire,
 Depuis que de l'Amour ie suy les cōstendars,
 Vogue à tout & ent d'ennuy produit d'amoureux dards,
 Si que vancs de dreil a sa fin ta il tire.

LXXIIII.

Bien qu'une fièvre tierce ait fait dans moy demeurer,
 Desia trois fois vingt iours, & que journellement
 L'un & l'autre à l'envy le chaut, le tremblement,
 Pourchassent mon trespas & auangent mon heure.

Et bien qu'un tel tourment qui me presse à toute-heure
 Decroisse ma vigueur, si sens-je incessamment
 Amour dedans mon cueur combattre obstinément,
 Et chasser cette fièvre afin que ie ne meure.

Mais, las! ie cognoy bien que son principal but
 N'est tendant à rien plus qu'à rauoir mon salut:
 Seulement pour garder l'Image en mon cueur peinte,

Ou bien pour conseruer son naturel sejour:
 Car, las! mon cueur estent, pauvre & dolent Amour,
 Tu verrois ta demeurre incontinent estainte.

LXXV.

O Dieux pourquoy ne m'avez vous donné
 Un tel esprit qu'auoit le Grec Homere,
 Pour bien chanter l'honneur de cette Fère
 Qui tient mon cueur en ses yeux enchainé.

L'astre ascendant sous lequel ie suis né,
 Madame, veut que i'adore & reuere
 Vostre beauté, & ne veut que i'espere,
 En vous seruant, de me voir guerdonné.

Le desespoir qui dans moy a pris place
 Trouble mon ame, & ma poitrine englase:
 Mais quand ie voy vos beaux yeux amoureux

Ie pri en courage, & ie pense en moy-même
 Qu'une beaute si diuine & suprême
 N'a point un cueur cruel & rigoureux.

A M O U R S.

LXXVI.

Helas' si ie l'ay dit, que la belle lumiere
 Qui redore les Cieux ne m'éclaire iamais.
 Helas' si ie l'ay dit, que ie sois desormais
 La proye & le butin de la Parque meurtriere.

Helas' si ie l'ay dit, que la large riuere
 De mes pleurs tousiours croisse, & que les brillans raijs
 De vos yeux foudroyans ne donnent iamais paix
 A ma longue souffrance & languueur coutumiere.

Mais si ie ne l'ay dit, que mes ruisselans pleurs
 Se tarissent, Madame, & que les belles fleurs
 De vostre teint vermeil ne soient iamais fletries:

Non, ie ne l'ay pas dit, mais ceux qui méchamment
 Ont fait ce faux rapport, & dit ces menteries,
 L'ont fait afin que vous n'aimiez plus vostre amant.

LXXVII.

Madame, où sont, hélas! ces mignardes carresses,
 Ces discours enchanteurs, ces baisers sauoureux,
 Ces soupirs affetez, ces regards amoureux,
 Ces attraitz allechans, ces chansons charmeresses?

Helas' hélas' où sont tant de belles promesses,
 Tant de pyteux soupirs, tant d'appas doucereux,
 Qui charmant mes cunns, & tourmens douloureux,
 Promettoient à mon cœur tant de douces lieses?

O Dieu! ie cognoy bien que ce n'estoit que vent,
 Qu'amorce & qu'appas qui m'alloient deceuant,
 Repaisant mon esprit d'une vaine esperance:

Mais puis que ie cognoy tant de legereté
 En vous, que i'estimois un roc de fermeté,
 Ie diray que tout est subiect à l'inconstance.

LXXVIII.

Belle Nymphe aime-mis, aime-icux, esuiviere,
 Mere des deux Amours, regarde un peu comment
 Ma Deesse a charmé d'un doux enchanement
 Mon esprit, ma raison, mes sens, & ma lumiere,
 Voy un peu les beautex dont sa face guerriere
 Martyre iour & nuit le cœur de maint amant,
 Et pour auoir traitté ainsi cruellement
 Tes fidelles subiects punis cette meurtriere.

Ou bien si tu ne veux punir sa cruauté
 D'un supplice cruel, d'un tourment merité,
 Contrains-la de me rendre à tout le moins mon ame.

Ou appaisant un peu ses cruelles rigueurs,
 Fay que l'Amour ensemble unissant nos deux cœurs,
 Nous brule doucement d'une pareille flame.

CHANSON.



Traistre Amour Dieu d'inconstance,
 Qui m'as rendu serf sous les loix,
 D'une, dont la douce arrogance
 M'occit le iour cent mille fois.

Pourquoy la rigueur de tes flèches
 D'un vouloir trop audacieux,
 Fait elle tant de larges brèches
 Dedans mon esprit soucieux?

Helas! helas! ie sens mon ame
 Se fondre peu-à-peu aux rais,
 Des saintes beautex de Madame,

A M O U R S.

Que ie veu x servir à iamais.

Amours si ma triste souffrance
Me pouvoit à la fin causer,
La souhaitable iouyssance
Des yeux qui m'ont pu embraser.

Mais au contraire la Fortune,
Marastre des pauvres amans,
Fait qu'une langueur importune
Borne de misere mes ans.

Au sort, que la Parque traistresse
Exerce sur moy sa rigueur,
Pour cela ma belle Maistresse
Ne s'effacera de mon cueur.

L X X I X.

Belle albastrine main à qui cede l'ivoire,
Le last, le lu, la perle, & le flocon negeux,
Blanche & douillette main qui mon fars outrageant
Soulages tellement qu'on ne le scauroit craindre.

Si mon dueil angoussieux t'est à la fin notoire,
Si le secours est deu aux loyaux Amoureux,
Viens secourir celuy que le Sort rigoureux
Et le Ciel vont poussant au lac de l'onde noire.

Tu sças bien que souuent en ce mortel seiour
Tu as à mes espris donné lumiere & iour,
D'autant qu'à toy tousiours ie dresse ma visée.

Tu es celle qui peut alenter cote ardeur,
Que le cruel Amour d'une flache embrasée,
Eprint cruellement au milieu de mon cueur.

L X X X.

Je n'escry pas, Madame, afin que ma memoire
S'eternise en mes vers, ny pour dresser soudain
Quelque fameux trophée, où d'un orgueil hautain
Je laisse marque en fin de quelque peu de gloire.

Non, non, je n'escry point sinon pour faire croire
A vos beaux yeux que j'aime, & que j'adoré en vain,
Combien leur trait meurtrier cruel & inhumain
M'a de peine en mon ame en sa brave victoire.

Je vous offre ces vers que l'extreme rigueur
De mes maux renaissans tire à force du cuer,
Que j'immole sans fin à vos beautés supremes.

Prenez doncques ce don, Madame, humainement,
Que si j'ose indiscret voler trop hautement,
Blâmez-en vos beaux yeux qui m'y forcent eux mesmes.

L X X X I.

Le Tracien harpeur par sa lyre argentée
Adoucit autrefois les ombres de là bas,
Tellement que Pluton encor ne bannit pas
Toute humaine pitié de l'onde Acherontée.

Mes pleurs eussent caué la roche Leucatee,
Mais le cruel destin qui me pousse au trespas
Fait qu'un cuer aimantin sans cesse se combas,
Qui dedaigne l'Amour & sa flame indontée.

J'aime une Tygre fiere, une sourde à mes vœus,
Qui de mes tristes pleurs fait ses ris & ses jeux,
Et qui prend mes tourmens pour trophée & pour gloire.

Mon martyre ennuyeux luy sert d'un aliment,
Et mes accens nombreux luy seruent de victoire,
Ainsi vit qui nasquit en un fatal tourment.

A M O U R S.

L X X I I.

O Pau impetueux q tu vas roulant tes eaux
 Dans le sein écumeux de l'ondoyant Neree,
 Payant le deu tribut à Thetis l'azuree,
 Royne de l'Amphitrite & des baveux troupeaux.

Arreste un peu ton cours, oy les tourmens nouveaux
 Que cause incessamment en mon ame éplorée
 L'Archer Cytherien à la flèche dorée,
 Qui consume mon cœur aux Cypriens flambeaux.

Hel us' ce traître Archer, que la Cyprine belle
 N'a oncques enfanté, ains qu'une Ouse cruelle
 Des charms Pannoniens dans un roc a conçu

Allumant en mon cœur sa Paphienne flamme,
 Promettoit tant de biens & douceurs à mon ame,
 Plus me passant de fiel m'a traîtrement deceu.

L X X I I I

Belle Maistresse, encor que ie m'absente
 De toy, qui es tout mon contentement,
 J'auray toujours dans mon cœur le tourment
 Que me don'ra ton idole presente.

Ton nom me plaist, & rien ne me contante,
 Que le doux son de ton nom seulement.
 Ma triste voix ira toujours nommant
 Ton nom, aimé d'une voix gemissante.

Au plus secret du lieu où ie seray
 Depeinte au vis ton image j'auray,
 Pour conforter ma pauvre ame genée.

L'arrouseray ton pourtrait de mes pleurs,
 Et sanglotant d'une morte halenée,
 A ton pourtrait ie diray mes douleurs.

A M O U R S.

LXXVIII.

Ne pouvant plus demeurer avec toy,
Triste en pleurant, il faut que ie te laisse:
Car, las' ainsi il plaist à la rudesse
Du Ciel ingrat ni' ordonner telle loy.

Mais plus qu'il faut que ce triste conuoy,
Soit finissant ma vie & ma liesse:
Mon ame enclose en ces vers te te laisse,
Et les voyant souuienne toy de moy.

Plus iustement Didon Sydonienne
Voyant bruler la dépouille ancienne
De ses Amours, ne forma tant de cri,

Ny plus que moy, ô desolé Cephale,
Tu ne pleurois, quand tout froid & tout pale
Tu vis le corps de la belle Procris.

CHANSON.



Vs lut doré d'une voix pitoyable
Eutonne mes regrets,
Et les appren aux Autres plus secrets
De ce bois effroyable.

Redy l'ennuy qu'à mourir me conuie,
Esloigné de mon mieux,
Sans que ie sus à moy-mesme odieux,
Et haineux de ma vie.

Ie suis semblable à cil qui la mort bléme
A privé de vertu,
Car, comme luy sur de sens deueslu,

A M O U R S.

Absent de ce que j'aime.

*Ce sont vos yeux ma lumière plus belle,
Sans qui je ne puis rien,
De qui dépend de mon plus rare bien
La source perennelle.*

*Ma langue aussi à mon Palais se lie
Lors que je veu chanter
D'autre que vous: quand c'est pour vous vanter
Lors elle se destie.*

*D'autre costé ma plume encore tendre,
Ne scauroit rien sinon,
Eterniser par escrits vostre nom,
Et vous le faire entendre.*

*Soit que Morphée au temps de la nuit sombre
Nous verse ses presens,
Enforcelant de ses charmes nos sens,
Et nous changeant en ombre.*

*Soit que Phœbus de ses rayons colore
Ce globeux Vniuers,
Toujours vos yeux en mes esprits ouuers
Incessamment j'adore.*

*Ou soit qu'il plonge ayant finy sa course,
Ses limonniers jumeux
Au large sein de Neptune écumeux
D'où toute eau prend sa source.*

A M O U R S.

Toujours ie voy vostre beauté presente,
Vous estes mon subiect,
Et sinon vous ne conçoit autre obiect
Mon ame languissante.

Ne pensez donc qu'absent de vous, Madame,
Ie change oncques de cuer
Le Sort, la Mort, ny l'auare faucheur
N'amoindriront ma flame.

Ainçois toujours l'enfançon de Cyprine
Qui guide mon ardeur,
De mieux en mieux grauera dans mon cuer
Vostre beauté diuine.

L X X V.

Après auoir un mois absent de toy passé
Toujours en pleurs, en ducil, en soucy, en détresse,
Helas! à mon retour tu me baises Maistresse,
D'un baiser froid & sec baiser d'un trespassé.

Ce baiser sans sauuer, m'a le cuer tout glassé,
Mais si tu veux chasser, ma celeste Deesse,
Mon enuuy, mon soucy, ma pyteuse tristesse,
Baise moy d'un baiser qui soit moite & pressé.

Ouvre le vif coral de ta belle bouchette,
Puis ma leure suçant, mordillant, & pressant,
Dardille moy un trait de ta douce languette.

Si en cette façon mignonne tu me baise,
Ce baiser de douceur mon ame rauissant,
Me comblera de ioye, & de plaisir, & d'aïse.

A M O U R S.

LXXXVI.

Toujours, toujours, hélas! j'ay dedans la memoire
 La blanche main, le poil & l'œil plein de rigueur,
 Qui me serrant, liant & me brulant le cuer,
 La mortelle poison d'Amour, me firent boire.

Le Pau, le Rhin, la Seine, & la Sone, & le Loire,
 Ne pourroient pu, ô Dieux, estendre la chaleur,
 Que cest astre vermeil deslin de mon malheur,
 A pris dans mon cuer pour sa plus grande gloire.

O beauté de qui l'œil, le poil, la belle main
 Ont brulé, lasé, pris mon cuer dedans mon sang:
 Vous estes celle-là qui seule peut estendre,

Desnoier, & ouvrir le feu, le reth, la serre
 Qui me brulant, ondant, & serrant vne guerre,
 Font à mon pauvre cuer dangereuse & à craindre.

LXXXVII.

Pendant que ie desseigne à la posterité
 L'indivisible tableau de vostre beauté rare,
 Qui miracilleusement nostre siecle repare,
 Vostre beau s'accroissant est plus haut exalté.

Lors voyant le los d'hier n'estre assez haut monté,
 Au paragon du los qui ce jourd luy vous pare,
 Le quite mon pinceau, & contraint, sus auare
 Des superbes tresors de telle Deité.

Puis laissant adorer vostre sainte figure
 Au temple de nos coeurs & s'ir sous la peinture,
 Telle elle fut en temps mais se guindant aux Cieux,

Sur l'aile de beaute, me laissant en la terre
 Mon curieux esprit sous ses traits elle atterre,
 Indigne d'ombrager pourtrait si glorieux.

A M O U R S.

LXXVIII.

En quel mont desormais, en quel touffu bocage,
En quel Tivertre vincant, en quel coulant ruisseau
Pourray-je ce Soleil, ce celeste flambeau,
Faire assez retentir par un divin langage?

Que n'ay-je le pouvoir respondant au courage?
Cette seule Phenix d'un plumage nouveau
Voleroit où le char de Phaëlus chet en l'eau,
Et où la perle Indique embellit son image.

Mais que tache-je en vain n'estant point emplumé,
Du cerceau Dedalique, ou de son fils armé,
Gagner au vol le Beau, que nul beau ne seconde?

Puis que le Ciel me fut chue d'un tel esprit,
Que m'efforce-je en vain porter par cet escrit,
Des étoiles au Cul, l'eau à la mer profonde?

LXXXIX.

Je n'écris mes esbas n'essayant que martyre,
Je n'écris de soulas en mon adversité,
Je n'écris de la foy en l'infidélité,
Je n'écris de plaisir ne desirant point rire.

Ne trouvant reconfort tout seul je me retire
En quelque Antre obscurey loin des gens écarté:
Et songeant & resuant à ta desloyauté,
Tout le jour je me plains, je me deuil, & soupire.

Là je pense à par-moy le tort que tu m'as fait,
Là je me deuil tout seul de ton traistre forfait,
Et de nostre amitié qu'en oubly tu as mise.

Puis criant & pleurant en ce lieu plein d'effroy,
Je dis: Belle Maistresse, où est, où est la foy?
Où est cette amitié que tu m'avois promise?

A M O U R S.

X C.


Troublé du desespoir qui m'opresse & m'entame,
 Deux argentins ruisseaux ie verse de mes yeux,
 Je fends de mes regrets l'air, la terre, & le Cieux:
 Je maudy Cupidon, & ses traits, & sa flame.

Car ce Dieu se cachant dans les yeux de ma Dame,
 Qui de ses doux regards plaisans & gracieux
 Pourroit bien maistriser le plus puissant des Dieux,
 D'escocher dans mon cueur sa flèche porte-flame:

Depuis ie n'ay senty dedans mon pauvre cuer
 Qu'une pyteuse, triste, & amere langueur,
 Qui m'a troublé les sens, l'ame, & la fantasie.

Et maintenant ie voy (si ma douce moitié
 Ne prend de mes ennuis quelque peu de pitié)
 Qu'en bres ie finiray ma miserable vie.

COMPLAINTE.

ous qui habitez l'orque noir
 Laissez vostre horridle manoir,
 Sor. ez de la grotte Auernale,
 Et venez tous icy haut voir
 Ma peine qui n'a point d'égale.

O Proserpine, ô noir Pluton,
 Cerbere, Megere, Alecton,
 Typhonie, infernales ombres,
 Atropos, Lachesis, Cloton,
 Venez tous voir mes encombres.

Les tourmens qu'on souffre aux enfers
 N'egalent ceux que j'ay souffers,
 Ma douleur est incomparable,
 Car dans ce globeux Vniuers
 Rien tant que moy n'est miserable.

Helas! celle ieune beauté
 Qui d'une douce cruauté,
 Me lie en sa blonde cordelle,
 Contre les loix de loyauté
 A fausé nostre amour fidelle.

Vous doncques esprits infernaux
 Prenex pitié de mes travaux,
 Faites que l'inhumaine Parque,
 Trenchant ma vie & tous mes maux,
 Me pousse en l'infemale barque.

Mais apres que mes tristes pas
 La Parque aura conduits là bas
 Au lac affreux de l'onde noire,
 Ces vers qui diront mon trespas
 Soient mis au temple de memoire.

CELVY QUI GIST EN CE CERCUEIL,
 FORCENE' DE RAGE ET DE DVEIL,
 FINIT SA MISERABLE VIE,
 POUR AVOIR VEU DE SON PROPRE OEIL
 L'INCONSTANCE DE SON AMIE.

A M O U R S.

S T A N C E

M Elas' helas' par trop de cruauté on m'use,
 Et ie ne puis pourtant faire tant que ma Muse
 Me face des beautez de Madame iour.
 Douques que me faut-il faire pour luy cōplaire?
 Non, non, ie cogi oy bien, chetif, qu'il me faut tant,
 Et qu'il ne luy faut plus mes chansons faire ouir.

Responce par Passerat.

C En'est pas la rigueur dont ta Maistrisse t'use,
 B I R A G V E, c'est si tost la douceur de ta Muse,
 Qui, te pensant aider, t'empesche de iour.
 Ta Dame t'escontant te voudroit bien complaire,
 Si elle ne craignoit que cela te fist taire,
 Et qu'elle ne perdit le plaisir de t'ouir.

X C I.

Retourne à moy mon cœur chetif & miserable,
 Ne soy plus ce regard cruel & inhumain,
 Qui n'a point de pitié de ton sort déplorable,
 N'aime plus l'œil qui rit de ton malheureux train.
 Las' mon mal est si doux, & l'œil est si aimable,
 Que ie ne scauroy plus retourner en ton sein.
 Toujours le veux sçavoir d'une foy ferme & stable,
 Bien que ie n'aye espoir, ny d'honneur, ny de gain.
 Douques tu ne veux plus retourner avec moy,
 Tu me veux delaisser en si cruel emoy!
 Mais, las' sans toy, mon cœur, comment pourray-ie vivre?
 Non, non, ne doute point cette diuine ardeur,
 Que les yeux de Madame attisent en ton cœur,
 Te fera tout soudain, quand tu mourrois, revivre.

X C I I.

Helas! quelle desſeñce auray-je contre Amour,
 Qui se nourrit du sang de ma tendre poitrine?
 Ce cruel qui ne fut jamais fils de Cyprine
 Incessamment me ronge, & de nuit & de iour.

Mille cruels tourmens me donne tour-à-tour,
 Et par le bel objet d'une image diuine
 Qu'il grava dans mon cœur de sa main enfantine
 Allume un chaud brasier tout par tout alentour,

Et voyant ma Deesse en mon cœur si bien peinte.
 Il me sans mercy d'une cruelle atteinte
 Mille traits rigoureux pour se venger d'un tort

Quelle luy fit iadis sur ma douce ennemie
 Qui cognoit de son arc l'adresse & l'industrie,
 De courir de mon cœur & auance ma mort.

X C I I I.

Si ie n'ay pas suuy vostre commandement,
 Pardonnez moy l'erreur que i'ay vers vous aduise:
 Le peché doit auoir une douce remise,
 Quand on n'a point failly malicieusement.

Ie confesse ma faute à vos pieds humblement,
 Et mes yeux coulourez d'une peinture grise,
 Regrettais à l'enuy mon offense commise,
 Vous implorant pour moy deuotieusement.

Entendez donc, ma Dame, à la iuste priere
 De mes vus & de moy, & bannissez arriere
 De vous l'aspre courroux qui me tient en langueur.

La grace & la beauté, qui sont qu'on vous admire,
 Sont contraires en tout à la flamme de l'ire,
 Et n'accordent jamais avecque la rigueur.

A M O U R S.

X C I I I I.

Qu' veut voir icy braver un Astre reluisant,
Et s'esgayer au ioug d'une douce misere,
Voye mon beau Phœnix, la reserve plus clere
Qu' eut de mille ans, le Ciel qu'il nous offre à presant.

Ce sacré saint oiseau, ce Phœnix tout plaisant,
Qu' par sa grand douceur adouciroit Megeré,
Qui souplement volant, d'une voix presagere,
M'annonce le malheur qui me va seduisant.

Deum, helas! predict tout clair ma mort prochaine,
Mais le Ciel qui se rit de ma cruelle peine
Ne veut que ie le croye, & me tient en ce fond.

Donc puis qu'il plaist aux Dieux ainsi finir ma vie,
Mon ame sans le croire ainsi tousiours le nie,
Chacun voye mon feu plus qu'à Troye second.

X C V.

O cuer triste & pensif, qui en si dur martyre,
Te recus à feu lent, en si dur crevecuer,
Pensant apprivoiser d'une Tigre le cuer,
Et que d'un d'amiant quelque suc on retire.

Plustost contre Aquilon animé de grand ire
Ferme resisteroit quelque feuillar vainqueur,
Plustost tout l'Ocean tariroit sa liqueur,
Plustost l'aimant seroit plus mol que n'est la cire:

Que de iamaïs trouuer en ce cuer aimant
Un seul trait de pitié, ainsi veut le destin,
Mon cuer n'y pense plus, change mon cuer ta chance.

Encor qu'un bon Demon l'incitast à pitié,
Iamaïs loyer égal à ta ferme amitié
Ne respondroit au tiers de ta longue souffrance.

A M O U R S.

X C V I.

Gentil oiseau qui dans ta belle cage
 Vas fredonnant tes amoureux accens,
 Et la fenestre où tendant tous mes sens,
 Tu ne cours plus par l'ombrageux boccage.

Les prisonniers sont forcenez de rage,
 Mais la prison rend tes esprits contents
 C'est sa douceur qui en ses divins chans
 Tourne tes pleurs, & ton pyteux ramage.

Tu es captif, ma maistrresse me tient,
 Celle qui peut t'affranchir te detient,
 Je suis bien loin de celle qui me geine.

Pour voir son œil, tu peux vivre content,
 Pour l'avoir veu se souffre telle peine,
 Que t'en souspire, & me vois tourmentant.

X C V I I.

Quand je voy volleter l'Abeille vers le soir,
 Pour s'aller retirer dans sa creuse cassisne,
 Portant dedans le bec, une fleur argentine,
 Que passant par un pré je me voy de voir.

Je pense assurément Amour appercevoir
 Avec ses ailerons porter sur son eschine
 Des graces la douceur, & une aleine ambrine,
 Qui veut s'aller loger, & gentiment assoir

Dedans les petits creux de ces deux fosselettes,
 Que je voy quelque fois dans les ionés douillettes
 De ma douce moitié, quand d'un ris gracieux

Sous ces corals vermeils deux rangs de perles fines,
 Elle monstre à demy qui les ames divines
 Pourroient tenir çà bas sans nul son de leurs Cieux.

A M O U R S.

CVIII.

Misérable chetif, hélas! que doy-je faire,
 Je suis de iour en iour augmentant ma langueur,
 Et ie ne pris fâcheux tant soit peu la rigueur
 De cette inexorable & rigoureuse Fée.

Bien que de mes deux yeux il sorte une lumière,
 Si ne peut elle pas éteindre la chaleur,
 Qui les rayz de son œil, astre de mon malheur,
 Ont épris en mon cœur de leur vive lumière.

O ieune enfant oysiu, à grand vainqueur des Dieux,
 O Cyprien Archer, à fils de Cytheree
 Qui m'as perce le cœur d'une flèche aceree?

O Dieu qui fais trembler l'air, la terre, & les Cieux,
 O trop cruel enfant, ô cœur de pierre dure,
 Prends un peu de pitié d'un tourment que j'endure.

CIX.

Bel astre de mes yeux, cher esprit de mon ame,
 Planette de mon cœur, bres mon bien éternel,
 Puis que j'ay fait serment sur ton sacré autel
 De ne bruler mon cœur qu'à ta gentille flume.

Comme peu tu souffrir qu'un froid glaçon m'entame,
 Eclipsant à mes yeux tout ton rayon immortel?
 C'est, croy-je, que ie seray tissé d'un fil mortel,
 Et ton beau sut tissu d'une divine trame.

Mais Phœbus emprunta l'habit d'un vil berger,
 Afin qu'aupres d'Admette il se peut heberger,
 Comme Phœbus, de grace, admetts moy pour Admette:

Ma dépouille mortelle en tes cax se brulant
 Tu me rendras diuin, & ton los haut volant
 Se fera compagnon du Dieu lance-tempeste.

A M O U R S.

C.

Pensant ta descouvrir la rive de ma peine,
Après avoir couru toute nuit & maint iour
Sur l'inconstante mer du fier Tyran Amour,
Cerch'ant de voir finir le tourment qui me geine.

O cruaute du Ciel! mon Estaille inhumaine
Fait pleurer sur mon chef plus d'ennuis chacun iour:
Et sans recompenser ma peine & mon amour,
De mon total espoir la racine elle entraine.

D'acquies, si sous le ioug de si fâcheux tourment
Il doy de l'ans mon feu bruler cruellement,
Et n'espere iour de fortune plus douce.

Quel trac doy-te tenir, sinon entre mes pleurs
Per a peu detramer le fil de mes malheurs,
Pour donner à mon ame une libre secousse?

CI.


Ainsi que des Geans la troupe courrousee,
L'entassoy mont sur mont pour escheller les Cieux,
Alois que t'apperceu ce Soleil gracieux,
Qui si cruellement a mon ame blessée.

Lors te chers dans les flots de ma vague pensée,
Lié aux reins dorés d'un beau poil glorieux,
Tant proprement serré d'un nœud indistrieux,
Qu'en vain le destier ma main s'est efforcée.

Le temps changeant de poil, force toute dureté,
Moi Dame n'amollit sa cruelle fierté,
Ains le dur Diamant cede à son cœur rebelle.

O Seigneur tout-puissant, guéris ce coup mortel:
Et si tu te pitié vers les humains t'appelle,
Viens affranchir mon cœur d'un piège si cruel.

A M O U R S,
CHANSON.

 *Amie divine & supreme beauté
A qui j'ay perdu ma serue liberté,
Viens appaiser la rigoureuse flame
Que tes beaux yeux ont épris en mon ame*

*Le premier clin que ton œil me darda
Dedans mon cueur l'arc, Amour débanda:
Le premier iour que ie te vey, Maistresse,
Ie fu surpris de duel & de tristesse.*

*Car dès le point que mon œil t'aperceut
Mon chetif cueur un coup mortel receut,
Lors tu changeas mes yeux en deux fontaines,
Tefmoins certains de mes rongeardes peines.*

*Si tu sens donc un seul trait d'amitié,
De mes ennuis prei: un peu de pitié,
Et de l'ardeur cruelle & inhumaine,
Qui iour & nuit incessamment me geine.*

*Car le coral sur ta leure arrouse
En un clin d'œil m'a metamorphosé,
Il a changé en flame vehemente
Mon triste cueur qui de toy se lament e.*

*Aduse donc à rendre le butin
Que de mes sens tu ravis un matin,
Ou ton bel œil qui flameches élance*

Tout t'ost ma vie & ma souffrance.

*Lors nos neveux haineux de ta beauté,
Se vangeront de ta grand cruauté:
Et en pleurant diront: Cette cruelle
A fait mourir son amant plus fidelle.*

CII.

*Ne vistes-vous jamais au lever d'un beau iour,
Lors que le clair Phœbus ramene sa charrette,
Un matin printanier, & sus quelque fleurcette
Un beau teint vermeillet blanchissant tout autour?*

*Venez voir mon Soleil, venez voir mon amour.
Quand le sommeil luy clôt ses yeux & sa bouchette,
Et vous verrez alors sur sa leure mollette
Un beau teint sans pareil y faire son sejour.*

*Vous verrez voltiger des graces la brigade,
Et les petis Amours luy donner une aubade,
Et Cypris de sa main crespelcr ses cheueux.*

*Mais ie crains qu'aprouchant son beau teint ne ternisse,
Et que des Cupidons la chanson ne finisse,
Vous voyans approcher, qui n'estes cogneus d'eux.*

A M O U R S.

CIII.

Amour le grand Demon des grands Dieux & le vainqueur,
 Madame me detient (par mon cruel destin)
 Lié, fiché, cloüé, d'un lien amantin,
 Contre le roc glacé de ta chaste rigueur.

Mon rigoureux tourment & ma triste langueur,
 Mon ennuy, mon soucy, & mais ne prennent fin:
 Soit de nuit, soit de iour, au sur & au matin,
 Ce monstre enfant-oyseau toujours ronge mon cuer.

Non pour avoir volle de tes astres lumineux
 Le feu clair pur & beau te souffre tant de maux,
 Ains pour les honorer, aimer, & adorer.

Mais qui pis est, helas! venir ie ne voy point
 Un Alude nouveau qui me face esperer
 De voir un iour finir la douleur qui me point.

CIIII.

Maïstresse de mon cœur, s'il te semble agreable,
 De voir dépeinte au vif ta celeste beauté,
 Permits que ie contemple un peu ta Deste,
 Pour la dépeindre bien d'un crayon veritable.

Quand ie prens en objet ta lumiere admirable,
 L'œil eblouy se perd çà & là écarté,
 Te voit évanour en ta haute clarté,
 Ne laissant de ton beau qu'une ombre inapochable.

Fay ce que fit iadis le Soleil radieux,
 Qui se laissa mirer à son fils curieux,
 Depouillant de ses raiis sa teste glorieuse:

Ou rien ie n'escriray, sinon que i'auray veü
 Un œil qui m'aveugla, & un foudroyant feu
 Qui brule incessamment mon ame soucieuse.

C V.

Ceux qui disoient qu'Amour est affection folle
Dedans un ieune cœur rempli d'oisiveté,
Ne l'auoient éprouué : car un esprit donté
De telle passion, hors de son cœur s'enuolle.

Tout penser otieux, auçous d'une parolle
Meslee de soupns accuse la fierté
De sa Dame, & se plaint de sa grand cruauté,
Et de sa grand beauté qui sa raison affolle.

Il n'a point de repos, ny la nuit, ny le iour,
Mille trauaux diuers il souffre tour à tour,
Qui luy troublent les sens, la fantasie, & l'ame.

Helas! ie le sçay bien, car ie n'ay eu en moy
Que peine, que soucy, que travail & é moy,
Depuis lors que ie vy les beaux yeux de Madame.

C V I.

R O N S A R D, qui dès l'enfance as suivy les carolles
Diminment apris d'Apollon & des sœurs,
(Troupe sainte) & qui peux par tes rares douceurs
Du Nectar & du miel, enfans de tes parolles,

Enuoier les plus fiers, voy mes complaints molles
Encloses cy dedans, voy encor les rigueurs
De Madame cruelle, & voy tant de langueurs
Que ie souffre en aimant pour beutez si fruolles.

Et cognoissant mon mal, apporte allegement
A celui qui ne vit, qu'en misere & tourment:

R O N S A R D, tu le peux faire: hé! fay-le donc de grace.

Si par ton grand sçauoir, qui contente les Ross,
Tu peux amoderer les soupns de ma vois,
Sans plus ie beniray toy & toute ta race.

A M O U R S.

CVII.

Forneray-je toujours tant de funebres plaintes?
 N'autay-je jamais trêve en ces cruels assaux,
 Qu'un impiteux Archer me liure en monts & vaux,
 Sans découvrir le bord du but de mes atteintes?

T'acceray-je jamais un sommet sans complaints,
 Un sommet qui résonne & mes yeux & mes sauts.
 Hélas! je croy que pour car mes mortels travaux,
 Voyent en fin par mort mes grands, flammes éteintes.

Où suis donc ma pauvre ame, allons, quittons ces laes,
 Allons voir comme on aime aux ruis de là bas:
 Si l'Amour s'y demeure en si aspre martyre

Que celuy qui me gêne au jeu de deux beaux yeux,
 L'haire qui me fit voir la grand lampe des Cieux,
 Soit maudite à jamais, puis que tant je soupire.

CVIII

Ce que j'avois tant de fois désiré
 M'est advenu, ha liesse trop vaine,
 Puis qu'un bel œil fait renaître la peine,
 Dont maintes fois j'ay plaint & soupire.

DIUIN RONSARD, nouvel astre doré,
 Qui à longs traits bon les eaux d'Hypocrène,
 En te voyant mon front se rassérène,
 Et te perdant mon mal est assuré.

Las! si ce feu qui va brulant mon ame,
 Ardoit ton cœur d'une pareille flame,
 D'aupres de moy tu ne voudrais bouger.

Scemblable à cil qui sur le bord d'Amphrise,
 De feus ardans ayant son ame éprise,
 Changea son nom sous l'habit d'un berger.

COMPLAINTE.

Out ce qui vit çà bas sur la terre nourrice,
 (Fors que les animaux qui fuyent la clarté)
 Tant que le beau Soleil chasse l'obscurité,
 Sera gen naturel dessous quelque exercice.

Et quand le soir arrive, & que la nuit obscure
 Voile nostre hemisphere, on voit en tous endroits
 Que l'un deuers le toit, l'autre parmy les bois
 Va reposer au moins pendant que la nuit dure.

Mais moy dès aussi tost que l'Aurore commence
 A chasser cét ombrage où souloient sommeiller
 Les heureux animaux: las! ie sens éveiller
 Je ne sçay quoy qui plus que ma douleur m'offence.

Et soit que le Soleil commence à disparoître
 Faisant place à la nuit, ie vay plus que devant
 D'un deluge de pleurs mon v sage lavant,
 Pleurs qui sont mon malheur empirer & accroître.

Ainsi dit-on, Phœbus, que ceste belle plante,
 Que tu regrettois tant d'un œil triste pleurant
 Croissoit avec ton mal, ma douleur empirant,
 Croist par l'eau de mes pleurs lors que plus ie lamente.

Las! toujours ma douleur deuiant plus inbugnaie,
 Soit de nuit, soit de iour, la Lune & le Soleil
 Me trouuent lamentant & iamais le sommeil,
 Ny le iour esclarcy, n'amoindrissent ma peine.

Quel desert escarté, quelle roche sauvage
 Dans soy loge animal plus farouche & cruel
 Que la fiere beauté, qui fait continuel
 Mon malheur, mon veiller, mes pleurs & mon dommage?

A M O U R S.

Soit que le jour nous laisse & la nuit tenebreuse,
Ailleurs cede au Soleil ie dresse au Ciel mes yeux,
Et me plains contre vous cruels Astres des Cieux,
Qui seul rendez ma vie en ce point mal-heureuse.

Mais combien toutefois que mes cruels desastres
Procedent de toy seul, ô Ciel trop rigoureux!
Je ne veux pas pourtant pour viure plus heureux,
Avoir point d'autre espoir sinon que de tes Astres.

On dit qu'on peut guerir les maux par leur contraire,
Dieux s'il estoit ainsi, mes pleurs n'auroient-ils peu
Noyer en moins de rien ce tourment & ce feu,
Qui consume mon cœur comme un fier adversaire.

Le croye qui voudra, ma seule maladie
A sa source sans plus de la divinité,
Ayant aussi de soy cctte proprieté,
Que le Ciel seulement la peut rendre guerie.

Madame, hélas! c'est vous ce Ciel, & l'origine
De mon mal vehement & de ma passion,
» L'Amour en ses effets ressemble au Scorpion,
» Qu'au mal meme qu'il fait il sert de medecine.

Puis que vous le causez, & qu'avez la puissance
De soudain le guerir, prenez en quelque soin,
On dit que l'on cognoist les amis au besoin,
Vous ne sçauriez mer n'en avoir cognoissance.

A M O U R S.

CVIII.

*J'avois pensé qu'un ardent feu épris
Au centre obscur d'une jeune poitrine,
Pouvoit pousser par la langue divine
L'ardent eprise en nos os par Cypris.*

*Mais à mon dam ore ie suis apris
A ce que dit la Muse Florentine,
Qu'un fort brandon qui nos entrailles mine
Lie la langue, & la rend de nul pris.*

*Si donc ma vois me manque auprès ma Dame,
Pour éreenter mon amoureuse flamme,
Quel touchement chercheray-je à mes yeux?
Las! ie ne sçay, sinon que ma pauvre ame,
Pour ne souffrir ces brasiers outrageus,
Avec mon cœur cede à la mort sa trame.*

CIX.

*Si quand le corps est joint avecque l'ame,
Vous n'exercez les amoureux combas,
Pensez vous bien qu'après vostre trépas,
Le feu d'Agour com'ore vous enflame?*

*Pour vray nemmy: car l'amoureuse flamme,
Ne prend qu'icy seulement ses ébas:
Quand nous allons aux rues de là bas,
Amour alors nostre cœur plus n'entame.*

*Doncques cueillez le plaisir de la vie,
Car Paradis en Grec ne signifie
Qu'un beau jardin, ce jardin est en vous.*

*Si vous voulez quelques fois, ma Maistresse,
En ce jardin prendre toute liesse:
Faites moy part d'un paradis si doux.*

A M O U R S.

C X.

Vous m'accusez de la foy de nos Pères,
Qui ont gardé de Dieu la sainte loy,
Et si doutez encore de ma foy?
Vous m'imposez mille autres vituperes.

Li ne voyez vos beaultez messageres
D'Amour oisau, qui sont dignes d'un Roy,
Causar en moy un si grand deserroi,
La faulte vient de vos graces meurdreres.

Accusez donc les rayons de vos yeux,
Qui ont rayé de ma raison le mieux,
Et accusez des astres l'influence.

N'accusez plus ma loy, ma foy, mon Dieu:
Car c'est mon but, c'est mon destinie lieu,
Vouloir mourir en si belle creance.

A Mademoiselle Diane de Birague ma sœur.

C X I.

Ma sœur, demandez-vous que c'est que de l'Amour?
Amour est un enfant tout rempli de fallace,
Qui nous montrant l'objet d'une Angelique face,
Feignant une douceur nous afflige toujours.

Mille tourmens diuers nous donne tour-à-tour,
De nostre entendement toute raison efface:
Or enflamme nos cœurs, ores il nous englace,
Mille enfiellez appas dans ses yeux font serour.

Ores il nous repaît des esperances vaines,
Or un front de desespoir il lâche dans nos veines,
Qui ne nous donne point un moment de repos.

Bref, Amour ce n'est rien qu'une âpre frenesie
Qui nous trouble les sens, l'ame, & la fantasia,
Un affamé Vaultour qui nous ronge les os.

CXII.

O Soleil de mon ame, ô étincelans yeux!
 Qui estes de ma vie & la cause & l'escorte,
 Si le Ciel autrefois vous poussa de sa porte
 Pour éclaircir mes iours par vos ruis gracieux.

Pourquoy ce r'oise blanc, & ce poil glorieux,
 Qui en retie en ses rets ma pauvre ame mi-mort,
 Et pourquoy cette main pour mon malheur accorte,
 M'ecl'psent si souvent vos brandons radieux.

Si ce fameux defaut n'arrestoit en partie
 Ma plume, mon esprit, mon œil, ma fantasia,
 Brillans vous relueroit en maints rares tableaux:

Car bien qu'à si haut but ma main ne puisse atteindre
 Espo' n'onne d'Amour, sans art ie pourrois peindre
 L'Angelique pourtrait de vos bessons flambeaux.

CXIII.

Zephy, re gracieux, qui d'une course isnelle
 Tant de fois as porté mes souspirs languoureux,
 Des le Pole Antartique au Pole froidureux,
 Vis-tu i' unais Maistresse & si fiere & si belle?

Toy vainc' se foi est à moy chere & fidelle,
 Où ie forme sulet mes sanglots douloureux,
 Sur les valnes grauant mes ennus rigoureux,
 Et le miel & le fiel dont me paist ma rebelle.

Vis-tu onc reposer sous tes ombreux rameaux
 Maistresse si cruelle à ses amans feaux,
 Que celle qui m'enlace en ses cordelles fortes?

Mais ce q'arrest le chief de tant & tant d'ennus,
 C'est que sorlé de pleurs, le fil ie ne pou sui,
 Qui ne puisse guider aux Auersales portes.

A M O U R S.

CXIII.

Docte le GRAND, bien que ton Hypocrate
De ses secrets t'ait fait seul heritier,
Assez expert tu n'es en ton mestier,
Jugeant du mal qui ma santé degaite.

Le sort accex de cette fièvre quarte
Ne naist d'un sang boueusement grossier,
Il vient d'un œil, qui tyrant & meurtrier
Va décochant mille traits en ma ratte.

Veu-tu le von par argument certain ?
Tâte mon pous de ton artiste main,
Lors au nom seul de ma douce ennemie,

Tu sentiras doubler mon tremblement,
Signe assurec du martyre & tourment
Que cette Fée arme contre ma vie.

CXIV.

Le labourcur en fin doute le fier Taureau,
Le dresse, le soustint au ioug de la charue
Le Faucon à la fin, à la maison cognue
Apprend à retourner, comme un poisson à l'eau.

L'Ours bisurne à la fin, fait plus doux qu'un agneau
S'apprivoisit ayant toute fierté perdue,
Le dur caillou se rompt comme arène menue,
Et cede sa dureté à maintes gouttes d'eau.

Le viel chesne à la fin dechet en decadance,
Tout haut mont à la fin abaisse sa puissance,
Et moy seul à la fin ie ne puis pas brécher.

Vn sem vuid de cœur & de pitié humaine,
Qui en dureté surpasse, & fierté inhumaine,
Vn Taureau, un Faucon, un Ours, & un rocher.

C X V I.

Mon R O N S A R D, ie voudroy n'auoir iamais esté
 Pour auoir tant souffert de languueur contumiere,
 En trop cruel destin ie vy cette lumiere
 Qui se va ternissant aux iours de mon Esté.

Si autant comme moy tu auoir supporté,
 Ie sçay que tu ferois aux Dieux vne priere,
 De deliurer bien tost ton ame prisonniere,
 Pour chercher au tombeau plus de felicite.

Les ombres, les horreurs, Pluton & Proserpine.
 Ne connoissent point tel mal au fond de leur poitrine,
 Que le Ciel trop cruel auteur de mes ennuis.

Ie voudroy pour finir la douleur qui m'affole
 Quel : Mort m'eust ia prins, & que m'eust triste Idole
 Et n'est sans la frayeur des eternelles nuis.

C X V I I.

Nymphes qui redorez les Françoises collines,
 Et la Seme argentine en vos cheueux dorez,
 Qui m'ad pour faire le chaud sur ces bords azurez,
 Vouu suçcez des Zephirs les halenes rosines.

Icy ch'ad tant vos yeux & vos graces diuines,
 Ie garderoy vos champs en vos nonis reuerrez,
 Mais tost mon dernier iour arriuer vous verrez,
 Me bannissant de vous, vous de mes voix sucrines.

Où adieu ie m'en vay hors de la veue humaine,
 Si ce n'est de hazard que ma semblance vaine
 Se presente à vos yeux, songeant à mes desirs.

Qu'unt à ma voix, pour vous elle est ia du tout morte,
 Si ce n'est que sur l'eau à force de soupir,
 Ie vous mande un accent qui pour moy vous conforte.

A M O U R S.

O D E L E T T E.



N se plaint de la gelee,
Dessus la terre étalee,
Et de quoy les vents divers
Soufflent sur nous les hyers.

Mais si l'amoureuse flame
Qui va co'usant mon ame,
Dans les os gelez entroit,
Tout leur hyer s'en iroit.

Toujours en telle lumiere,
J'ay la saison printaniere
Madame en moy fait toujours
D'un beau May les plus beaux iours.

C X V I I I.

Lis' faut-il que le Ciel cruel & rigoureux
M'absente de vos yeux? ha! ie sens bien mon ame
S'envoler hors de moy: retenez-moy, Madame,
Afin qu'entre vos bras ie meure bien heureux.

Non, ne me tenez pas, ais d'un cœur vigoureux
Permettez que mon corps presse sous vne lame
Se ressentant encor de l'amoureuse flame,
Pour un dernier adieu vous consacrer ses feux.

Et vous, doux Paradis où saintement i'aspire,
Recevez mon esprit qui sans plus ne desire
Que d'aller adorant vostre sainte beauté.

Recevez-le, & pour Dieu ne luy soyez rebelle,
Amour qui vous a faite en excellence belle
Ne veut que vous usiez aux siens de cruauté.

C X I X.

B A I F, lors que ie voy cctte ieune beauté,
 Qui cause le soucy qui m'opresse & m'entame,
 Mon esprit me deffaut, mon visage se pâme,
 Ne pouvant contempler telle diuinité.

D'esperance & de peur mon cœur est tourmenté,
 Ores un glaçon froid, or' vne chaude flame
 Me refroidit le cœur & me réchaufe l'ame,
 Mes sens & ma raison sont en captiuité.

Châque poil de mon chef se frisonne & se dresse,
 Je suis entresurpris de dueil & de liesse.
 Mille tourmens diuers ie souffre en mesme instant.

Bref, ie dy, mon B A I F, que la plus griéue peine
 Que pourroit icy bas souffrir la race humaine,
 N'égale la douleur qui me va tourmentant.

C X X.

Si le Dieu qui preside à l'amoureux martyre
 N'eut eu de ma douleur quelque compassion,
 C'estoit fait que de moy le trop de passion
 Ia desia sinussoit ce qui fait, qu'on respire.

L'Amour nous fait pleurer, puis apres nous fait rire:
 Or desirer la Mort sans nulle occasion,
 Or viure & puis mourir, puis plein d'affection
 Vouloir reuiuire encor, & ne l'oser pas dire.

L'Amour à tels effets, tantost nous paist de fiel,
 Et tantost doucement il nous nourrit de miel,
 L'aigre-doux, le froid-chaud, sont nostre nourriture.

He que seroit-ce aussi si tousiours de plaisir
 Sans aucune rigueur nous nous sentions saisir?
 Amour ne seroit plus que diuine pasture.

A M O U R S.
S T A N C E S.

Ceux qui d'un brave soin ont poussé d'ès les Cieux
Les premiers traits hardis d'un esprit glorieux
Pour rechercher de pres les secrets de Nature,
Qui jurel Amour en Dieu le posant dans le sein
De la messe impasfucte, où croissoient en vain,
Les Elements confus sans ordre, ny mesure.

On l'a fait le premier qui fendit le Chaos,
Qui porta la lumiere, & qui donna repos,
Amour, l'inite & l'ordre au grar d tout de ce Monde,
C'est luy qui l'entretient, d'un d'scordant accord,
Le polit, le conduit, appaisant le d'scord,
Des semences du ciel, de la terre, & de l'onde.

C'est luy qui donne seul un vouloir indomté
De rejoindre à leur tout par desir de beauté,
Ses errantes moities, qui vivent séparées,
C'est luy qui les unit & qui range à ses lois,
Les Animaux vivans, les rochers & les bois,
Les corps m'smes du ciel & formes Aterées.

N'a t'il pas fait m'squer des plumes d'un oiseau
Ce grand Dieu du Tonnerre, & puis en un Taureau,
En pluye d'or, en foudre, eschanger sa figure?
Neptune au fonds des eaux, n'a t'il pas de son sein,
Senti brûler son ame, & Pluton a t'il peu
Reboucher de ses traits la fatale pomme?

Ceste Déesse errante aux deserts écartés,
Laisant cueillir à Pan le fruit de ses beautés
Rendit de son honneur la despoille sacrée,
Au doux pouvoir d'Amour qui d'un mesme brande,

Brusla les cœurs captifs, de Mars & d'Apollon,
De la belle Cypris & de l'Aube pourpree.

Quoy donc pauvres humains qu'elle forte vigueur,
Pourra forcer l'effort de ce brave van queur,
Hardy prompt & puissant, plein de flame inhumaine,
Sans qui tout est perdu, sans qui l'on ne peut rien,
Estant seul de la terre, & le mal & le bien,
Ven qu'il a cent moyens pour nous rendre à la cheine.

Il se loge en nos yeux pour nous percer le flanc
Car la vapeur subtile & l'esprit plein de sanc,
Qui sort en regardant le subiect qu'on desire
Penetrant par les os jusqu'au profond du cœur,
Charme ce qu'il rencontre & peint la mesme ardeur
Germant du feu le feu, du martyre un martyre.

Aussi l'œil est des cœurs la porte & le miroir
Qui moule aux yeux prochains tout ce qu'il peut avoir
Un cœur d'amour, d'ardeur, & de flame embrasce,
Et portant avec soy les traits qu'il a receus,
Il peint par mesme effort ses brandons & ses feus,
Et grave ses portraits dedans l'ame opposee.

D I A L O G U E.

M On cœur triste & dolent, où vas-tu à cest' heure,
Non le mien, mais de l'œil que je suis adorant?
Je m'en reviens à toy n'ayant plus ma demeure
Chez celle qui se rit d'amour te martyrant.

Je ne te recurray, va où Amour demeure,
A elle il te donna qu'il soit ton delcurant.
Las il ne croyra pas ma peine estre si forte!
Cerche plustôt mourir que monstre ta foy morte.

A M O U R S.

C X X.

Las! que me sert d'avoir employé tant de peine
A me faire écholier des plus sages Docteurs?
Quand mes sens qui devoient de mon Lien estre auteurs,
M'esclavent sous le roug d'une nouvelle Heleine.

En vain furent posez par la nature humaine
Les yeux pour gardiens contre les decepteurs:
Je voy mes sens, hélas! à leur maistre menteurs,
Car par les huis des yeux en prison on me mene.

Mais, couraige mon cœur, puis que le mur Troyen
Pour H.leine rades on vud réduit en rien,
Mon décès ne vaut pas la ville Phrygienne;

Et Madame vaut mieux que cette deité,
Pour qui tant combattit le Gregeois irrité
Contre le beau Paris sur la Troique arene.

C X X I.

Ceux qui ont paint Amour sans raison & sans yeux,
P. peux mocqueur, trompeur, tyran plein d'inconstance,
Cruel, traistre, bastard, qui a pris son essence,
De l'Herbe & la nuit estoient ingenieux.

Hélas! & qu'il soit vray, cét enfant vicieux
Il nous paint pour raison, la force & violence,
Pour la loy l'innuïtice, au lieu du droit l'essence,
Et pour l'aise & le bien le mal plus soucieux.

O folle opinion, ô zaine fantasie
Qui troubles tous nos sens d'estrange frenesie
O fontaine d'erreur, nous faisons à grand tort
De ta rage inhumaine une deité grande:
Nous faisons de nos cœurs à grand tort une offrande
A celui qui s'en mocque, & nous meme à la mort.

CXXII.

Ne volez plus si loin, Auettes bruantines,
 Vous travaillez par trop vos blondets ailerons
 Pour aller si ççoter en ces fleurs gazon
 Le thun, le serpolet, piquottant leurs racines.

Mais venez vous camper sur les lèvres pourprines
 De ma belle Maïstresse, & brouitez les boutons
 De la rose & du lu, & de vos piquerons
 Gardez bien d'offenser ses lèvres courallines.

En tout temps vous pourrez y cueillir toutes fleurs,
 Sans employer en vain vos diligens labours
 A buttimer l'hyuer sur les croupes d'Hymette.

Car là tousiours Zephyr va sa flore baisant
 Pour luy faire enfanter toute belle fleurette
 Qu'en Hyuer & Esté elle y va produisant.

CXXIII.

Gentil Cupidonneau, race de Cytheree,
 Si pour auoir sué au fais de ton harnois,
 Et conquis le laurier des amoureux tournois,
 J'ay gagné à mes vœux ton oreille sacrée.

Donne moy pour guerdon, que quand la Parque irée
 Me sommera payer le tribut que ie doi,
 L. mente singlottant sous tes fatales lois,
 Pâmé entre les bras de ma sainte adoïce.

A si douce moitié, ma mortie recollant
 S. d. coll. ma vie en mon humeur constant,
 Puis un œil larmoyant sur ma cendre endormie

Me ray ue en tels mots, Ombre dors en repos
 De Myrthes ombrageux soient ombragez tes os,
 Telle fut iadis ton amoureuse vie.

A M O U R S.

C X X I I I I.

Zephire pere aux fleurs aux espaules d'orees,
S'en revient couronner de son émail divers
Les ramuscus forêts, les taillis, les prez vers,
Et Flore épand ses dons à s'coi des poignees.

Le Rosignol conuert sous les fléches ramees
Dégoisant ses amours à cent refrains divers,
Fait resonner les bois du fredon de ses vers,
Conuertant les pasteurs à ses chansons sacrees.

Le Ciel se ré.ouyt de voir à découuert
Son amie reprendre un beau cotillon vert,
Et l'Amour recuérdit en moy ma peine antique.

Flore au lieu de bouquets me charge de pensers,
En ce val recele incognu aux bergers,
Pendant que de mon dueil le Ciel fait sa Musique.

C X X V.

Quand le grand œil qui le monde illumine,
A chef baissé dans l'Océan se plonge:
Ce fier penser qui ma poitrine ronge
Plus furement me deuore & me mine.


Et la beauté immortelle & diuine
En qui tousiours & ie pense & ie songe,
Deuant mes yeux se represente en songe
Gaye, riante, & courtoise & benigne.

Mais quand ie veux approcher de la belle
Pour la baiser, lors s'aroube & rebelle
Soudainement loin de moy se retire.

Alors le ducil, & l'ennuy qui m'opresse,
Le desespoir & mon cruel martyre
Font que le somme & le dormir ie laisse.

A M O U R S.

O D E L E T T E.

 Ette fresche matinee,
Quand l'Aurore safranee
Tirot de son doigt rosin,
Hors de l'Inde la perleuse
La perle radieuse,
De Titan ou saune crin.

I'auisoy dedans la pree
Vne fleurette pourpree,
Ouvrir sa robe au Soleil:
Or ie voy sur la siree
Que cette fleur vesceee,
Dechut de son teut vermeil.

Ainsi ma douce ennemie
Va finissant nostre vie
Comme ceste ieune fleur:
Icy bas rien ne demeure,
Ferme l'espace d'une heure
En même état & vigoureux

Encor que la fleur ternisse,
Que son lustre enarouisse
Le tige en regerme autant:
Mais nostre tendre eunesse
Court à grands pas à vieillesse
Sans rapport nous emportant.

A M O U R S.

*Amons nous donc, ma Maistresse,
Avant que la mort traistresse
Viene moissonner nos ans
Il vaut mie. x en amour viure,
Que mourir sans plus remuer:
Vivons en amour contans.*

CXXVI.

*Lors que ie bastiray quelque ceuvre sumptueuse
Le fondement sera de dure toñiour,
Si ie puis, mais alors que ie diray d'Amour
Me suffit d'exprimer ma peine soucieuse.*

*Ceux mesdiront de moy qui n'ont l'ame amoureuse,
Et qui onc n'ont receu d'Amour aucun bon tour,
Ains sur un livre sont leur appuy & sejour:
Fondant tout leur sçavoir en science douteuse.*

*Moy ie ne suis point tel, aussi l'Archer n'a point,
Tant d'ostentations alors qu'il nous espoit,
Il veut estre loué selon qu'il nous tourmente*

*Forge doncques des mots de nouveau qui vouldra,
Ma Muse simplement & sans fard esrira
Comme en la mer d'Amour t'ay passé la tourmente.*

C X X V I I.

O puissance d'Amour! deux beaux astres jumeaux,
 Deras estincelans de leur diuine flamme,
 Me foudroyant le cœur m'ont comblé toute l'ame,
 De dueil, de som, d'émoÿ, d'ennuy, & de trauaux.

Il sort de mes deux yeux deux cristallins ruisseaux,
 Tesmoins certains du dueil qui m'opresse & m'entame,
 Un feu prompt & brulant incessamment m'enflame:
 Soit de iour soit de nuit ie souffre mille maux.

Ie suis triste & pensif dénué d'esperance,
 De voir iamais finir ma cruelle souffrance:
 Ie fends l'air & les Cieux de soupirs languissans.

Ie sens dedans mon cœur une playe incurable,
 Qui troublant mon esprit, mon ame, & tous mes sens,
 Me fait vivre chetif, dolent & miserable.

C X X V I I I.

Ie ne veux plus fascher par ma ferme constance
 La beauté dont le cœur ne se plaist qu'à changer,
 Celuy n'est-il pas fol qui ne suit le danger,
 Qui donne clairement de sa mort apparence?

Le rusé laborieux appellé d'esperance
 Va respendant son gram dans le champ mesnager:
 L'esper guide nos Nefs au riuage étranger,
 Et suit des courtisans si grande l'influence.

Tels & semblables mots ie disois quand ie vy
 Apparoître à mes yeux celle qui m'a rauy:
 Si qu'en changeant d'aduis i'usay de ce langage.

En seruant sa grandeur il me faut esperer,
 Que n'ayant le bon heur qui me fait endurer,
 On dira pour le moins que i'ay eu grand courage.

A M O U R S.

CXXIX.

Si te lû, si i'escris, si i'escoute, ou ie pense,
Si ie veille, ou ie dors, si i'arrête mes pas,
Si ie dance en te cours, si ie prens mon repas,
Ie sens tousiours Amour qui accroit ma souffrance.

Vn chant d'une Serene en une humble arrogance,
D'homme n'a fait vn roi, l'a trop étrange est
Et m'estoiant aux Cicux, ie rechetis tost en bas,
De mon arbitre franc telle est la decadance

Ha' que c'est bien montrer que mon cœur est petit,
D'avoir en v' l'fondé son appetit:

Qui n'a point de pitié de ma cruelle peine.

Et ce qui plus me poingt, c'est qu'il plaist à mon cœur,
Que ie crie mercy à cette Ouse inhumaine,
Qui sourde se nourrit de mon fatal malheur.

CXXX.

Les souspirs amoureux des peintures oisives,
Les feuillars sifflettans par l'ombrageux bocage,
L'obscur du sein beant d'une grotte sauvage,
L'argenté passément des cristallins ruisseaux:

Mille fruits aigres doux, enfans des mois plus beaux,
Vn lû touché, vn bal, sur l'emaillé ruyge,
N'alentent point l'ardent éprise en mon courage,
Elancee en mes os par deux astres inieux.

Vne gayer bergere (ô bel œil qui me pâme.)
D'une leure rosine attiede vn peu ma flâme:
Mais vn regard divin qui mes pas va contant,

Recueille vn feu conué sous mon antique, cendie,
Adieu donc vert tapis de ceste mousse tendre,
Puisque ailleurs autre obiect, seul me rend plus contant.

A M O U R S.

C X X X I.

Inexorable Amour, fusil de celle rage,
 Qui tourmente les cœurs des Dieux & des humains,
 Tu n'auras plus de moy tant de lauriers hautains,
 Loyer d'avoir donté mon p. idique courage.

Tu n'es qu'un enfantin inconstant & volage.
 Qui ne peult te servir de ces traits inhumains,
 Que tu seins décocher de tes douilletés mains,
 Dans l'esprit forcené d'un amoureux bramage.

Vrayment tu es enfantin digne de rancçon,
 Puis qu'on te braue ainsi d'une telle façon,
 Déjà par trente mois mon cœur doloit sousspire

Seul une beauté, qui me repaist de vent,
 Si tu la peult flechir, Amour, d'or en tuant,
 Je beurray tes seus, tes traits & ton martire.

C X X X I I.

N'y d'un autre œil le brandon reluisant,
 Ny la saison, ny le mois, ny l'année,
 Ny de nous deux la distance esloignée,
 Ny d'un causeur, le propos meslé: s'ant,

Ny ma douleur, ny le refus cuisant
 Ny tant d'ennuis qu'ont mon ame genée,
 Ny ma cruelle & triste destinee,
 Ny d'un mary le mandement nuisant:

Ny vous voyant de moy ne faire conte,
 Ny le dedain, ny des hommes la honte,
 Ny les parents, ny tout le mal amer,

Ny quand le ciel, l'onde, l'air, & la terre,
 Ny quand ce tout me voudroient faire guerre,
 Ne me s'auroient garder de vous aimer.

A M O U R S.

C O M P L A I N T E.

Un que l'arr. st fatal des Dieux
 Me contraint de quitter vos yeux,
 Et que la Fortune felonne,
 Jointe à la cruauté des Cieux,
 Fait qu'ores te vois abandonne.

Adieu M^lstresse que ie sers,
 Adieu perle de l'Univers,
 Adieu Déesse que i'adore,
 Amour prenez ces tristes vers,
 Tesmoin du feu qui me deuore.

Prenez ce cœur qui n'est point mien,
 Il est vôtre ie n'y ay rien,
 Et quand i'y aurois quelque chose,
 Je l'offre à vostre doux maintien,
 Où sans cesse Amour se repose.

Mais afin que le fier tresspas
 Ne m'enuoye aux ombres là bas,
 Où plus l'Amour on ne deuore,
 Donnez moy le vostre, où, helas!
 Je mourr.ay d'angoisseuse peine.

C H A N S O N.

Ml^lstresse les Astres lumineux
 Du saint éclat de leurs flambeaux,
 Ont foudroyé toute mon ame,

De jeux si plaisans & si beaux,
Que ie me nourris de ni flame.

Et quand ie suis abs nt de toy,
Ie sens en mon cœur un émoÿ,
Qui troublant mon ame dolente,
Met tous mes sens en desarroÿ,
Comblez de fureur violente.

Mais lors que les rais gracieux
De tes yeux clairs & radieux,
Dispent l'obscurcy nuage,
Qui estoit ta veue à mes yeux,
Ie rassereine mon visage.

C X X X I I I .

Ie suis en un estat si triste & pitoyable,
Que rien que le pleurer ne contente mes yeux:
Ie fuy, comme un Hibou, la lumiere des Cieux,
Et me tiens tout le iour dans un Antre effroyable.

I à ie pense, chetif, à mon Sort larmoyable,
Et i'écry d'un pouçon ces vers en mille lieux:
„ L'Amour avant le temps nous fait deuenir vieux,
„ Humains, fuyez son feu, c'est un mal incroyable.

Puis lors que la Nuit vient, & que le beau Soleil
Cache dans l'Ocean son visage vermeil,
A pas lents & tardifs, pleurant, ie me retire:

Mais en me retirant, mes amoureux soupirs
Font naistre de leur vent mille petits Zephirs,
Qui par tout l'Vniuers éissent mon martyre.

A M O U R S.
C X X X I I I I.


De pleurs & de soupirs, de singlots & de plaintes,
Je repais tous les iours mon esprit languoureux:
Car le trait porte-feu de tes yeux rigoureux
Donne à mon triste cœur mille chaus les atterites.

Bien eût que quand tu vois mes volontez si saintes,
Tu dis en me baisant ces propos amoureux:
Mon cœur appaise un peu tes ennuis douloureux,
En fin i'auray pitié de tes larmes non feintes.

Maui, Las! te cognoy bien que tes propos sont vains,
Car tu n'appaises point mes travaux inhumains,
Ains te sens tous les iours augmenter mon martyre:

Ce ne r'est point d'honneur de fausser ton serment,
Tu m'as juré cent fois d'appaiser mon tourment,
Appaise donc bien tost l'ennuy qui me martire.

C H A N S O N.

 V'on ne blâme point la constance
Ny l'Amour, ny son chaud brandon,
C'est un grand Dieu que Cupidon,
Ennemy de toute inconstance:
D'autant qu'il n'est contentement
Que d'aimer tousiours constamment.

Il n'est qu'un Amant ferme & stable
Pour viure heureux & sagement:
La femme aime un loyal Amant
Plustost qu'un homme variable:
D'autant qu'il n'est contentement
Que d'aimer tousiours constamment.

A M O U R S.

D'un homme inconstant & volage
La femme se mocque & se rit,
Disant qu'il a faute d'esprit,
Ou qu'il est de traistre courage:
D'autant qu'il n'est contentement
Que d'aimer tousiours constamment.

Qui change souuent de Maistresse
Son cœur à la fin s'en repent,
Et à ses dispens il aprent
Que l'inconstance est tromperesse:
D'autant qu'il n'est contentement
Que d'aimer tousiours constamment.

L'exemple de la Tourterelle
Nous aprend à vivre constans,
N'oubliant par espace d'ans
Sa moitié loyalle & fidelle:
D'autant qu'il n'est contentement
Que d'aimer tousiours constamment.

L'Amour ressemble à cette plante
Dont la feuille onques ne fane,
Cupidon iaman ne ternit
Sa lumiere claire & luisante:
D'autant qu'il n'est contentement
Que d'aimer tousiours constamment.


Alors que i'estois infidelle
Mon cœur estoit tout plein d'émoi,

A M O U R S.

Je n'ay jamais eu d'heur en moy,
Que depuis que n'ius fidelle:
D'autant qu'il n'est contentement
Que d'aimer tousiours constamment.

Adieu donc r'olage Inconstance,
Et toy folle legerete,
Dans le temple de loyauté
Je veux adorer la constance
D'autant qu'il n'est contentement
Que d'aimer tousiours constamment.

COMPLAINTE.

ous ô Dieux,
Terre & Cieux,
Oyez mes complaints:
Autres cors,
Mons, & bois
Redoublez mes plaintes.

O qu'Amour,
Nuit & iour,
Me donne de peine!
Que son feu
Pcu à peu
Me brusle & me geine!

La vigueur
De mon cuer
Est toute sortie:

Et ie suis
De mes sens
La force amortie.

De mes yeux
Soucieux
Sortent deux fontaines,
Seurs tesmoins
De mes soins
Et de mes grand's peines,

Quelque fois
Je m'en vois
Me mettre à l'ombrage
D'un Cypres,
Ou apres
I'esuente ma rage.

Mais, hélas!
Nul soulas
N'alente la flame
Que l'Amour
Nuit & iour
Atuse en mon ame.
Bref ie voy
Et cognoy
Que ma triste vie,
En douleur,
O malheur!
Sera tost finie.

A M O U R S.

C X X X V.

Verray-ie point la fin d'un si long nauigage,
Comme iadis *Ulyse* apres mille tourmens?
Verray-ie point calmer les ondes & les vens,
Pour me faire aborder au desiré riuage?

Esprit qui rachetas *Moyse* du naufrage,
Le tirant de la main des Tyrans negligens,
Sois ce *Mercur*e heureux qui aux pieds diligens
Apporta du *Moly* le salubre breuuage.

Tu es ma seule *Helice* & mon fidelle Nort,
Faisant surgir ma nef en ce paisible port.
Donc, ô mon saint *Neptun*, je tranche la cordelle
Des yeux *Idaliens*, & t'offre le tableau
De mon naufrage fait en mon *Auril* nouveau,
Te voyant tout le mieux de ma fraile nasselle.

Fin des premieres AMOURS.



IN FLAMINIUM BIRAGIUM

Anagrammaticus.

Flaminius Biragus.

IGNIS FVLGVR AMABIS.

Igneus ingenij quidam vigor, ignea fului,
Fulguris in facie flamma corusca micat.
Igneus eloquij tibi feruor, & ignea lingua
Non expectatus dat citra verba sonus.

*Igneus est amore tibi quasi fulguris ardor,**Versibus inque tuis nil nisi fulgur inest.*

Fallor² an es dictus puer, IGNIS FVLGVR AMABIS,
Nomina quod faciunt, non sine sorte Dei²

I. Auratus poeta Regius.

IN FLAM. BIRAGI

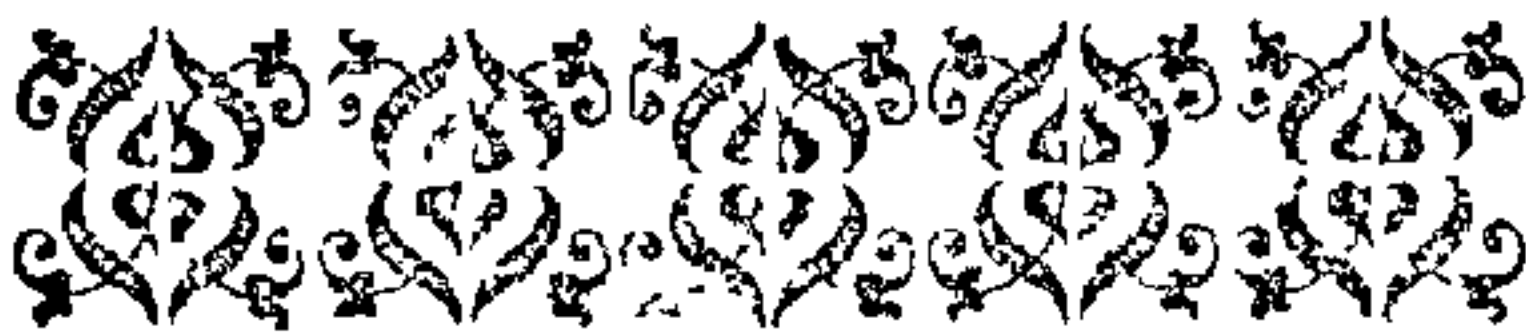
gallica poemata.

Aucta nouo gaude felix mea Francia alumno,
Et meritis animos sume superba tuis:

*Insiber extorris regni sive electus anitis**Gallica nunc celebrat carmina Flaminius:**Illam quidem poterat magno par ire Petrarca,**Tangeret Etrusca fila sonora lyra:**Francorum sed enim Fortunam atque arma secutus**Perspecta semper tempus in omne fide:**Mutauitque solum, patrii & clarus haberi**Cum posset numeris, maluit esse tuis.*

I. A. T. ÆMERIVS.

I vij



A V S I E V R F L A M I N I O
de Birague.

S O N N E T.

B I R A G U E, le pensois que ta royale race,
Qui va auoysinant des Astres sa grandeur,
Empeschast que ton brave & magnifique cœur
Ne grimpast au sommet du bicorne Parnasse.

Mais tu brosses si bien des neuf vierges la trace,
Qu'on ne peut discerner si la belle verdure
De tes doctes laviers aux tiens fait plus d'honneur,
Que les tiens de leur los n'ont élevé ta face.

Que si le Peise adore un Soleil sous-nassant,
Non celuy qui s'en va aux Phorcides missant,
La Palm e est en tes mains car l'Aeril de ton âge
Epanch de ton Soleil les rais éincelans,
De l'un à l'autre Pole, & si tu prens courage,
Phæbus te cedera ses curieux pantelans.

François Bonnerrier, sieur du Plessis.



AV SIEVR FLAMINIO
DE BIRAGVE,

O D E.

L'Enieuse Jalousie,
La flatteuse Ipocrisie,
Ny le bandeau tenebreux
De l'aveuglee Ignorance
N'auront jamais de puissance
Sur mon cœur, ny sur mes yeux.

Je sçay ce qui est loüable,
Je sçay ce qui est blasnable,
Je sçay blasmer & louer,
Et si jamais rien n'emporte
Ma raison candide & forte
Que ce qu'il faut avoüer.

Si donc te loüe ta Muse,
BIRAGVE, ne croy que i'use
D'un artifice pipeur,
Car pour gagner un Empire,
Ma main ne voudroit escrire
Que ce qui me touche au cœur.

Poursuy, poursuy ta victoire,
Il faut preferer la gloire
Au caquet des ennemis.
Ainsi Hercule indomtable,
Malgré Junon implacable,
Se fit compagnon des Dieux.

ENVISEMENT.



AV SIEVR FLAMINIO DE
Birague.

SONNET.



*Vel Thracien jamais charma plus doucement
Les rochers & les bois des acords de sa lire?
Et quel Ouide encor, que tout le mode admirer
Pourroit mieux reciter un amoureux tourment?*

*Le dieu l'estut ces vers, rempli d'estonnement
Qu'un Dieu les composa pressé d'un doux martyre,
Car un homme mortel ne scauroit si bien dire,
On peut changer ça bas non si diuinement*

*Fleurettes d'Elicon, beaux vers qui vous enfante,
C'est Amour amoureux qui soy-mesme se chante,
BIRAGUE escrit pour luy, mais il en est l'auteur.*

*Donc bien heureux travail, à chansons immortelles,
Couronnez vous du Ciel, sans craindre sa hauteur,
Puis qu'un si grand Démon vous porte sur ses ailles.*

LA ROQUE.

Sur les ceuvres du Sieur Flaminio de Birague,
Quatin.

*L E C T E U R, si en lisant ces beaux vers tu t'allumes
Ne t'en estonne pas car l'Archerot sans yeux,
Qui peut de son flambeau embraser tous les cieux,
Les a luy mesme escrits de l'un de ses plumes.*

M A D E L E I N E de sainte Helais, Dame de
Battresse, & de saint Seurin.



AV SIEVR FLAMINIO DE
BIRAGVE.

SONET.

P Allisse qui vouldra d'une soif vehemente,
Affectant les tresors qu'on ne doit tât aymer,
Et s'ir les flots chenus face ses bras ramer
Poussé usqu'aux Enfers d'une horrible tour-
mente.

Celuy que le desir d'avoir de l'or enchante
Soit son propre homicide & que l'avare Mer,
Le vienne dans les flots traistrement abisner
Pour le loyer final de sa trop longue attante.

Le Prophete l'aurier & l'amoureux œillet,
Le Nectar l'Ambrosie & le fleuve de lait,
Sont les riches tresors qui triumpnent de l'âge.

Qui desire ces biens non jamais variant,
BIRAGVE est le Nocher, son liure est l'Oriant,
Dont le perleux butin n'est subiect à naufrage.

René de Cotel, Cheualier de saint Lazare,
gentil-homme Poiteuin.



55

ELEGIES DE FLAMINIO DE
BIRAGVE GENTIL-HOMME
ordinaire de la Chambre,
du Roy.

ELEGIE. I.

Vous qui croyez qu'Amour soit un Dieu qui
fait guerre,
Aux citoyens du Ciel, & aux fils de la terre,
Immortel tout puissant, qui d'un vaillant effort,
Brave va dépitant les horreurs de la mort,
Venez lire ces vers, venez voir ie vous prie,
Comme ce pauvre enfant un iour perdit la vie:
Quelle fut sa misere, & le subiect entier,
Du mal qui luy causa le supplice dernier.

Phœbus auoit siry sa course coutumiere
Et la nuit effroyable éteignoit la lumiere,
Qui doucement esclaire aux mortels icy bas
Quand cét enfant mal caut tiré des dous apas,
Suuant par les forets, vne beste à la trace,
Auisa deuant soy ma Deesse à la face
Qui là se promenant avecques les neuf Sœurs,
S'ourdissoit un chapeau de mentes belles fleurs.

Alors ce pauvre enfant sent vne chaude flain
Peu à peu s'allumer au profond de son ame,

EPIGRAMME

Il met son arc au poing, pensant droit décocher,
 Un de ses dards vers elle afin de la toucher,
 Mais ce fut vainement car au lieu que la fleche
 Devoit, ce perçoit-il, à son cœur faire breche,
 Le coup ne porta point, ains tout legerement,
 La fleche s'en vola à la mercy du vent.

Luy qui de plus en plus s'esbauffe de soy-mesme,
 Se voyant mesprise de ce que plus il aime,
 Il ecume de rage & tout presque insensé
 S'est furieusement dessus elle estancé,
 Pour luy raver la fleur, qu'elle avoit la plus chere,
 Mais elle tout soudain, d'une iuste colere
 Transportée, luy passe au beau milieu du corps
 Un glaive qui luy fit sortir l'ame dehors:
 Ainsi pour avoir veu ma Deesse a la face,
 Amour fatallement expira sur la place.

Les Nymphes d'alentour atteintes de douleur
 Regrettant son trépas & pleurant son malheur,
 Prindrent son petit corps & de pleurs le laverent,
 Puis dedans un cer.ueil d'Albâtre l'entombrent,
 Et faisant resonner les forets de leur dueil,
 Circulerent ces vers sur son triste caueil.

PASSANS, CY GIST AMOVR QV'VNE
 DAME CRVELIE,
 TVA DANS CES FORETS DVNE
 MORT ETERNELLE,
 NE CRAIGNEZ PLUS SES TRAITTS SON
 ARC, NY SON CARQVOIS,
 ILS ONT ESTE ROMPVS ET BRISEZ
 EN CES BOIS.



Le Pêcheur amoureux, ELEGIE. II.
A Madame de Neuers.

Lestoit nuit, & Cynthia endormie
Gisoit au sein du Pasteur de Latmie,
Lors que ie vy sur le bord ondoyant
De l'Ocean un Pêcheur larmoyant,
Qui contemplant les grands vagues cheuues,
Poussoit ces cris usqu'au plus haut des nues.
O cieus cruels, auez-vous arresté,
Que mon esprit soit tousiours agité,
Deçà, delà, d'une vague pensee,
Comme la mer lors qu'elle est courrousee ?
Que me sert-il l'Estourgeon pourchasser
Si ie ne puis mes grands ennus chasser ?
Que me sert-il sous le muet silence
De la nuit sombre auoir la patience,
Le feu en main de descouuoir les creux
Où les poissons se nychent tous poureux ?
Bien que mes rets à chasque traite trompent
Les grands Saulmons qui quelquefois les rompent,
Mes pleurs, mes feux ne s'alentent pourtant,
Ains tous les iours ils vont en augmentant:
Et comme on voit les néges distantes
Croistre les eaux des riuieres coulantes,
Qui de leurs flots par les vents incitez
Lauent les flancs des superbes Citex:
Ainsi mon feu accreu de plus grand flame
Accroit tousiours les tourmens de mon ame.

E L E G I E.

Mais on voit bien les fleuves reuenir
 Dedans leur lit, & calmes deuenir,
 Et mes tourmens, las ! au lieu de destroistre,
 Plus violens en moy se font cognoistre.

O doux escucils, ô rochers bien aymez,
 Que s'ay souuent de mes cris entamez,
 O flots baveux, ô vagues escumer ses,
 Oyez, oyez, mes complaintes larmeuſes.

Nerues ſœurs, qui de bras yuoirins
 Fendez des flots les replis azurins,
 Venez pleurer ma douleur nonpareille:
 Et de voz cris percez la sourde oreille
 De Galatee, afin qu'elle oye mieux
 Mes longs sanglots qui entament les Cieux,
 Desjà dix iours sont passez, & la Lune
 A fait son cours dix fois par la nuit brune,
 Que ie pensois entre mes bras l'auoir,
 Pour de mes maux le loyer receuoir,
 Et l'attendois en ce prochain riuage,
 Ayant laissez mes rets en un bocage:
 Mais l'auois beau Galatee appeller,
 En vain ma voix estoit portee en l'air,
 Nul ne respond, icy rien ne resonne,
 Sinon le flot qui sans cesse bouillonne.

O Amphitrite, ô Neree, ô Neptun,
 Thetis, Prothé, Leucothee, Portun,
 Phorque, Tritons, Dorydes, & Nayades,
 Dresser sur moy en pitié vos œillades.
 Et en voyant mes ennuis vehemens,
 Prenez pitié de mes cruels tourmens.

E L E G I E.

Faites sortir de son sejour liquide
 Mar goureuse & fiere Nereyde:
 A celle fin qu'elle voye les maux
 Que i'ay soufferts pour ses Astres iumeaux:
 Et qu'elle voye aussi les grand's riuieres
 Qui vont roulant de mes tristes paupieres.
 Mais, las'ie voy que ie me plains en vain,
 Mes tristes cris sont emportez soudain
 Sur le cerceau des ailes de Zephyre,
 Qui vent pyteux éuenter le Martire,
 Le dueil, l'ennuy, les tourmens rigoureux,
 Le fier esnoy, les soucis languoureux,
 La triste angoussi, & la rage indoutée
 Que i'ay souffert en aimant Galatée.

Non, non, il faut laisser ces bords hays,
 Il me conuient chercher autre pays,
 Et m'en aller voir le riuage More,
 Ou bien le lit de la naissante Aurore,
 En lieu desert, où i'amaïs bon Nocher
 N'accroche Nef à ruc, ny rocher:
 Mais, las'les Cieux en quelque part que i'aille
 Veulent qu'Amour sans cesse me travaille:
 Que l'Amour donc viue tousiours en moy,
 Qu'il me nourrisse & de pleurs, & d'esnoy,
 Tant qu'il voudra, la chance en est iettée,
 Je veux mourir en aimant Galatee.

Ces cris rettoit le Pecheur vainement,
 Pour alliger son amoureux tourmant,
 Jusques à tant que l'Aube bigarree
 Tira Phoebus hors du sein de Neree.



Le Pasteur amoureux, ELEGIE. III.
A Madame d'Aumalle.

Q'Estoit en plein midy, lors que la tresse blonde
Du Soleil radieux, esclaire à tout le monde,
Quand un pauvre Pasteur qui sentoit con-
sumer.

Sa poitrine de feu qui vient de trop aimer,
Ne pouvant amortir la flame choleureuse
Qui devoit acheuer sa vie malheureuse,
Fersoit à gros bouillons deux ruisseaux de ses yeux,
Depitant le destin, les Astres, & les Dieux:
Par d'une voix debile en regardant les Astres
Forma ces piteus cri, tesmoins de ses desastres.

Astres qui gouuernez la vie des humains
Qui tenez nostre mal, nostre bien en vos mains,
Qui rangez sous vos loix le crean de la Parque
Mendriere de nos iours, qui conduisez la barque
De l'auare nocher par le noir Phlegethon,
Et qui peuplez d'espris l'empire de Pluton.
Si ie suis destine par celeste influence,
Depuis le triste point de ma fraile naissance
D'endurer tant de maux, & d'estre seruitent
D'une qui pour mes pleurs n'aducit sa rigueur
Lac'que ne tranchez-vous le filet de ma vie,
Puisqu'à tant de malheurs mon ame est asservie,

E L E G I E.

Que ne mettez-vous fin à mes funebres iours,
 Finissant tout d'un coup ma vie & mes amours?
 Le viure me desplaist, la mort m'est agreable,
 La vie m'est contraire, & la mort secourable.
 O mort' puis que tu prens celuy la qui te fuit,
 Pourquoi ne prens tu donc, celuy la qui te suit?
 Celuy la qui voudroit pour voir finir sa peine
 Que tu luy fusses plus qu'aux autres inhumaine,
 Ayant forme ces cris, presse par la douleur,
 Pour alenter un peu son amoureuse ardeur
 S'esgara tout seulet dans un touffu boccage
 Ou maints gais oyselets, degoisoient leur ramage
 Là force me d'amour maudissant le destin,
 Qui à l'enfant-oyseau l'a fait proie & butin
 L'ame en dueil, l'œil en pleurs, & le cœur en destress:
 Sanglottant, haletant, & soupirant sans cesse,
 Elança ces sanglots. O rameuses forests
 Qui redoublez l'accent de mes tristes regrets,
 Vistes vous dites moy' sous la voüe etoillee
 Ame plus que la mienne & dolente & troublee?
 Et vous peres des fleurs ô gracieux, Zephirs
 Qui avez mille fois emporte mes soupirs
 Par ce grai d'Vniuers d'une vitesse isnelle,
 Auez-vous oncques eü Nymphes, helas' plus cruelles,
 Que celle qui m'entlace en ses crespes cheueux?
 Vistes-vous onc pasteur plus que moy malheureux?
 Non, non, il n'y a rien tant que moy miserable!
 Je porie dans le sein une playe incurable,
 Soit de nuit soit de iour, je souffre mille maux.
 Mon cœur est tout comble d'ennuis & de travaux

E L E G I E.

Pour aimer trop Alceste, ô Dieu, j'ay telle peine
 Que ie n'ay pouls, tendron, nerf, artère, ny veine,
 Qui ne sente d'Amour la mortelle poison,
 Mon esprit est troublé, malade est ma raison,
 Mes yeux ne sont plus yeux, ains coulantes fontaines,
 Qui tesmoignent l'ardeur qui bouillonne en mes veines.
 Mon cœur est devenu un Mongibel ardent
 Où le cruel-Amour mille traits va dardant.

 Tout ce qu'on void enclos en cette grande machine
 Se change au cours des ans, & la corne argentine
 De la belle Phœbé se refait tous les mois:
 Le Soleil tous les ans se repose vne fois.
 Toujours on ne void pas les neiges merueilleuses
 Couvrir de leur blancheur, les Roches sourcilieuses,
 Toujours on ne void pas les printanières fleurs
 Emailler les vergers, de leurs belles couleurs:
 Le bon ne vid tousiours enrichi de feuillages,
 On n'entend pas tousiours parmi les verts bocages,
 Les souffris amoureux, des oiseaux gringotans,
 Toujours on ne void naistre un fleurissant printâns,
 On n'entend pas tousiours du rosignol sauvage.
 Parmi les arbrisseaux, le doux plaisant ramage,
 Tout se change icy bas par espace de temps,
 Le printemps suit l'huyver, l'Esté suit le printemps,
 L'Automne suit l'Esté, & l'huyver suit l'Automne,
 Qui de son sein fruitier la desponille nous donne.
 Le grand œil tout-voyant de Phœbus radieux,
 Toujours ne daide à plomb sur nous ses rais des Cieux.
 Rien n'est plus inhumain que la mer violente,
 Lors que le froid Borce horriblement l'evente,

E L E G I E.

Et toutefois on void son estrange furcur,
Calmeant ses flots esmeus se changer en douceur.

Bref on ne peut rien voir en ceste grande machine
Qui ne doive dechoir quelque iour en ruine,
Seulement mon Amour & le cruel tourment
Qui deuore mon cœur ne craint le changement.

Las au moins si i'auois quelque peu d'esperance
D'auoir quelque loyer de ma longue souffrance,
Et qu'apres tant de maux i'eusse en fin le plaisir
D'auoir atteint le but de mon ardent desir,
Je ne raconteroy l'ennuy qui m'a bourelle,
Alceste seroit douce au lieu qu'elle est cruelle,
Brief ie serois heureux si iamais il y eut
En la troupe amoureuse, un pasteur qui le fut.

Mais quoy, la cruauté de celle qui me lie,
Sinon par mon trespas ne peut estre amollie.
Lis'il me faut mourir, mais il me déplairoit
Si apres mon deces, un autre iouissoit,
Du bien qui m'estoit deu, & que ma belle Alceste
Deuit garder entier à ma cendre funeste,
Pour loyer des ennuis & travaux languoureux
Que i'ay soufferts aimant ses beaux yeux rigoureux.

Je m'en vay donc là bas dans la forest ombreuse
Esmouuoir à pitié la brigade amoureuse:
Qui laissera les chans, & les danses afin
De pleurer tristement ma douloureuse fin.

Ainsi finit ses cris ce pasteur miserable
Maudissant le destin par trop inexorable.



ELEGIE IIII.

Madame ie pensois qu'en m'estoignant de vous
Et des rai^z de voz yeux amoureuxment doux
Amour deust amortir la rigoureuse flame,
Par jour & nuit deuore incessamment mon ame
D'un feu qui m'auant m'en cœur de ses traits acere^x
Mais tousiours vostre rai^z fait mes yeux épleurer
Las! ie voy que l'Amour qui saintement se lie,
Par le organ fatal seulement se destie.

Estougné suis du feu, & n'ay nulle fraîcheur,
Tout ce qu'ores ie voy, me vient à contre-cœur,
Et pour seule rous voir, ie voudroy que ma veue,
Simon en vous voyant, fut de mes yeux tollue,

J'ay souuent esprouue de suivre les esbats
De la chasse & du bal, pour déposer à bas,
Mon amoureux sardan, mais rien mon duel n'efface
Ne trouuant rien si beau que vostre belle face.

Ie m'esgare souuent en vn Autre desert,
Qui aux rai^z du Soleil à grand peine est ouuert,
Pensant que le recoy d'une grotte sauvage,
Efface de mon cœur, vostre angelique image
Mais tousiours vostre idole incessamment me suit,
Tout le reste me semble vne eternelle nuit,
Mon iour n'ayant Soleil que vostre grand' lumiere.

Ie n'ay pour tout sciour qu'une obscure lamere,

Où ie lasche la bride à mille ardens sospirs,
 Faisant de mes sanglots messagers les Zephyrs
 Lis, quel estat piteus' pensif & solitaire,
 De vos yeux adorez les miens ne puis distraire,
 Et encor' moins les voir: & ce qui plus me pounge
 C'est que de mes ennus ne sçay toucher le point.

Mais ce que nul ne sçait, ie le feray cognoistre
 Aux chesnes, aux ormeaux, & leur feray paroistre
 Mes amours, & ma mort, & vostre grand' beauté,
 Aux bestes de ces bois mon mal sera conté,
 Qui de semblables traits pour leur Amour atteintes,
 Piteusis presteront, l'oreille à mes complaints.

Ainsi ie me despar, & d'un vouloir ardent
 Reclamant vostre nom, aux Cieux le vay guidant
 Et la part où mon pied douteusement me porte,
 Autres feuilles, & fleurs, ie salue à vous forte.
 Et puis que l'on ne sçait quel est le creuecœur
 Que pour trop vous aimer souffre mon triste cœur,
 Point ne l'ignorera des arbrisseaux l'escorce
 Qui sent sur soy graver vostre nom de grand force:
 Ces arbres eslevant leurs cheueux glorieux
 Haufferont vostre nom en la cime des Cieux,
 Et par le sauf conduit d'une vert' diuine
 Ni cra n'ront ny chaleurs ny fror ny bruine
 Ils ne seront frappez des esclats fou lroyans,
 Et ne craindront des vents, les gosiens abboyans:
 Car Amour seul enchaine aux fers de sa puissance,
 Le Ciel qui fait dancier ce Tout à sa cadance,
 Bien est vray qu'ils craindront que vostre nom gravé
 Ne leur donne le chant que s'ay trop éprouvé,

E L E G I E.

Lors qu'Amour empruntant vostre beauté divine,
Vint graver vostre nom au roc de ma poitrine

Voilà comment conduit parmy les bois touffus
Entre les Animaux errant morne & confus,
Je vay cherchant ma paix d'une allure asscuree:
Ne craignant du Soleil la perruque doree,
Mais du cruel Amour les assaus outrageus,
Me scauent bien trouver sous les pains ombrageus
Dessous les bras desquels à la fraicheur de l'ombre
Mesurant l'infin de mon cruel encombre,
De vostre souvenir seulement ie me pais:
Et ne pensant en vous, ie n'ay treues ny paix.

En ce lieu escarté ie voy les Tourterelles
Aller à couple à couple en amours mutuelles:
Lors tout triste en pleurant ie leur tiens ces propos:
Tourtres qui bien aymant vivez en doux repos
Le Ciel vous soit propice: & ses claires estoilles.
O bien heureux oyseaux, qui ne cerchez les voiles
Pour couvrir vos plaisirs, ains gas vous en allez,
Et sans respect de nous de l'Amour vous soulez.
Helas, combien de vous dissemblable est ma vie!
Qui sincere, ayme bien, mais la jalouse envie
De l'aveugle Fortune éloigne icy mes pas,
De celle qui mes ans mesure à son compas!

Et ainsi m'en allant à pas melancholique,
Maudissant Cupidon, son art & sa pratique,
J'oy souvent un rocher, une caverne, un mont
Qui atteint de pitié à mes accens respont,
Et m'enquerant du jour que ma flame s'esteigne,
Et que mon feu soit mort, l'on respont, mort, s'atteigne.

E L E G I E.

Lors ie forme ces mots, hélas, tu sças combien
Le martyre est pitieux qui me prue de bien
Plus que la seule Parque en est la médecine:
Mais si en ce sort ioug où mon ame se mine
Nul n'a de moy pitie que l'implacable mort,
Doy-ie pas aspirer à son assenté port?

Ainsi sans plus parler d'une plante legere
Je m'achemine à vous, mon Soleil, ma Lumiere
A fin que finissant mes iours deuant vos yeux,
Plus doucement ie voise aus myrtes Stygiens:
Ma ieune liberté en vos yeux s'est perdue,
Dont il faut que par vous elle me soit rendue
Je m'en viens donc à vous ailleurs ne puis mourir,
O doucereux venin qui me viens secourir!

Las, ie n'ay nul esprit! c'est qu'à ma departie
Il vola dans vos yeux, & y logea ma vie:
Donc si l'homme qui est diuisé hors de soy
Ne peut mourir du coup de la fatale loy,
Contraint sus pour trancher de mes esprits la trame,
Ascourir à vos yeux où loge ma pauvre ame.



ELEGIE V.

HE que vous ay-je fait, ingrâte & rigoureuse,
Dites, n'estes-vo^s pas mauuaise & malheureuse
De me laisser ainsi cruellement mourir,
Sans que vostre bel œil me daigne secourir?

Je ne vous ay rien fait, meurtre de ma vie:
Mais, la^s ie cognoy bien que vous auez enuie,
Pour vostre seul plaisir, de voir finir mes iours,
Et me voir tout sanglant mourir dans mes amours.

Est-ce dont le loyer pour mes cruelles peines
De souffrir maintenant mille morts inhumaines?
O malheureux Amour qui me mets en fureur?
Tu tramois mes liens d'ignorance & d'erreur
Alors que tout guidé d'une simple folie,
J'alloy suuant tes pas dans les châms d'Idalie,
Pauvre qui ne perçois qu'un jeune enfant si beau
Me deust, auant mes iours, pousser dans le tombeau.
Il fit de vos chueux le ret & la fiscelle,
Qui m'ont prins & lié dans leur blonde cordelle.

Vos yeux furent les feux qui m'ont tout enflame,
Et mon cœur & mes os en cendre ont consumé:
Aux rayons de vos yeux ie deuis une Idole,
Je perdus mouuement, le sens, & la parole:
Helas! ie perdus tout, perdant la liberté,
Sous le ioug rigoureux de vostre grand^e beauté.

Ha pauvre liberté! r'ay-je dont egaree
Dans les simples filets d'une tresse dorée?

Helas! ie s'ay perdue, & ie me suis perdu,
 Ayant mes ieunes ans follement despandu
 Au service impiteux d'une cruelle Dame,
 Qui méprise mes pleurs, mes amours, & ma flamme.
 Misérable chetif, que ne mourus-ie alors,
 Que premier ie la vy mon miserable cōrs
 N'eut depuis endure tant de peines diuerses,
 Tant d'amoureux travaux, tant de dures trauerses,
 Tant d'ennuy, tant de maux, que constant, i'ay souffers:
 Egalant à mon mal la peine des Enfers.
 Mais mon mal est plus grief que celuy de Tantale,
 Que celuy qui le roc remonte & reduale,
 Et là bas les esprits n'endurent tel tourment,
 Que ie souffre icy haut, ingratitude en vous aimant.

Madame, quand ie vins à vostre dur service,
 De mon cœur & de moy ie vous fis sacrifice,
 Sous le ioug de vos lois i'exclauay ma raison,
 Estimant estre heureux en si belle prison:
 Ie pensois estre heureux, ô chances mal tournées!
 Ie voy fuir le cours de mes ieunes années.

Ingrate en vous seruant, & pour auoir aimé,
 Au feu de vos beautés mon corps est consumé.
 Helas! ie n'en puis plus, mes larmes écoulées
 Ont enflé le giron des campagnes salées:
 Et ce brasier si chaud qui iadis m'a bruslé,
 Me laissant froid & blanc, aux Enfers est allé
 Pour bruler ces Amans, dont les ombres pitieuses
 Soupirent aux Enfers mes plaintes amoureuses.

Tout à pitié de moy, sinon vous seulement,
 Les Antres & les bois regrettent mon tourment.

F L E G I E.

Leha d. ne les rochers d'une voix triste & fenne
Redouble les accens de ma iuste complainte.

Le Narusse me plaint, le Thelamonien,
Et la rose empourpree, au sang Adonien,
L'Amaranthe, le li, le thun, la mariolame,
Et l'œillet rougissant, iadis la douce peine
De Zephir amoureux, sur le haut de leur fleur,
Oubliant leur destin, ont esrit mon malheur.

Helas! & faut-il donc que vostre image belle
Dedaigne ma douleur, ô Maistrisse cruelle!
Vous passez icy bas les Anges en beauté:
Mais vous passez ausi en siere cruauté
Tous ces fiers animaux, qui pleins de scloinie
Habitent les forets & les monts d'Hyrcanie.

Or tandis que j'ay eu de pleurs & de vigueurs
J'ay pleuré longuement pour mollir vos rigueurs:
Maintenant n'ayant plus de vigueur, ny de larmes,
Je suis contrainct tomber sous le fau de mes armes.
Mais puis qu'Amour vouloit ainsi faire perir
Ce miserable corps, basté ie veux mourir
Estimant estre heureux de mourir en ma flame,
Puis que ie meurs à tort pour une telle Dame.

Et ie iure vos yeux, astres de mon malheur,
Pour lesquels j'ay souffert mainte griéne douleur,
Que bien que ie sois mort, sur le triste riuage,
J'auray tousiours au cœur vostre diuine image.



ELEGIE. VI.

D V *vagueux Ocean les ondes alterees*
 „ *Ne menacent toujours les voutes etherees:*
 „ *Toujours, des monts Reph'e's les sourcillex*
coupeaux

„ *De maints floccons negeux ne tissent leurs manteaux,*
 „ *Toujours du noir Autan la flottante Cruiere*
 „ *Ne noye les guerets de Ceres la bletiere.*
 „ *Toujours on ne voit pas de l'Hyver les glassons,*
 „ *Ny de l'ardent Esté les utiles moissons,*
 „ *Le Nocher infernal souuente-fois se lasse,*
 „ *Et outre l'Acheron toujours Manes ne passe.*

En fin l'accez sieureux qui suretoit mes os
Me faisant oublier & repas & repos,
Meine mon mal à rive, & sauué du naufrage
Le couronne ma poupe en l'asseuré riuage.

Mais ie n'ay seulement à payer à Neptun
Mes vœus deuoteux dans un tableau commun;
Ains il me faut encor' vous faire un sacrifice
Pour mon peché commis du defaut de seruire,
Du seruire que j'ay, & deuôt & entier,
Iure dessus l'autel du Dieu doucement fier.

Ie ne veux pas nier, comme impudent, ma faulte,
P'auoue auoir failly, soit d'une ame peu caute,
Soit du Ciel trop cruel le destin rigoureux:
J'ay fournoyé-vrayment du sentier amoureux,
 „ *Ie l'auoue, il est vray: le pecheur miserable*

E L F G I E.

12 Confessant son pechu m'ame estre excusable
 Ce que i'espere aussi de vous, douce beauté:
 Mesmes quand vous scaurez qu'une autre cruauté
 Que celle de l'Amour avec celle-là mesme,
 Faisoient dedans mon sang une quetelle extrême:
 Car luy qui dans mon cœur a choisi sa maison,
 N'y voulut onc souffrir maistre ny compagnon.
 Ains braue combatant cette fiere curagee
 A tant fait à la fin qu'ailleurs il l'a rangee:
 Si que demantele de ces obscurs nuans
 Le roy luire Titan sur les hautains coupeaux,
 Et ore sur mon front flamber vostre lumiere,
 Pour me rendre au vieil trac de ma voye premiere
 De mesme qu'un torrent qui a peu quelque tans,
 Fait son esilave cours parmy rocs arrestans,
 Plus roide se fait large, & quittant la montaigne
 Va faire roy son fus de la basse campagne.

Ainsi si de vostre œil le celeste brandon
 (D'où depend ma santé, ma grace & mon pardon)
 Me promet que vostre ame & belle & genereuse
 Ne sera plus cruelle, ains douce & amoureuse
 Sans crainte de Phœbus i'iray si hautement
 Que les Dieux ni ennuient remplis d'estonnement.
 Vous me verrez bondir, aller à vau-de-routes
 Au plancher azuré des rayonnantes voutes
 Vous verrez epuiser le flot castalien
 Par l'alteré gosier d'un suiet Cyprien:
 Mais il faut par avant que ie l'ose entreprendre,
 Que vos yeux qui ont peu vostre esilave me rendre
 Facent ainsi que fait le grand flambeau des Cieux,

E L E G I E.

64

Lors qu'il monstre au matin son beau c'ly s'ridieux,
Dissipant les broillars qui rendoient tenebreuse
La Nuit à mille Amans importune & fascheuse.

Faites tant seulement que vostre œil doux-riant,
Lgal à ce Soleil qui luit en Oriant
Sur le Midy plus chaud, chasse la nue obscure
Qui me voile vostre œil le Miroir de Nature:
Que sa belle clarté remplie de douceur
Me face pour jamais de vostre amitié seur
Et qu'il promette aussi, las! mon cœur ie m'accuse!
Que vous jugez ma faute estre digne d'excuse.

L 117



ORBE C C H E P O E M E
 TRAGIQUE, A TRES-HAUT
 ET TRES-ILLUSTRE PRINCESSE
 Marguerite de France Roynne
 de Nauarre.



*D*ieu de l'Vniuers en qui la chasteté,
 La prudence, l'honneur, la vertu, la beauté,
 La magnanimité, le sçauoir, & la grace,
 Ont choisi pour iamaïs leur demeure &
 leur place:

*Viens lire en ce disours la pitoyable fin
 De deux peures amans, que leur cruel destin,
 Les Astres rigoureux & l'amoureuse flame
 En leur age plus beau poufferent sous la lame.
 Long temps au-parauant que tes yeux radieux
 Vissent illuminer & redorer les Cieux:
 Et que l'oi delié de ta perruque blonde
 Fit honte aux beaux rayons du grand flûbeau du monde
 Le sceptre des Persans fut tenu par Sulmor,
 Prince non moins vaillant que cruel & felon.
 Vne belle Princesse, ô triste destinee,
 A ce Roy inhumain fut pour femme ordonnee,
 Mais saoit que Lucine en maint enfantement,
 De plusieurs beaux & enfans leur fit accroissement.*

P O E M E

Tout ce sang Sulmonin, au printemps de leur âge,¹⁷¹⁵
 Alla voir d'Acheron le douloureux rivage¹⁷¹⁶
 Seulement une vierge, Orbecche fut son nom,¹⁷¹⁷
 Restà à ce Tyran, l'esper de son renom,
 Qui du troupeau Nymphal fut le d'un miracle,
 Comme transfuse en terre en singulier spectacle.

La grace & la douceur, vray chef d'œuvre des Cieux,
 En ce vierge Soleil combattoient à qui mieux:
 Ainsi l'accueil mielleux de si gente pucelle
 Serroit de contrepoids à la main paternelle,
 Qui autant surpassoit les Tygres en rigueur
 Qu'Orbecche surpassoit les agneaux en douceur.
 Tandis il arriva en la court de ce Prince,
 Un gentil-homme accort d'Armenique Prouince,
 Qui, bien que fils de Roy, ne fut point tendrement,
 Dorloté par sa mere en son nourrissment,
 D'autant qu'estoit conceu d'une oi sùre maniere
 Sa mere l'exposa à l'onde marinere.

Il estoit par Venus embelli de tout point,
 Qui les thresors du Ciel luy versa à plein poing:
 Par sa grande douceur, par sa vertu connue
 Il attiroit à soy de tout chacun la veue:

Et tous ceux qui voyoyent son maintien gracieux
 Le jugeoient sang royal, & bien aymé des Cieux:
 Si qu'en fin le Roy mesme esmeu de telle Fame
 Le fit son seul soucy, & moitié de son ame,
 Tant que ses courtisans d'envie épointonnez,
 A s'en houffir le cœur furent éguillonnez:
 Et dresserent, mutins, une grande complainte
 A la gentille Orbecche humainement atteinte

De ces propos plaintifs: qui oyant leurs clameurs,
La paternelle oreille emplit de ces rancœurs.

Mais Sulmon tout collé sur l'amour de cet homme,
Qui de ses hauts conseils tenoit toute la somme
Rassereua d'Orbecche & le front & le cœur
De son mignon Oronte ainsi sauuant l'honneur.

Ma fille disoit-il, ma courtisane troupe
Ta bien versé en vain cette enuieuse coupe:
Oronte m'est plus cher que ces vieux Cheualiers
Que iadis ie tenois pour amis familiers:
Et celle mesme sœur qui tranchera sa trame
Du lien de mon corps desliera mon ame:
Et bien que l'aspre sort de son destin fatal
Luy ait né cet heur d'estre de sang royal,
En naissant il fut veu de quelque heureux Mercure,
Qui luy promit de luy prendre soigneuse cure,
Son couraige heroi:que, & gentil naturel
Meritent bien qu'il soit Monarque uniuersel
Des Attaliques dons, des tresors de l'Aurore
Et de sablons dorez dont Paetole se dore.

A peine eût entendus Orbecche ces propos,
Qu'une flamme nouvelle esprinse dans ses os
L'allume d'un desir de contenter sa veue
Aux yeux du bel Oronte à qui ell' n'estoit veüe,
Non plus qu'aux autres yeux (telle étoit la façon,
Des Royns du pays les cacher en maison.)

Quelques iours ensuyuans Sulmon à soy appelle
Le ieune Armenien son Conseiller fidelle,
Desirant que sa fille attentive sur luy,
De son credit en court ne conceut plus d'enuy.

P O E M E

Et il luy mit en main la perle la plus riche
 Qu'enfantast l'Orient de son grand peu chiche,
 Pour la porter à elle à qui son dessein tend:
 Oronte prompt & g'ry au man lement consent.

Il baise le present à pleine reuerence,
 Il contemple la Vierge en merueilleux silence
 Sa charge il execute & l'accomplit si bien,
 Que ce cœur virginal plus cher que luy n'eut rien
 Se qu'elle confessa que la perle estoit belle
 Et honora beaucoup le messenger fidelle.

Oronte print congé, mais, helas, Cupidon,
 Au ieune sein royal tu laissas un brandon
 Qui rongeoit iour & nuit cette pucelle tendre.
 Oronte d'autre part se consumoit en cendre:
 Pensif il s'en alla, mais son port gracieux,
 Sa grace son bel œil, & son front spacieux
 Troublerent tellement d'Orbecche le courage
 Qu'elle cede à ses sens d'une amoureuse rage.

Silmon presqu'enjuré d'inducible plaisir
 D'entendre que sa fille acceptast son desir,
 S'achemine à la chambre où seournoit sa fille
 Qui de ce feu nouveau en ses moelles fretillie:
 Elle luy fait accueil d'un visage riant,
 Et remercie à gré la Perle d'Orient,
 Le zele paternel puiement elle loue,
 Et le gentil porteur chastement elle voie:
 Mais pour emmanteler de son art feminus
 L'ardeur qui la faisoit d'Oronte le butin,
 Vous ne deriez dit elle ô mon Seigneur & pere
 Pour Oronte vouloir encourir vitupere.

Il est plus que decent l'honorer de fauurs,
 Mais non pas d'oublier tous nos vieux seruiteurs:
 Un propos tue l'autre, un propos l'autre chasse,
 En fin Sulmon quitta à Orbecche la place.

Quelque temps par apres Sulmon de iour en iour
 Dormant accroissement au fauoral le Amour
 Qu'il portoit à Oronte, a Orbecche il l'enuoye,
 Qui fut de leurs Amours la desplorable voye!

Sous la cendre muette un si haut feu volé,
 En fin dessus le front de tous deux est volé,
 Orbecche lit l'ardeur d'Oronte sur sa face,
 Et d'Orbecche l'ardeur sur son front à prins place:
 Or me semble à elle issu d'un demi-Dieu:
 Elle ressemble à luy la fille d'un grand Dieu:
 L'un est bruslé d'Amour, l'autre est reduit en poudre,
 Oronte sent la flamme, Orbecche sent la foudre,
 Un ardent Mongibel les eschauffe à parler,
 Et un glaçon l'ont eux leur propos fait voiler.
 Mais Orbecche à la fin, Orbecche la pauvrete,
 Ne pouuant plus tenir sa grand' flamme secrette,
 Taignant son teint puceau d'un vermillon honteux,
 Honteuse en fin luy tint ce langage douteux.

Oronte mon amy encor que la fortune
 A ta grande vertu ait esté importune,
 Toutesfois le Don ou de ta hau e vertu
 T'a artant richement de ses royaux vestu
 Comme Fortune aduersé aux traues rigoureuse
 T'auoit desherite de sa faueur hueruse.
 C'est pourquoy, tout au si qu'un vaillant Cheualier,
 A mon pere sur tous as este familier,

P O E M E

Ainsi seul m'as semble pour ta vertu insigne
 (Ainsi le vent le Ciel) de mes amours plus digne :
 Et bien qu'en t'eslisant sans respect de grandeur,
 Peut estre ie say tort à mon Royal honneur,
 Toutefois i'ame mieux te dire à l'avanture
 Les tourmens, les ennuys que pour toy seul i'endure,
 Que consumant mon cœur aux brasiers amoureux
 Enfanter à ma vie un destin malheureux.

Sçache que des le iour que ma main glorieuse
 De la tiemme receut la perle precieuse
 In tel brasier s'éprint au milieu de mes os
 Que ie perdu pour toy & repas & repos,
 Et si le descouvert de mon cruel mary re
 Tant peut faire enuers toy, que mon mal ne s'empire,
 Que tu ayes pitié du feu qui flambe en moy :
 J'espere que tous deux libres de cet esmoy,
 Complex nous venrons la prospere iournee
 Qui nous fera gouster un mielleux Hymenee.

Ie sçay bien que mon pere auare outre raison
 Me vouloit marier en plus haute maison.
 Jeint que sa de long temps la Perse est enuemie
 Au sceptre glorieux de ta chere Armemie.
 Mais le sort est iecté quand ie devroy mourir,
 Et en l'ire & courroux de mon pere encourir,
 Et être à tout jamais d'attente & misérable,
 J'ay resolu de vivre une vie agreable,
 Avec toy, mon soucy, digne par ta vertu
 D'un empire, duquel souvent tel est vestu
 Qu'il merite plus tost se soumettre a services
 Que de donner ses loix, ou puser ses officiers.

Oronte à ces propos chancelle en son cor seil,
 Tantost sur son Seigneur il tient fiché son œil,
 Tantost sur son deuoir, & sur sa foy jurée,
 Ores sur la pucelle ardamment ennuée
 D'un fort Phyltre amoureux, ores çà ores là,
 Tout doux tout pensif en fin ainsi parla
 Madame, encor qu'en moy vous forgez un merite
 Duquel par mon service estre ne pourrois quite,
 Encor que mon destin qui ne respond en rien
 A vostre sort Royal plein d'honneur & de bien
 Me deffende Madame & Princesse tres-sage,
 De me iouindre avec vous par nœud de mariage:
 Toutefois par qu'Amour m'asseruit à vos loix
 Qui pourroient bien-heurer le plus grand des gr.ïds Rois,
 Je veux vous obeir, Maistresse de ma vie,
 Et vous donner mon cœur & mon ame asservie.

Je vendrois, mais en vain, que le Roy mon Seigneur,
 Fust de nostre contract le motif, & l'Auteur:
 Mais puis qu'il n'est possible, ô celeste lumiere,
 O Titan radieux, dont la longue carriere
 Rendant le rond des Cieux viêt par meint & meint tour,
 Nous donner le bon soir, nous donner le bon iour,
 O bel Astre doré, de nos amours te soigne,
 De nostre foy au Roy ta lumiere te sermoigne.

Orbecche ainsi fit treuc à ses bouillans desirs,
 S'abandonnant en proye aux amoureux plaisirs,
 Et sans plus receler sa flamme en ses mouelles,
 Elle appelle en ce faict deux seruantes fidelles:
 Puis reclamant Hymen, & les grands Dieux Nopçiers,
 Elle prend un anneau, & en fa Et heritiers

P O E M E

Les doigts de son mary, Et f' l'aine Cycheree,
 Le ieu, le ris, Amour à la fi che aceree.
 D'un lien bien estroit accouplant ces amans,
 Qui aux ieux amoureux appaisent leurs tourmens.
 Mais helas cependant Fortune la marastre
 Fit tomber sur leur chef un malheureux deastre:
 Et d'autant qu'ils estoient plongez en un doux miel
 Elle les submergea dans vne mer de fiel.

Car de grand Roy Parthian Selin le fils unique
 Fit demander pour femme Orbecche l'Angloique
 A Sulmon qui surdain sans penser plus enant
 Accorde la pucelle au Parthe pour suuant,
 Et l'apellant à soy de ce fait l'amoneste:
 Alors elle inclinant les genoux & la tiste
 Luy respondit ainsi, mon pere, mon amour,
 De puis que le Soleil me fit voir du iour,
 J'ay tousiours à vos vœux et de obeissance
 Ayant de vostre cœur enuers moy cognoissance:
 Oris ie ne voudroy, voire au prix de ma mort,
 Desirer mon vouloir du vostre le support:

Mais d'autant que si tost que ie seray ranie
 Hors des bras paternels ie sçay me reue
 Je requiers un delay, qu'on il me soit permis
 De vivre encor un peu avecques mes amis.

Ainsi parloit Orbecche, & sa douleur profonde
 Faisoit de ses beaux yeux vne source ferve.
 Sulmon pipé (pensant que ces larmes & pleurs
 Naquissent de l'amour des paternels honneurs)
 La releue, piteux, & d'une voix benue
 Charme les passions de sa tendre poitrine,

T R A G I Q U E .

Et luy donne congé d'aller de ses soins
 Faire secrettement messagers les Zephyrs.

Orbucche fait tescmoin de sa tristesse amere
 Sa fidelle nourrice & sa seconde mere,
 Laquelle taschoit fort à appaiser la langueur,
 Qui la privoit de sans, de force & de vigueur.

Ainsi donc essayant à la Roynne les larmes
 Oronte contre qui se dressoient les alarmes,
 S'en va trouver Salmon, qui de premier abord,
 Le cognoissant pour sage & discret & accort,
 Luy declare le tout & le prie de faire,
 Que ce nouveau contract elle veuille parfaire.

Oronte ne manqua, il s'en va, il revient
 Ayant prins tel complot qu'à lui fait appartient,
 Et si bien rapporta à Salmon la nouvelle,
 Que seulement d'Hymen il trame la cordelle.

Ce pendant il aduint qu'une sedition,
 Qui partialisoit ceux de sa region,
 Le contraignit partir de la ville Royale,
 Jusques à quelques iours, qu'une iustice égale,
 Reuint ses subiects entre soy mutinez,
 Et pour garder chez soy les droits bien ordonnez,
 Il fist son lieutenant le valeureux Oronte,
 De fait qu'il ne pouvoit en faire assez de conte.

Ainsi aux deux amans l'uz à noëud couuert
 De leurs hardis desseins fut le chemin ouvert,
 Oronte avec Orbucche entrent en fantasie
 Par la fuite sauver leur dangereux vie:
 Ils feignoient de vouloir s'en aller aux esbas,
 En un pourpris plaisant qui ne s'esqueroit pas,

P O E M E

Du grand chasteau Royal de plus de quinze mille.
 Par terre ne cedant aux lieffes des villes,
 Il eurent le loisir de choisir meints royaux,
 Ils prirent le meilleur, ils prirent six cheuaux,
 Avec les seruiteurs commis à cette garde,
 Partent soudain afin que l'on ne les retarde,
 Ils arriuent au lieu, & ce pendant qu'aux yeux,
 Des autres, se glissa le sommeil ocieux,
 Fsortés seulement de deux hommes fideles,
 De deux pages discrets & de deux Damoyelles
 Distachent la Commande, & dormant voile aux vents,
 Courent en haute mer, & sans perdre le temps,
 Vont sillonnant les flots de la merme Perse,
 Et passant tout à fait le Royaume de Perse,
 Surgissent tous royaux au bord Armenien,
 Ou ils goustent le miel pour le fiel Persien.

A peine se leua l'Aurore bigarree
 Tirant le clair Phœbus de la plaine azurée,
 Que les Archers conmy à garder ces amans
 Pour maistre & cheuaux vont embrasser les vents,
 Qui sçait si en ce fait cette troupe engourdie,
 Loua lors l'esbat en cette tragédie.

Cecy n'est disoient ils, sans le vouloir des Dieux,
 Qui punissent le cœur du Roy ambitieux,
 De s'estre tant fié à l'estranger Oronte,
 Qui triumphe d'Orbecche a nostre tres-grand' honte.
 Ils despatchent soudain un courrier à Salmon
 Qui à peine eut ouy si haute trahyson,
 Qu'il demure sans pouls, & forcé de rage,
 Presque au fleuve du Styx alla faire voyage.

T R A G I Q U E.

En fin triste & dolent du cas passionné,
 Furieux image (aux Enfers condamné)
 Au Roy Armenien il dresse une am' assade,
 Bien que mortel haineux de toute sa brigade,
 Il l'adueitit au long du forfait outrageux,
 D'Oronte son r'assal traistrement courageux,
 Et apres longs discours des causes proposées,
 Il remontre à Selin le Roy de ces contrées,
 Qu'il ne voulut souffrir que pour un desloyal,
 Toute Asie declinet du haut jusques à val,
 Bref que pour de ces deux prendre vste vengeance,
 A luy les enuoyast pour punir leur assente.

Selin qui rit au cœur, qu'Oronte son r'assal,
 Ait ioué un tel tour à ce Roy desloyal,
 D'un haut front assure & d'un Royal courage,
 Aux Perses deliguez, tint ce prudent langage.

Si vostre Roy Salmon, ne me sembloit l'auteur
 De ce donc il se plaint, & non ce defendeur,
 Oronte n'auroit nom de Seigneur, ny de Prince,
 En tout le grand circuit de ma belle prouince,
 Mais le r'oyant hai à tort de vostre Roy,
 Duquel il n'a tamen transgresse nulle loy,
 Mon sceptre en ce luy doit seruir d'une muraille
 Que nulle trahison son esprit ne travaille.

Si quelque faux Amour Oronte eust incité
 A laisser en la court d'un courage eshonté
 Orbecibe sa moitié, grosse de sa semence,
 De si traistre forfait ie prendr'oy la vengeance,
 Et ne puis qu'un serment d'un chaste Cupidon,
 Les a couplés ensemble epris d'un seul brandon,

P O E M E

Qui à l'œil tant fillé, ou bandé de l'enure,
 Qui ose cor spirer contre si pure vie ?
 Mais si Sulmon oppose a ma iuste raison
 Qu'il ne falloit sortir ainsi de sa maison:
 Dites luy que ce cas ne requiert la balance,
 De quelque meur conseil ou accorte prudence.
 Il le faut balancer au poix tant merueilleux
 Du puissant Dieu d'amour qui d'un front soucilleux
 Faict trembler tous les Dieux, & souvent fait eslire,
 Non le meilleur aduis, mais cel qui est le pire.
 Si se plant que sa fille est d'un haut saig Royal,
 Qui ne doit espouser un qui n'est son esgal
 Qu'il s'enlève seigneur, les antiques histoires,
 Et celles de ce temps qui nous s'ont plus notoires:
 Il verra que souvent un Roy s'est oylaisé,
 Et que d'un grand Royne un simple est carcassé.
 Ioint que c'est la vertu, l'esprit & le valeur,
 Qui rendent tout l'humain digne d'estre Empereur,
 Et si Si-mon contred que la seule puissance,
 De l'aveugle Fortune eleue en preminence,
 Il y peut bien pouvoir, car sa fille par droit
 Du Royaume l'estant estre l'heritiere doit,
 Et si du Diademe Oronte semble digne,
 Je ne luy en don'ray aucun ent plus n signe,
 Que le gouvernement qu'il luy auroit donné,
 Pour sagement regner son Royce me ordonné.
 Quoy ne vaut il ja mieux qu'Oronte par sa fille,
 Son grand Roy des Persans, que de la von s'enlève,
 Par un Roy fait-neant, ou Prince vicieux,
 Pleust à Dieu que jamais nul soit plus odieux,

Ne survint à ma fille, & qu'un second Oronte,
(Voire estranger lointain) ne me fist autre honte.

Mais ainsi que Sulmon doit rendre grace aux Dieux
D'un si heureux destin, & sort si gracieux,
Ainsi devoit me dois, de quoy m'en Armerie,
N'est par un tel Oronte en si bon heur suivie,
Partant pour abbreger rapportés à Sulmon,
Qu'il n'ait à contre-cœur telle reception:
Et que quand je devrois tout mon Regne despendre,
Jeurre tous les Dieux que je les veur defendre.

Ainsi ayant congé du Roy Armenien,
L'Ambassadeur retourne au grand Roy Persien,
Qui ayant entendu si mauvaise nouvelle,
Il mau lit le jour noir que la triste mammelle
Luy fit sugger son lait, il urle, il crie, il bruit,
Il frappe sa poitrine: & de jour & de nuit
Il court deçà delà pour assouvir sa rage,
Il bannit pour jamais Oronte & son lignage,
Et par estats promis incite les Persans,
A rendre entre ses murs ces amans languissans.

Mais le credit d'Oronte, & sa divine grace,
Engendre au cœur de tous une crainctive glace.

Cependant par neuf fois que la verdissante herbe
Eut fourny à Ceres la disme de sa gerbe,
Oronte pere fut de deux masles enfans,
Qui du pere portoient maints beaux traits triumphans.

Tandis un des plus grands seigneurs de toute Perse,
Ayant pitié d'Orbecche & de sa peine aduerse
Chargeoit souvent Sulmon de prieres & vœux,
Pour remettre en sa grace Orbecche & ses neveux,

P O E M E

Et tant il pourſuivit à luy rompre la teſte
 Qu'il feignit a la fin d'accorder ſa requeſte.
 Ce ſugneur delegué prend la poſte à grand pas,
 Selon on pour les tirer par uſidelle appas,
 A Oronte enuoya ce ſceptre magnifique,
 Comme à cil qui deuoit eſtre heritier unique,
 Du ſceptre Perſien. & enuoye un anneau,
 A ſa fille en preſent qui fut le cher royan,
 Duquel il epouſa ſa femme bien aimée,
 Ce li gat a ruer ſoudain la Renommée,
 L'eurenta tout par tout, & il fut embrasé,
 De tous, & de la belle Orbecche careſé.

Mais apres que Settin, entendit l' Ambaſſade,
 Auſe & accort l'allée il diſſuade,
 A Oronte & Orbecche, & ne veut ſe fier,
 A ce cruel Sulmon, à ce Tyrans ſi fier.

Enfin le ieune Oronte iuryré de promeſſe,
 Imporune Settin, & le prie ſans ceſſe,
 Inſqu'à tant qu'il permet à ce pauvre ſeigneur
 D'aller trouuer ſes ſes ce ſauve aſſiſſeur
 Il donne voile aux vents la ſſant en Armenie,
 Ses deux petits enſins. & ſa loyale amie,
 Venu qu'il fut en Perſe, on luy court au deuant,
 On luy baiſe les mains, & en le receuant
 Sulmon l'embrasſe fort, le ſerre de ſa dextre
 Faignant luy reſigner ſon Royaume & ſon ſceptre:
 Puis apres il l'enuoye à un gouuernement,
 D'une grande cité pour ſon contentement,
 Mais pour plus l'honorer, il luy prie d'eſcrire,
 Une lettre à Orbecche, & en celle luy dire,

T R A G I Q U E.

Qu'elle s'embarque tost avec ses deux enfans,
Et qu'elle vienne voir le pere chargé d'ans.

Oronte s'y consent, & de course hastive
Le courrier va portant la sinistre missive.

Tantost apres Sulmon éuoque Oronte à soy,
Pour recevoir de luy quelque ordonnance ou loy:
Mais à peine eut il mis le pied dedans la salle,
Que ce Prince mal caut devenu froid & palle,
Deux faux assassineurs luy tindrent tels propos,
Ha traistre tu es mort (bien que sain & dispos)

Oronte, fichant l'œil sur la Royale face,
Dit ainsi, ha cruel me fais tu telle grace,
Est-ce ton haut serment iuré par les grans Dieux?
Mais croy que Iupiter grand Monarque des Cieux,
De ta peccure foy prendra iuste vengeance,
Tant que le noir Pluton en aura cognoissance.

Ce pendant il n'eschappe au desloyal Sulmon,
Qui tost le fit passer aux rives d'Acheron:
Puis fit brusler le corps, & fit mettre la teste,
Dars un bassin d'argent en sa charab. e secrette.
Tandis que tel forfait se cele obscurément,
Orbecche avec ses fils arrive promptement,
Sulmon levr fit accueil, & qu'onque le voye,
Il semble estre plongé en vne mer de ioye.
Mais quelques iours apres ayant choisi le temps,
Orbecche s'gayant en diuers passe-temps,
Il luy tint ces propos, ma fille tres-aimée,
Il ne faut desormais qu'en la vaine fumée,
Tu nourrisses tes fils, au scemur troupeau,
Il faut qu'ils soient dressés à plus noble niveau,

P O E M E

Partant mets les en main d'un Grand-homme sage
 Qui soit homme d'honneur & qui ait du courage,
 La fille ne repugne, mais luy met en ses mains,
 Ses deux petits enfans, ses gages plus certains.

Que fit ce fier Lyon en la gorge il leur cache,
 Un glaive de stable, ô éternelle tache !
 Et ces deux agnellets, sont espoir maternel,
 Il adont comp'ignons du cher chef paternel,
 Puis il appelle a soy leur misérable mere,
 Le spect' icli talisman des fils & de leur pere.

Ma fille, disoit-il, il y a ya long temps,
 Que ie ne t'honnoicy d'aucun de mes presens ;
 Suy moy donc par la main de cette chambre arriere,
 De trois rares presens te feray honniere,
 Puis d'couvre le ch'f & ses chers enfans
 Prends d't-il ces presens, tes meritez gaudens.

Hel es que per ses vours que devent cette Dame ?
 Quelle fut de son cœur la d'splorabile flame ?
 Quel crue-cœur en l'ame alors l'alla saisir ?
 Pensez vous que de vivre elle eut iam'is desir ?
 L'acte jos des spon la rendant assurée,
 Et ores se tournant sur la teste honoree
 Ores sur ses enfans, ores çà, ores là,
 En fin ouvrant la bouche au pere ainsi parla.
 Exceivable ont ce touz, plus que Tygre acharnée,
 Qui par l'infenciel coup de ta main forcence
 Nie fus voi' mes enfans en si pitieux estat,
 Et mon aimé mary, indomtable au combat,
 Au moins puis que de tout ie fus la seule cause,
 En ce meurtre il ne faut ore faire ta pause.

Baigne

T R A G I Q U E.

Baigne dedans mon sang ce coupable delit,
 M'envoyant avec eux sous l'eternelle nuit.
 En disant ces propos le glaive elle retire
 Du corps d'un des enfans qui encore soupire,
 Un soupir, qui plus fort luy assure le cœur,
 Au coup qu'elle brassoit contre l'assassin
 Et seignant de vouloir luy mettre en main le glaive
 Afin qu'il l'envoyast avec les morts sans treuve,
 Elle s'avoisina du T. ran inhumain,
 Qui pytcux, mais trop tard, la tenant d'une main,
 L'accolloit doucement elle voyant la porte
 Ouverte à son dessein de sa dextre assez forte,
 Cache le mort et glaive en le gauche costé
 De ce traistre meurdrer, Prince de cruauté,
 Et ne l'en retira usqu'à tant que la vie
 S'écoulant par son sang luy fut du corps ravie:
 Et le voyant tombé retira son couteau,
 Luy disant tels propos Esionys toy bourreau,
 En ta desloyauté, bien estoit raisonnable
 Que celle-là t'occist, que ta main detestable
 A occis en la mort de l'espous & ses fils,
 Où son esprit & corps estoient du tout compris
 Tu as dedans leur sang ta fiere main souillée,
 Et moy dedans le tien i'ay la mienne mouillée.
 Mais, dit-elle à present, Qui me doit empescher
 Qu'encore ce poignart ie ne puisse cacher
 Au sanc de ce meurdrer, de ce traistre farouche,
 (A l'autre elle tiroit le glaive de la bouche)
 Puis qu'il me l'a tollu! Et apres tel parler
 Elle tout de rechef luy fait le sang couler,

P O E M E

Puis se tournant au chef, puis à sa chere race
Lâche la londe aux pleurs, & à ces cris fait place.

Bien noir me fut le jour, & plus qu'infortuné
Oronte qu'en espoir tu me fus destiné,
Et ce jour là crucc ne fut moins detestable,
Que tu nasquis de nous, ma race miserable:
Mais le meme malheur m'est ce funeste jour,
Que pour vous voir ainsi suis venu à la cour?

Et m's-morte tombant sur la tiste sacree
La pressant, la basant de sa bouche sucee
Maudit soit, disoit-elle, & trois & quatre fois,
Ce Tiran inhumain, qui ennemy des lou
Me paye de ce don de si pyteuse veue!
O beau visage saint, dont le regard me tue,
Que ne puis-je tirer de toy un seul soupir
Dont tu puisses répondre à mon deuot desir!
Que ne t'ay-je ores tel que ma leure en la tiemme
Peut encor recueillir vne vitale haleme?

Puis du chef se tournant aux petis enfans,
Elle tire du cuer ces funerals sors:
Ha fidelle support de ma vie dolente,
Vraye ame de mon corps image ressemblante
A mon aimé mary, qu'espereray-je plus,
Puis qu'en vostre priatems m'estes ainsi tollus?
Ha dolente Princess, ha miserable sarme!
Qui ay aduuste foy à ce Titan infame,
A ce cruel Lion, à ce Tygre affamé,
Qui a tué mes filz & mon spoux aimé.

Mais, esprits bien heureux, priez en patience,
Foyant jurer en vos noms vne telle vengeance,

T R A G I Q U E.

*Puis que par les coûteaux verscurs de vostre sang
J'ay à vostre homicide ouvert le traistre flanc.*

*Puis en se retournant au chef de son Oronte,
Hors de son estomac vne telle voix monte,
Mon cœur, ma chere vie, or' il me resteroit
Ainsi faire enuers toy, si faire se pouuoit,
Par iuste effusion du sang de l'infidelle:
Mais puis qu'il est ia mort, l'offrande n'en est telle,
Neanmoins le destin ne m'empeschera point
D'accomplir ton obsequie en cét extreme point.
Lors esleuant le chef de Salmon l'homicide,
L'approche, ensanglanté, de la source liquide
Du chef de son mary, sanglottant en ces mots:
Dors, Oronte, à present, en paisible repos,
Ta Dame vient t'offrir le chef de cette beste,
Qui, Tyran inhumain, t'a fait trancher la teste.
Puis assemblant en vn ces trois corps massacrez,
Et triste se iettant sur leurs membres sacrez,
Forma ces pyteux cris. Mary, ma moitié chere,
Et vous pauvres enfans, feu espoir de la mere:
J'ay fourny enuers vous tout mon dernier deuoit,
Il ne reste à present de mon petit pouuoir,
Si non de m'arranger vers vous morte & blesmee,
Pour m'en aller là bas vous faire compagnie.*

*Elle acheue ces cris, & du même coûteau
Dont elle auoit tué le Persien bourreau,
Elle s'ouure le flanc, & cheut soudain pânce,
Et morte sur ses fils & sur la teste aimée.*

*Muse qui n'as aprins d'ensanglanter tes vers,
De ton bandeau muet couure mes yeux ouuvers,*

P O E M E

Comme iadis a fait l'ingenieux Tymante
Courant Agamemnon d'une bande eloquente,
C'est assez qu'en tel cas inhumain & cruel
Je face lire a tous le salaire mortel
De deux amans peu carits, qui se donnent en proye
A un anigle Archer qui manque en toute ioye.
C'est assez qu'un tel fait chacun lise avec moy
La fin qui a suyvaut un trop inhumain Roy,
Et un loyer donne à une foy brisee,
Heureux qui sur autruy peut dresser sa visie.



Au sieur Flamino de Birague.

Q V A T R A I N.

Birague, sans mentir, il faut que ie le d e,
Quand on lit tes leure vers ils renuissent les sens,
Ne redoute donc point l'ennie ny le tems,
Car tes vers donteront & le tems & l'ennie.

Claude de Terlon.



SECONDES AMOVRS DE
FLAMINIO DE BIRAGVE,
Gentilhomme ordinaire
de la chambre
du Roy.

SONNETS.

I.



*Encor une autrefois, ô plaines fleurissantes,
Vous oirez mes sanglots & mes regrets
trenchans:*

*Encor une autrefois vous entendrez mes
chans,*

Et le son espleuré de mes voix languissantes!

*La mer se renflera de mes larmes coulantes,
Les poissons à mon dueil accourront genuissans,
Et les vives ardeurs que dans mon cœur ie sans
Sexhalant en soupirs feront secher les plantes.*

*Au son de mes regrets les rochers se fendront,
Les Nymphes, les Pasteurs qui mes cris entendront
(Voyant mon triste cœur quasi reduit en cendre)*

*Pleureront mon malheur: mais que me sert cecy,
Si la fiere beauté qui cause mon soucy,
Me fait auant mes iours sous la Terre descendre.*

N 14

A M O U R S.

II.

Parmy les froids rochers ceints d'horreur admirable,
 Qu'à peine peut toucher le Delien flambeau,
 Amour vint m'attaquer, sous un habit nouveau,
 Pour me rendre chetif, dolent, & miserable.

Là ce cruel Archer Tyran inexorable,
 Triompha de mon cœur plus fraisle qu'un roseau,
 Et me passant de dueil avec un espoir beau,
 Me fit dedans le sein une playe incurable:

Puis laissant mon esprit durement tourmenté,
 Des ailes tremoussant, vola au Ciel vouté,
 Me voyant embrasé de sa flame cuisante.

Lors d'un cri enroué i'estancé ces sanglots:
 O palme bien gagnée! ô braue & iuste los!
 De tromper qui se fie à ta main blandissante!

III.

Ma Muse veut, Marie, ore chanter de vous,
 De vous qui maistrisez d'un regard qui affolle
 Les cœurs les plus felons, & qui d'une parolle
 D'où sort le miel d'Hymette, & le Nectar si doux,

Ponnez l'ire appaiser d'un cœur plein de courroux,
 Tant vostre doux parler les affligez consolle:
 Il faut que vostre nom, Marie, au monde volle,
 Nom tout plein de douceur, nom que j'aime sur tous.

Mais en le publiant, quelqu'un lisant mes plaintes,
 Y voyant vos rigueurs en mille endroits dépeintes,
 Dira que j'ay esté par vostre nom deceu:

Je le confesse aussi: Car vostre nom, Madame,
 Conue à vous aimer, mais, hélas! ma triste ame
 Pour vous aimer est cheute en un torrent de feu.

A M O U R S.

I I I I.

L'air oir vient de la foy & la foy vient du cœur,
 Et se nourrit au cœur source de nostre vie,
 Qui sans amour languit dans le corps assopie,
 Comme l'herbe des champs sans ceste nourriture.

Un cœur de diamant, qui fort se rend vainqueur
 Des flammes, & des coups & la Foy qui le lie,
 Et le renferme en foy ensemble signifié
 La force & purté de mon intérieur.

Ce cœur vous est acquis, & ceste foy acquise,
 Je l'ay mis de bon gré, librement je l'ay mise
 Entre vos belles mains, pour les garder toujours :

Je dy mon propre cœur & ma foy plus entière,
 Espandez donc sur eux, vostre douce lumière,
 Afin de vous servir ma vie & vostre amour.

V.

Mille cinq cens & un, & oit. ante on nombreroit,
 Lors que Amour me fit voir la beauté de Madame,
 Qui captiva mon cœur, mon esprit & mon ame,
 Par un des traits ardans que son bel œil dardoit.

Mon œil tout estonné ses graces admireroit
 Quand il sentis en moy allumer une flamme,
 Qui devorant du tout de mes esprits la trame,
 Mon cœur estinciant par trop d'ardeur bruloit.

Qu'eusse-je fait, helas! cette chaude étincelle
 Passant si fierement de mouille en mouille,
 Droictement s'arresta au milieu de mon cœur.

Si bien qu'à tout jamais la playe chaleureuse
 Maintiendra ma pauvre ame en vigueur amoureuse,
 Tant que dans moy s'amay de force & de vigueur.

A M O U R S.

VI.

Muses, comme autrefois sur vostre Autel sacré
J'ay saintement voué pour offrande ma vie:
Ainsi soyez tesmoins qu'aux beautez de Marie
J'ay mon cœur, & ma foy, & mon luth consacré.

Si jamais autre amour me peu, meine à son gré,
Tout le courroux du Ciel esclancé de furie
Pleuve dessus mon chef & la Parque ennemie
Se vange de mon cœur fausement parjuré.

Mais si long temps aprés que mon fraile Navire
Aura connu la mer d'un amoureux martyre,
Je ne puis aborder au port de ses faucus.

Muses guerdonnez moy d'une œillade pitieuse,
Faites qu'en son Madame ingrâte & dedaigneuse
Destrempe en vostre miel le fiel de ses rigueurs.

VII.

Aux deserts, aux vallons, aux montagnes, aux bois,
Je reclame tousjours le beau nom de Marie:
Echo qui a pitié de ma dolente vie,
Respond soir & matin à mes plaintives voix.

Les riuages mouffus & les Antres plus cois
Redisent à qui mieux le beau nom de m'emie.
Les ruisseaux gazouillans parmy l'herbe fleurie
Avecques les oyseaux s'accordent à mes loix

Dedans les grands ormeaux, & par dessus l'areine
J'écris en mille endroits le ven de ma Scierne,
Ayant pour compagnons les esprits amoureux.

Je ne fay d'autres sons retentir les campagnes,
Les taillis, les forets, les Antres, les montagnes,
Et tout ça respondant à mes chans languoureux.

VIII.

Vous rochers orgueilleux, & vous forets fidelles
 Que ie fay retintir de mes chans languissans,
 Autres qui respondex à mes tristes accans,
 Quand vous oyex le son de mes plaintes mortelles.

Vous monts démesurez, & vous campagnes belles,
 Vous ombrages secrets, vous beaux prez fleurissans,
 Vous deserts écartez, vous tertres verdissans,
 Qui estes seuls tesmoins de mes amours rebelles.

Vous Nymphes & Siluains, vous Faunes & Satirs
 Qui escoutez le son de mes tristes soupirs,
 Quand seray-je assuré de quelque paix tranquille?

O que pleust-il au Ciel qu'un iour ie peusse voir,
 Celle que ie ne puis à pitié emouuoir,
 S'arrester à songer aux pleurs que ie distille.

IX.

Egee de son fils n'eut si ardante enuie,
 Ny de son cher espoux la chaste Carienne,
 Ny le fier Aquilon de la belle Orithie,
 Ny du riche present Eriphile Argienne.

Orphé ne chercha tant Euridice s'amie,
 Ny le fol Phaéton la coche souveraine
 De Phœbus, dont apres il en perdit la vie,
 Pour Arctuse Alphee oncques n'est tant de peine.

Du bel Endymion tant ne brusla Delie,
 D'Ulisse ne fut tant Penelope chérie,
 Iason n'aspira tant à la peau Phrycienne.

ROUSSEAU n'eut tel desir de Cassandre iolie,
 Que i'ay de voir les yeux de ma belle Marie,
 Pour alenter un peu le tourment qui me genne.

A M O U R S.

X.


Au plus secret d'une Idée immortelle
 N'est ce l'exemple, inventeur du portrait
 De la beauté, dont le rigoureux trait
 Me fait au cœur une playe mortelle.

Ce beau portrait de la Cyprine belle,
 Qui fut redus par un Apelle fait,
 Ne fut jamais si beau & si parfait,
 Comme est le chef de ma douce rebelle.

Les Dieux d'accord ensemble ont façonné,
 Son chef si beau, qui veut emprunter
 Mon pauvre cœur d'une si aimable flame.

Vrayment celui se peut bien dire heureux
 Qui sent le feu des beaux yeux amoureux
 D'une si belle & si gentille Dame.

CHANSÓN.

 Vt'en vas-tu Maistresse? où te guidet tes pas?
 O Mignonne où fuis-tu, ma vie, mon soulas?
 Veux-tu bien de laisser ton seruiteur fidelle?
 Hé? ne le laisse point, aye compassion,
 Maistresse, mon amour, de ma grand' passion,
 Et par un dur départ ne te monstre cruelle.

Doncques tu veux partir? ô rebelle à mes vœus,
 Ne voy-ie pas ta coche? ô signe mal-heureux?
 Je voy, je voy desia de tes chevaux la couple
 Tous prests à t'enleuer, quand dois-tu revenir:
 Fay, Maistresse, qu'aimons tousiours le souvenir
 De nos Amour, nos cœurs en un vouloir accomplir.

AMOURS.

N'eclipse pas long temps, sans illustrer Paris,
Afin que nous passions le temps en jeux & ris,
Charmant par nos esbas les ennuis de la vie,
Adieu, Maistresse, à dieu, adieu, mon cœur, adieu,
Tourne ton front marbrin veuen voir de ce lieu,
L'air, & celuy qui t'a sa raison affermie.

Que ie te porte envie ô coche bien-heureux,
De porter le fardeau, qui me rend languoureux,
Faudrat-il desormais que vesué ie demeure
Du Soleil de mon ame & que ie soye encor
Priué des doux propos, & priué du bel or,
De la tresse de celle en qui faut que ie meure ?

Muses consolez moy l'ennuy me vient saisir,
Je suis, hélas! ie suis estoigné de plaisir,
Estoigné des beaux yeux qui mon ame ont ravie
Mais ie cognoy bien que plaisir ie n'auray,
Iusques à tant que l'œil d'icelle ie verray,
Que i' aime cent fois plus que ma dolente vie.

A M O U R S.

XI.

*Aieuglé Dientelet bouffi de vaine gloire,
Si les yeux de Madame ont de leur doux regard
Nauré mon pauvre cœur, le siège de son dard
Enflés-tu le sourcil de si haute v:étoile?*

*Qu'elle me rende franc de sa chienne d'yvoire,
Puis viens seul assaillir bravement mon rempart,
Si ie suis prins de toy ie me rend ton souldart,
Prest à lumer pour toy toutes les eaux de Loire.*

*Enfant, bien que tu sois malicieux & caut,
Sans Madame, ne peux me livrer un assaut
Ains armé, vas choquant mon ame de sarnee.*

*Si i' espouse tes pis, si ie te fais honneur,
Ce n'est pour ton respect, ains pour ma chere amee,
Car le serf on respecte à cause du Seigneur.*

XII.

*Sous quel lointain climat, en quel rivage étrange
Verray-ie un tel portrait, un si digne tableau,
Semblable à cestui-cy qui seul me semble beau,
Et que i'estime au vray la figure d'un Ange.*

*Combien de fois pensif (quand plus Amour me range)
Ay-ie dit a part moy, c'est un digne flambeau:
C'est un œuvre des Dieux, que nul hum un pinceau
N'eut jamais peu tirer sur la mortelle sauge.*

*Bien me conforte Amour en me dictant ces vers
Que ie lis dans ses yeux, où ma raison ie pers
Mais, hélas' que me vaut l'heur de telle esperance.*

*Moy chetif terrien, celeste la voyant
Eloigné de moy d'aussi grande distance,
Que nostre bas seroir du Soleil flamboyant.*

XIII.

Madame hélas! tu es la brillante chandelle
 Où ie veux immoller ce papillon follet,
 Qui voletant en l'air d'un branle-rond souplet
 En ton ardent brasier vient enflamber son aile.

Hélas! brandonne moy de ceste flame belle
 Que m'attisa Venus en ton œil brunet:
 Bars contre ton cœur froid un fusil chaudet
 Pour combler le martyre où mon cœur se bourrelle.

Tu m'as fait un Hercule en ton ioug amoureux,
 Un point me reste scui, que de touffeaux de feux
 Allumant mon escorce humainement heureuse

Tu me faces voler en l'Astre pavillon
 Comme Hercule brûlant en sa trop rigoureuse,
 N'éloigne donc ton feu de moy ton papillon.

XIII.

Madame si tu veux me prestér ton oreille
 Pour toy ie me feray prophete veritier,
 Mordillant un rameau du Peuen laurier,
 Et de tes trois couleurs ie diray la merueille.

Le gris melancholique est le soin qui m'esueille,
 Quand ma treue se rompt par Amour mon guerrier:
 L'incarnat est mon sang, qui teint mon dard meurtrier,
 Qui premier me piqua en pointe d'une abeille.

L'orangé m'est signal du triste desespoir,
 Ou pipé m'a réduit mon amoureux espoir:
 Ainsi de tes couleurs ie peins la pourtraiture

De mes pyteux ennuis que tu voids sans pitié,
 Ne voulant bien-heurer ma constante amitié,
 D'un bon rais de ton œil, dont i'attens nourriture,

A M O U R S.

XV.


Plus ne veux appeller liberté la dorée
Rien ne m'est plus fascheux que ceste liberté,
L'estois en vos liens plus doucement traité,
Qu'en cette liberté fraîchement recouuree:

Ce que lors m'estoit l'Aube ores m'est la Serée,
Et croy que Cupidon cruel, a contracté
Avec ceste franchise, afin que mon costé,
Me soit plus fort outré d'une fleche acerée.

Mais, helas'z ouz pouuez si le vouloir vous point,
De mes Amours combler la somme de tout point:
Car vos yeux lynceans, penetrant les murailles,
Pourront bien m'œillader à l'escart de ces lieux,
Et appaiser un peu les ennus soucieux,
Qui liurent à mon cœur tant de fières batailles.

Sonnet d'une honeste Dame.

XVI.

omme le beau Soleil qui colore les Cieux,
Nous cause la chaleur sans l'auoir en essence
Et faict naistre l'ardeur par la douce influence,
De ses rayons d'ores qui brillent à nos yeux.

Bien qu'il n'ait point de feu, car son corps radieux,
Ne reçoit qualitez en sa pure substance,
Ou la corruption estendroit sa puissance,
Et le monde seroit un chaos ocieux.

Ainsi cause l'Amour en nos dolentes ames
Les tormens, les soupçons, les fureurs, & les flammes.

Sans avoir le mal-heur qu'il faict naistre sur nous.
 Car s'il avoit senti nostre douleur extreme
 Où s'il portoit le feu, qu'il nous donne luy mesme,
 Il periroit soudain ou deviendroit plus doux.

Responce par l'Authcur au precedent
 Sonnet,

XVII.



Comme le grand fläbeau qui esclaire les Cieux,
 Bien que simplement pur & tout un en essence,
 Cause icy mille effets par sa douce influence,
 Que ses rayons brilläts découurent à nos yeux:
 Egaus ne sont les faictz de ses traits radieux,
 Selon les qualitez de la basse substance,
 Qui dessus soy reçoit de son feu la puissance,
 Son pouuoir se demonstre or' prompt ore ouieux.
 Ainsi produit l'Amour dans les humaines ames,
 Tant de diuers effects de ses cuisantes flames,
 Bien que tout un en soy il regne dessus nous.
 Comme trouuant en vous une douceur extreme,
 E l'œil graucement doux où il se void luy-mesme,
 Oubliant sa rigueur en vous s'est faict plus doux.

Quatrain.

Si j'auois enduré pour mon Dieu tant de peines,
 Comme j'ay pour l'Amour souffert mal auisè,
 Apres estre sorti des miseres humaines,
 Sans doute ie serois pour saint canonisè

A M O U R S.
O D E.

M Adame la fleur printaniere
De nostre humain Avril portiere,
Frisant d'une cresse toison,
Nostre menton doiillet & tendre,
Trompe souvent l'esper de prendre,
D'un sage Automne la moisson:
Et souvent une jeune fleur
Elestrit en sa tendre verdure.

Ainsi la pipeuse alouette,
Se rit de la ruse secrette,
Et vain espoir de l'oyselieur,
Qui desia sa main l'ironnesse
Iettoit de peu caute finesse
Dessus l'oysseau pipe-pipeur,
Qui de son plumage leger,
Va tost fendre l'air estrangeur.

De mon printemps le follet age,
Qui ne suit Minerve la sage,
Defendoit à mes jeunes ans,
De croire que l'œil de Meduse,
Empierrat, comme dit la muse,
Ses miserables ausans:
Ny qu'un regard Illirien,
Nous priuat de vie & de bien.

Mais ton œil qui flames estance
M'a plus donné d'experience,

A M O U R S.

Que n'ont pas tous les siècles vieux:
 J'appren en la tierce iournee,
 Qu'une ame peut estre gemée
 Par un enforcement d'yeux,
 Ainsi tousiours du iour premier
 Le second iour est l'eschollier.

Auant que ce vaillant Genie,
 Qui le monde en tes yeux manie
 Eut décoché droit en mon flanc
 Cette sagette porte-flame,
 Qui va consommant ma pauvre ame,
 Que ton Démon print pour son blanc,
 Phœbus auoit pour ses fis,
 Les carmes que iadis ie fis.

Ores la source cristalline
 Source de l'ongle chcualline,
 Se tarit dedans mon gosier,
 Qu' comme à bouillon Pindarique,
 Impouloit ma voix Heroique,
 Ayant bonne part au laurier
 Mais le nombreux train de mes vers,
 Chancelle boitux de trauers.

Si ma mignarde chanterelle,
 Ton los marié à sa voix belle,
 Lors ie sens mon pouce assoupli,
 Et ny a souffreuse tempeste,
 Qui puisse à mes chaus faire teste,

A M O U R S.

O D E.

M Adame la fleur printaniere
 De nostre humain Auril portiere,
 Frisant d'une cresphe toison,
 Nostre menton doüillet & tendre,
 Trompe souuent l'esper de prendre,
 D'un sage Automne la moisson:
 Et souuent une ieune fleur
 Flestrit en sa tendre verdeur.

Ainsi la pipeuse aloiette,
 Se rit de la ruse secrette,
 Et van espoir de l'oyselcur,
 Qui desia sa main l'ironnesse
 Jettoit de peu coute finesse
 Dessur l'oysseau pipe-pipeur,
 Qui de son plumage leger,
 Va tost fendre l'air estrangeur.

De mon printemps le follet age,
 Qui ne suit Minerue la sage,
 Defendoit à mes ieunes aus,
 De croire que l'œil de Meduse,
 Empierat, comme dit la muse,
 Ses miserables ausans:
 Ny qu'un regard Illirien,
 Nous priuat de vie & de bien.

Mais ton œil qui flames esclance
 M'a plus donné d'experience,

A M O U R S.

Car mes fredons à maint reflux
Appaisent l'orage des cieux,
Et le courroux de tous les Dieux:

Mais s'il faut que mon saint ramage,
Donné des Muses en partage
Franchisse le bord Isthendon,
Guide de Calpes en Imaue,
Il ne faut d'un plumage brave
Empêcher mes nombreuses loix,
De seul cerceau de ton beau los,
Que memoire tient en depos:

Que si ta charmeresse œillade,
Fait ainsi ma Muse malade,
Tu me peux estre un Scorpion,
Soit donc la hache Pelienne,
Dont la cuisse Telephienne,
Receut en fin sa guarison:
Vien calmer cette ondante Mer
Qui eut ma nasselle abismer.

Ce n'est pas afin que ma veine
Rompe le doux nœu de la chene,
Ou n'a ton bel œil enreté:
Ains soit toujours en ta paupiere,
Ma douleurte ame prisonniere,
Je n'en veux estre dereté.
Car i'estime l'eux le tourment,
Que se souffre aimant loyaument.

A M O U R S.

Je ne demande rien que tréue,
 A ton doux penser qui m'enleue
 Tous mes esprits devalisez,
 Pendant qu'en ma secrète échole,
 Je sacrifie à ton Idole,
 Mes Hecatombes plus prizez:
 Offrant pour victime mon cœur,
 Aux pieds de ta fiere rigueur.

Aumoins si ton ame est atteinte,
 De mon Amour loyalle & sainte,
 Qui ouvre ses secrets Archifs
 A toute brigade fidelle,
 Permits à Ronsard ma parcelle
 Razer la mer sur mes exquis:
 Que Bartas l'heur de mes chansons,
 Volle sur l'aile de mes chansons.

Mais Lis si ta prunelle forte
 Herisse ma poitrine morte,
 Toujours d'une forest de dars,
 A Dieu Hielcon & la trace,
 Qui guide au mont à double face,
 A Dieu Apollon & ses ars:
 A Dieu le rameau Daphnien,
 Vray chirurgon du sang Pœmien.

O beauté digne d'un empire
 A on sent croc'appen ma lire,
 Pu, que ton œil tant m'a donné,

A M O U R S.

Que pour tout autre nom du monde,
De chanterelle & de seconde,
Mon luth se trouue desmante
Garde armours qu'un mutin discord,
De nos neçs ne rompe l'accord.

STANCES.

Puis que ce beau subiect qui tait le cœur me lie
M'afflige nuict & iour sans oser me douloir,
Mieux vaut que de ce cep ma fuitte me delie,
Sans auoir nul tesmoin, de ce mien desespoir,
Il n'y a bien que de nul ma plainte n'est ouye,
Car ie suis tout seulet, où le vent n'a pouuoir,
Et si i'expire icy, icy ma voix expire,
Si la pitieuse Echo ne redit mon martyre.

Helas! dois-te vouloir ce qui loing me dechasse,
Choquer un marbre dur, suivre ce qui me suit?
Dois-te donner mon cœur à la main qui m'enlace?
Suivre une Tigre fiere, ammi qui me détruit?
Helas! l'amour pite ne luy chargea la face,
Et tout caillou plus dur de mes complaints bruit,
Mais que stray-se encor de si cruelle amie?
„ La douleur ne guerit, qui est trop enuieille.

Hor ie ne doi vouloir sortir de ceste glace,
Et réchauffer cét air de mes vives ardeurs,
Il doi porter la vie où tout mon soucy chasse,
Que ie meure & qu'un autre ait vie en mes iours meurs,

A M O U R S.

*Est-ce inge fait! il faut que mon corps se defasse,
Pour rachetter mon cœur de si griéves douleurs:
Car ma mort suffira au vouloir de deux ames,
Et la contenteray & éteindr.ay mes flames.*

*Or que suis escarté de tout bruit populaire,
Et que rien ne me voit que le grand œil des Cieux,
Le pourray mon martyre acheuer solitaire,
Et me soumettre aux vœux de l'Archerot sans yeux
Je vous pri' d'oux Zephirs, cette grace me faire,
De ne porter ailleurs mes regrets soucieux,
Jusqu'à tant que je puisse agréer à mon ame,
Et imposer silence à ma voix qui me pafme.*

*Mors se t'ay bien qu'en vain, maintes fois inuocée,
Et jamais n'as daigné à mon ayde courir:
Tu le sentois, iagoit que de moy éloignée,
Mais, las le mal-heureux ne te croit point venir,
Ores se t'étreindr.ay de ma main forcenée,
Et verr.ay si tu peux loin de moy t'enfuir:
Celuy est bien lié par la Parque ennemie,
Qui malgré soy iout de l'usufruit de vie.*

*Je ne suis pas contraint par la mere nature,
De déchirer mes ans en mon Avril premier,
Le ciel inuste & fier qui de mon mal n'a cure,
Fait que le ciel traustre amour me force carnacier.
Et veut qu'auant l'Esté sa cruauté plus dure,
Me face ressentir un Hyuer tout dernier,
Pour faire voir à tous son extrême malice,
Qui: meime l'homme afin, sans que voir on le puisse.*

A M O U R S.

O! il me conuient donc prouuer ma foy entiere,
 Il me faut acquerir pour la vie une mort,
 Puis qu'Amour a franclit mon ame prisonniere:
 Iamais nulle douleur ne m'en eloigne à tort.
 Je cognoy bien que c'est une chose estrangere,
 Que l'homme de sa main s'ouure l'inferral port,
 Mais pour ma liberté la mort ie sollicite,
 D'autant qu'à telle fin tout faire il est licite.

Tu voids inique Amour où m'a rangé ta roye,
 Mais ainsi va celui qui sert au monde ingrat
 Pour se cur à tes lois, j'ay quitté toute roye,
 Et de là contre moy mon cœur même debat.
 Mais quoy? c'est la raison, afin que chacun voye
 Qu'un borgne suit toujours son ordinaire estat:
 Qui est que celui-là dechet en precipice,
 Lequel suit pour guer son d'un auueugle l'office.

O Soleil radieux dont la perruque blonde
 Luit sur tout Animal, & qui de ton flambeau
 Decouurez seul l'estat qui me damne en ce monde.
 Fay qu'en l'erreur d'Amour nul ne soit veu nouveau,
 Que diffame par tout à course vagabonde
 Il cherche pour neant pour logis un cerueau.
 Fay voir par l'Vniuers ma constance fidelle,
 Et l'ingrate beauté de cette Ourse cruelle.

Las! d'où m'est enfanté ce cas si detestable,
 Qui triste me conduit à si pitieuse fin?
 Amour un grand seruire, & une foy bien stable:

Ainsi de mon bon grain l'espine est le butin,
 Il est seulement que la mort implacable
 De mes os mal-heureux prendra pitié en fin:
 Et ainsi va souvent celui à l'heure extrême,
 Qui un autre cherche plus qu'il n'aime soy-même,

Se taise celui-là qui dit estre impossible,
 Que quelqu'un à la mort s'encontre par la main,
 Ceci au-paravant me sembloit incroyable,
 Ne pensant en courir un cas si inhumain:
 Mais ores rien ne peut me sembler trop horrible,
 Voyant qu'à autre secours ie n'ay de nul humain:
 Il comment que ma main me face cét office,
 „ A un desesperé la mort fait grand service.

Bien qu'elle m'eust esté beaucoup plus glorieuse,
 Venant avant qu'Amour m'eust entr'ouvert le flanc:
 Car le mourir est beau, & la mort plus joyeuse,
 Qui en plus de repos fait couler nostre sang:
 Avant qu'un changement de Fortune ennuieuse
 Tourne en amer le doux, faisant perdre son rang:
 „ Car tel finit souvent en un sort déplorable,
 „ A qui au-paravant la mort estoit loüable.

Ne sois plus soucieuse, ha ma triste & pauvre ame!
 De trouver de ce pas un lieu plus dangereux:
 Car Amour t'atira au cœur si forte flame
 Que tout âpre delit s'est purgé en ces feux,
 Que si par la sueur s'acquiert au Ciel la palme,
 Ie te loge là haut au siege plus heureux.
 Et ne doute d'icy souffrir la flamme immonde,
 „ Car c'est le seul Enfer de mal vivre en ce monde.

A M O U R S.

Que si au departir se trouve quelque place,
 Ou nostre iniquité se punisse asprement,
 Si nous ne péchons rien qu'en aimant une face,
 Cela point ne merite un si aspre tourment.
 Celuy qui pour aimer des vivans suit la trace,
 S'assure de trouver plus doux hebergement,
 Car trouver ne se peut nulle douleur amere,
 Où l'on n'aime, ou Amour n'ait sa royale crainte.

Je sens desia saillir de toute fosse obscure,
 Mille fiets animaux, goulument animez,
 Qui à me devorer mettent toute leur cure,
 Quand mes esprits vitans se verront consumez.
 Et pour honestement dresser ma sepulture,
 D'un Loup m'entomberont les boyaux affamez:
 Ny ne veux cizeler le marbre, ou le porphire,
 Car moi corps pour tombeau meritoit encor pire.

Maudit soit le iour noir que cette léure ouverte,
 Donna nom au bel œil qui m'induit à ce sort,
 Maudits soient tant de iours dont ie pleure la perte,
 Suyvant ceste lumiere, en qui se vids ma mort,
 Maudits soient les écrits & la rime diserte
 Dont mon Amour luy fit un honorable fort,
 Et maudit soit le temps que j'y perdis la veue,
 Le mois, l'an, & le iour, & l'heure qui me tue.

Sus embrasse ma main, ce trop cruel offic
 „ A un desesperé il nuit vivre long tâns,
 La desia prendra fin ton penible exercice,
 De tant & nuit & iour tracer ses passetâns:

A M O U R S.

Et la mort en aurons par nostre benefice,
Qui nous doit delivrer de nos ennus cuisans:
Car le trop sanglotter en âpre servitude,
Autre ne peut payer sinon l'ingratitude.

Or sus appreste toy de volonté constante,
Mon chetif cœur brûlé, de maint amoureux dard,
Que la mort soit le port de cette cure ardente,
Plus qu'à te secourir les bons s'employent tard
Je sçay qu'en ce depart ne seras trop dolente,
Car long temps j'ay souffert le trait de son regard.
„ N'en sois dolent, mon cœur: car bien souvent contrain
„ Trouve salut à l'homme en besoin & en crainte.

Et toy ma douce lire amoureuse & doree,
La fidelle compagne à mes pas languoureux,
Fidelle à tous, hormis à ma sainte adoree,
Charme de mes ennus & soupirs douloureux,
Après avoir tiré la mort tant desirée,
Demeure icy rompue en ces deserts heureux,
Ne reçoive ton son, cette plainte dernière,
„ Mal se marie un chant à une mort meurtrière.

Or' t'estoüis ingrata en ma mort douloureuse,
Viens humer tout mon sang, soule toy desormais,
Je t'offre de mon cœur l'offrande bien heureuse,
Que plus ne navreront tes execrables traits,
Et mon ombre sortant de sa cendre emmyeuse,
S'en ira talonnant tes pas à tout jamais.
Voila la triste fin de ma fatale course,
Pour t'agrecer, ingrata, adieu ma cruelle Ourse.

A M O U R S.

XVIII.

Puis-qu'en si haute mer ie ne trouue aucun port
Où ie puisse arrester ma fragile carene,
Le mandus le Destin, l'Amour, la Cyprienne,
Qui par maux infinis ne m'ont reduit à mort.

Et toy qui prins en main mon miserable sort
Que mon ame remit sous ta charge inhumaine,
Fay que de moy chetif tousiours il te souuienne:
Car ma mort & ma vie ont leur clef à ton port.

O cas misité! ô douleur trop estrange!
Ie voudrois de mon corps en rocher faire échange,
Pour ne sentir mon ame abandonner mes os.

Ie veux par l'Vniuers éuenter ma misere,
Mes regrets, mes soupirs, mon duel, ma peine amere,
Mon rigoureux tourment, mes pleurs, & mes sanglots.

XIX.

Tu ne deuois, Venus, tant orgueillir Marie
Des presens Cypriens: Car ton fils Cupidon
N'a rien d'elle qu'un ris en lieu de sergardon,
Qui le fait conceoir le feu de ialousie.

Tu vois que nul n'a plus de t'adorer enuie,
Ny de faire fumer de son encens le don
Sur ton autel sacré car le moindre brandon
Qu'elle darde çà bas emble la fantasie.

Helas! ne vois-tu pas qu'elle arreste nos yeux,
Leur deffendant voler en la voute des Cieux:
Et bien qu'un fiel amer de sa douce arrogance

Mine les cœurs humains d'un refus soucieux,
Neantmoins elle paist d'une vaine esperance,
Tous ceux qui, comme moy, se mirent en ses yeux,

A M O U R S.

CHANSON.

Dus que Janus double-front,
Dont l'œil prompt
Voy de l'an la double porte,
D'un baiser & d'un accueil
Du cercueil,
Retire mon ame morte.

Vn roc & vn acier dur
Pour mon cœur
J'aurois dedans la poitrine,
Si ce baiser qui fuyoit,
Ne s'ouyroit ~
Parmy ma lyre yuoivine.

La mere de Cupidon
Qui ce don
M'a r'crist de l'almc corne,
Des ingrats hait le s'our
Et leur sour
D'un funebre Destin borne.

Ainsi Venus se vangea
Et changea
Le poursuyvur d'Atalante,
Pour avoir esté ingrat
Du combat
Qu'il ne fit legere plaie.

A M O U R S.

*Hypomene le courrier
Sans desirer,
Aux vergers de Cypre,
D'une verge obtint le los
Pour repos,
Courant en la verte prce.*

*Mais celle dont le baisé
J'ay osé,
Briguer pour mes feus estendre,
Embrajeroit de ses yeux
Les hauts Dieux,
Qui pareille n'ont peu peindre.*

*Baisé des Dieux ordonné
Et donné,
Par Madame en bonne estreine,
Baiser se te dois chanter
Et vanter,
Si cre de la humaine.*

*Car du palus Stygieux
Oublieux,
Tu as affranchy mon ame,
Qui au Mongibel ardent
Se perdant,
Brûloit d'amoureuse flame.*

*Ainsi celle dont les yeux
Radioux*

A M O U R S.

M'avoient la poitrine outrée,
Par ses doux traits assurez
Assurez
Sur la pierre Cyptheree.

M'a este le Scorpion
Pour guerdon,
Me servant de Panacee,
Qu'elle a d'un baisé sucré
Consacré
A ma pauvre ame blessée.

Quand ses deux bords corallins
Tout d'unis,
Ma bande bouche glacerent,
Mes brasiers estincelans
Violans,
Glace estre faits me semblèrent.

Bien que les cheuaux brunis
Qui les mûs
Rendent à la chaste Lune,
M'ant priné de vos beaux traits
Et attrait
D'une beauté non commune.

Toutefois vostre beaulté
Et clarté
M'aparut par la nuit sombre,
Car vous avez fait courir,

A M O U R S.

*Et courir
Diane en son honteuse ombre.*

*Ioins que les traits élancez,
Et poussez
De vos yeux en ma poitrine,
Ont attise dans mon cœur
Vne ardeur
Qui me consume & me mine.*

XX.

*Sus, gans, allez couvrir la main gentille & belle
De celle-la qui est cause de ma douleur.
Defendez-la du vent, du froid, de la chaleur,
Et que tout vostre mieux soit employé pour elle.
Vray est que ie rai droz pour vne Nymphe telle,
Vne peau plus sul tile, & de rare valeur:
Car bien que vostre peau soit uné peau de fleur,
Elle n'est pas pourtant digne de ma rebelle.
Mais si vous pouvez estre (ô gans) tant honorer,
Qu'elle nous touche un coup, tost soudain vous serrez
De vostre heur nonpareil à Iuppiter enuie,
Qui voudra de nouveau se metamorphoser
En vostre heureuse peau, pour toucher & baiser
Ses yvaines mains meurtriers de ma vie.*

X X I.

C'estoit au iour piteus, que la trouppesacree
Des morts en Iesus Christ auoit trice & repos,
G sans sous la froideur du cercueil en depos,
Quand de maint Requiem leur ame est honoree.

Lors au dir souuenir de la seconde annee
Que mon cœur est desint, pour s'estre uen forclos
D'un œil, en qui le Ciel a mon destin enclos,
Je formay tels sanglots d'une morte halenee.

Hclas! que suis-je moy? suis-je mort? suis-je vif?
Le mort a ce iour d'huy un Requiem plaintif,
Et sur son froid tombeau flambe un funebre cierge:

Mais celle qui deuoit soupirer pour ma mort,
Sur ma dépoille éteint cette chandelle uierge
Qui aux ombres sans corps m'a fait descendre à tort.

X X I I.

Comme le beau Soleil prestant ses chauds rayons
A la Lune sa sœur, n'amoindrit sa lumiere,
Aussi l'Amour ne pert sa force coëtumiere
Alors qu'il reciproque à nos affection.

Le Soleil éloigné par quelques regions
De la Lune la rend de plus beaux rais entiere,
Que lors que de plus pres elle l'a en uisiere,
Comme chacun peut voir en toutes nations.

Ainsi l'Amour lié d'une forte cordelle
Sous le vouloir du sort par le temps ne chancelle,
Ains tant plus la moitié est loin de sa moitié,

Tant plus le feu s'accroist sous la cendre amoureuse,
Garde donc, ô mon cœur! qu'une absence oublieuse,
N'étaigne en toy l'ardeur de si vraye amitié.

A M O U R S.

XXVIII.


Comme quand le Soleil a vaincu le nuage
Lequel en déroboit l'usufruit à nos yeux,
Il semble retourner plus clair plus radieux,
Et œillader nos châms d'un plus riant visage.

Ainsi quand un Amour a rompu le cordage
Des amoureux dédains, des soupçons enuieux,
Il réchauffe nos cœurs d'un feu plus gracieux,
Et fait mieux savourer le Cypre en breuvage.

Mais quand l'opaque corps de la Lune s'est mis
Droit entre luy & nous qui luy sommes soumis
Lors un eclipse obscur decolore sa face.

Aussi l'Amour frappé d'envie outre raison,
D'ire, de jalousie, & chagrinieux soupçon,
En fin dechet du tout de son lustre & sa grace.

CHANSON.

 E parler doucereux
D'une bouche saconde,
Le discours amoureux,
Où toute grace abonde,
Flechiront la durté
D'une fiere beauté.

Se tenir proprement,
Avoir quelque parade,
Dancer mignonement,
Resonner quelque amande,
Rauront, curieux,
D'une Dame les yeux.

A M O U R S.

Par presens & par dons
Jupiter vous accorde
Ce que vous demandons:
Ain si misericorde,
En offrant trouvera
Qui femme aimer vouldra.

Il faut donc pour iour
D'une Dame cruelle,
Dire, braver, offrir,
Chacun en sa caselle,
Ce trois mots consumer,
Tout vite Dame aimer.



ELEGIE.

LE repûte celuy comblé de tous malheurs,
Qui souffrant iour & nuit mille grâces
douleurs,
Laisse piller son cœur en l'amoureuse écolle,
Et veller l'instrument qui forme la parole:
I'en suis ainsi, Madame, ô chef d'œuvre des Cieux,
Qui capturez mon cœur és prisons de vos yeux:
Helas! ie n'ay plus rien dequoy former complainte
Contre vostre ardent feu dont ma vie est atteinte:
Car arrachant mon cœur par vos brandons ardans,
Vous bruslastes ma langue & les poumons dedans.
O Dieu! que n'ay-je creu la simple populace,
Disant que d'un seul rais de vostre belle face
Vous pouviez allumer le froidureux Poulon,
Voire les glaçons froids du Scythe & du Gelon:
Mais, hélas! Semelé fut ainsi mise en poudre,
Voulant baiser Iuppin en son habit de foudre,
Et les éclairs brillans de vos yeux radieux,
Le foudre m'ont lancé par les huis de mes yeux:
Et penetrant au fond m'ont tout réduit en cendre:
Si que fantôme vain, plus ne sçay rien comprendre,
Pour estendre le feu qui flambe dans mes os.
Jamais de mes deux yeux la porte ie ne clos,
Pensant en faire isbir une double riuere
Pour estendre l'ardeur qui me pousse à la biere.

Mais c'est en vain, hélas! car je n'ay pas le cœur,
 Qui aux larmes fournit les esprits & sueur:
 Rendez moy donc mon cœur, Maistresse de mon ame,
 Ou alentez un peu ma rigoureuse flame,
 Je vous mets en ce choix, ou d'éteindre mes feux,
 Ou me rendre mon cœur, ou exaucer mes vœux:
 Car si d'un baiser doux voulez mes feux éteindre,
 Entre les Dieux d'en haut je ne seray le maindre.

O D E.

D Vis que la sœur cruelle
 Qui trama mon destin
 A langueur éternelle
 M'a fait le seul butin
 Arrière de mes yeux
 Soit le grand œil des Cieux.

Hoste melancholique
 Des tombeaux & des crois,
 L'errera fantastique
 Aux effroyables bois,
 Compagnon des Forêts
 Et des Demons secrets.

Les rochers solitaires
 Oreillez à mes sons,
 Les Faunes & les Laites
 Rediront mes chansons
 Chansons tristes tesmoins
 De mes funebres soins.

A la source écartée
 Du populaire bruit,
 D'une plainte attristée
 Je plaindray jour & nuit
 Mes ennuis, mes douleurs,
 Et mes cruels malheurs.

Les ombres éternelles
 Des Manes blemissans,
 Sont beaucoup plus fidelles
 A mes sens languissans,
 Que l'Astre radieux
 Qui redore les Cieux.

Comment, las! ma prunelle
 Pourroit-elle bien voir
 La divine étincelle
 Qui sort du beau miroir
 De cette Dité
 Qui print ma liberté?

Pourroit bien mon oreille
 A longs traits desireux,
 Hummer celle merveille
 Des accens doucereux,
 Qui sortent de la voix
 Qui m'exclame à ses loix?

Puis-je œillader la prec
 Peinte de mille fleurs,

A M O U R S.

Y voyant de ma Fee
Les diurnes couleurs,
Dont or l'ombrage feint
M'est un idole saint?

Pourrais-je bien de Fiores
Sugger la douce odeur
Qui de ma belle Aurore
Souffle l'alme douceur,
Et la rose & le thuy
Du pommelu tetin?

Bref je hay la lumiere
Qui me monstre autre objet
Que ma douce guerriere
Dont le diuin pourtrait
Efface dans mon cœur
Le beau des beaux vainement.

Helas ce n'est moy-même
Qui forme ces accens,
Je suis sa ombre blême
Orphelin de mes sens,
Errant idole affreus
Dans l'Orque tenebreux.

Ainsi du pauvre Orphée
La arrangé aux morts
La morne voix tirée
Par funebres accors

A M O U R S.

R'appelloit à pitié
Sa fidelle moitié.

Encor ce chetif horame
Iourt de meilleur sort,
Car sous le profond somme
Du Platonique port
Son espouse eut le cœur
De ses cris auditeur.

Mais la douce guerriere
Qui me tient prisonnier
Dans la claire lumiere
De son œil mon geolier,
Me bannit en ces bois
Sans respondre à mes vois.

Vous donc ombres sacrées
Des antres recelez,
Vous grottes enmurées
De silences voilez,
Vous cheennes forets
Assistez mes regrets.

Dans vôtre dure écorce
Sous l'ombre de vos bras
Gravez à toute force
Mon languoureux trépas,
Qui bornera mes vœux
Aux Myrtes ombrageux.

*Adieu lampe journalle
 De mon ame Soleil
 Ma paupiere deualle
 Au palus du sommeil
 Pour avoir trop veillé
 Sur ton œil éveillé.*

COMPLAINTE.



*Mon depart helas!
 Diray-ie bien tout remply de tristesse
 Couvert de dueil, adieu belle Maistrresse,
 Et adieu mon soulas?*

*Mais le diray-ie bien?
 Ha non vraiment ie ne le scaurois dire
 Trop long temps, las' pour ses yeux ie souspire
 Sans espoir d'avoir rien.*

*Rien du tout n'ay receu,
 Qu'un poignant trait de sa jumelle flamme,
 Qui a sans plus dominé dans mon ame,
 De tels appas deceu.*

*Voire, mais toutesfois,
 Vn seul regard de si belle lumiere,
 Esclaneroit la liberté premiere,
 Des Princes & des Roys,*

*Bien, donc pour ce regard,
 Ie luy diray adieu en cette sorte*

A M O U R S.

Puis qu'en ce lieu ie n'ay qui me conforte,
Le m'en vois autre part.

Dame cherchez ailleurs
Un seruaeur, qui vous soit si f.elle
Comme ie fus depuis cette estincelle
Qui causa mes douleurs.

Rares les trouuerex;
Tels Amoureux ne sont plus en ce Mode,
Rhée n'a plus sa terre si seconde,
Ny si gras ses guerex.

Après long temps absent,
De vos beautex, à null' autres pareilles,
Oyant de moy chanter tant de merueilles
Me voudrez voir present.

Et bien qu'une beauté,
Telle qu'en vous ça has on void reluire,
Ie n'aye acquis, aussi le doux martyre
Sera la prisonné.

A tout le moins ayez
Le cœur nauvé de semblable peinture
Ne vous monstrez d'or en uant si dure,
Ains vos pleurs essuyez.

Ie te supplie Amour
Maistre des Dieux accorde ma priere.

*Que se la voye en semblable misere
 Quelquefois à son tour.*

*Le me tiray alors
 Comme elle rit de use voir en mal ayse,
 Apres avoir consommé de sa brasse,
 Mon esprit & mon cors.*

Fin des secondes Amours.



AY SIEVR FLAMINIO
 DE BIRAGVE,

STANCE.



*N uante bien souvent quelcun sans le co-
 gnoistre,
 Mais moy i'escris de vous ce que ie voy
 paroistre,
 C'est que dedans vos yeux la mere des
 Amours
 Paroist, ayant en main ses flames & ses armes,
 Dans vostre taille on void le grand Dieu des alarmes,
 Et la sage Python s'entend par vos discours.*

CATHERINE DES FOCHES
 de Poitiers.



BERGERIES DE FLAMINIO

DE BIRAGVE GENTIL-

homme ordinaire de la
chambre du Roy.

SONNETS.

I.



Rottes, Cavernes, Prez, Tertres, Forests,
Riuages,
Antres, Tailus, Deserts, Plages, Rochers,
Coupeaux,
Vallös, Fleuves, Torrens Boccages & Ruis-
Estoient de nos Ayeux les superbes estages. (Seaux,

Entre le gras bestail sur les fleurs herbages
Vinoient, & sans respect de leurs naïsues peaux,
Libres ils s'esgayoient tous simples pastoureaux,
Mais ce siecle se rit de l'heur de ces vieux âges.

Les palais lambrissés, les Chasteaux merueilleux
L'Or, l'Argent, les festins, les tiltres orgueilleux,
La luxure & l'envie, en ce siecle ont pris place.

Nos Ayeux pauvres gens furent élus de Dieu,
Et ores les trisors que l'on brigue en tout lieu,
Changent la belle Astree en mevraniere curace.

B E R G E R I I S.

II.

Tadis on vid le brave fils d'Egee
Pour son amy se jeter au hazard,
Et tu te vis percé de part en part
Vaillant Hector, sur le bord de Sygee.

Rien ne valut ta vaillance prisee,
Car tu sentis ces homicide dard
Que décocha cet Argive souldard,
Vengant sur toy le fils de Mœnece.

Rien ne poussa ce brave Athenien
Rien ne poussa ce vaillant Pelien,
Que l'amitié qu'ils avoient dedans l'ame.

Pour recompense Achille trespassa,
Pour reconfort l'Athenien passa
Dans les Enfers, au milieu de la flame.

III.

Ce Dieu qui maintes-fois a quitté les hauts Cieux
Pour venir icy bas voir d'une mortelle,
Ayant un jour laisse son épouse fidelle
Pour se venir esbattre en ces terrestres lieux:

Ainsi qu'il descendoit du Saint Manoir des Dieux,
Fendant l'air epais d'une vitesse isnelle
Il vid sur un coupeau mon Alceste la belle
Qui doroit l'univers des rayons de ses yeux.

Mais si tost qu'il eut veu la divine lumiere,
Des yeux étincelans de si belle bergera
Il forma ces propos tout embrasé d'Amour.

Je quitte desormais la demeure celeste
Puis que les brillans yeux de cette belle Alceste
Font de leurs sancts rayons naistre un plus beau seigneur.

IIII.

Le tout puissant ouvrier de la ronde machine
 Voulant combler les siens des nombres de bon heur,
 Souventes fois les plonge en la mer de malheur
 Leur versant puis apres sa roussee divine.

Moyse fut iadis commis à la marine,
 Puis du peuple Iuis fut éleu gouverneur.
 Moy ne pouvant attendre à un si grand honneur
 J'ay alenté ma soif en l'onde Cherilline.

Ce ne m'est moindre honneur d'avoir beu de cette eau,
 Que d'avoir erigé un superbe chasteau:
 Car l'or, l'airain, le Marbre, & le veneus porphire,
 Tombent en fin du temps la proye aux ans cheus:
 Mais ceux qui en ces flots se sont baignez tous nus,
 Du lac oublieux la muse les retire.

V.

Ores que de fureur mon ame est oppresse,
 Et que ie danse au bal des neuf sçauantes seurs,
 Quel sentier puis ie battre, ou quels chemins plus seurs,
 Que du trac naturel la commune passée?

La voye que nature à chacun a tracee,
 Toujours au port heureux guide ses sectateurs:
 Celuy ne peut errer qui a pour ses trésseurs,
 L'instinct, l'ardeur, l'amour avec le lait succee.

Mon sang propre à bouillir d'un amoureux brandon,
 De nature m'enrolle au camp de Cupidon,
 Attendant donc les fruiets d'une automnale vie,
 J'en fleuriray mes vers d'un printanier émail,
 Versant ma ieune odeur sur les pieds de Sylve,
 A qui j'ay dedié tout mon petit bestail.

B E R G E R I E S.

VI.

Après tout de travaux soufferts à ton service,
Le m'en vois mal-heureux, n'estant recompense,
Dessus un teint si beau ie n'eusse point pense
Que Nature y eut mis un cœur si plein de vice.

Cognoissant maintenant ton cœur & ta malice,
Je regrette à loisir le temps que t'ay passé,
A t'aimer, t'adorer, mais, las, ie suis lassé,
De t'auoir si long temps fait de moy sacrifice.

Adieu cruelle adieu, la jeunesse & l'erreur,
Qui conduisoit iadis cette ieune fureur,
Ne va plus allumant le feu dedans mes veines.

Ie ne suis plus celuy qui iadis t'adoroit,
Ie ne suis plus celuy qui trop heureux mourroit,
Preuant son Paradis dans l'Enfer de ses peines.

VII.

La liberalité rend les hommes semblables
A la diuinité, car la diuinité
A resspandu ses dons par liberalité
Sur nous, las! qui estions chetifs & miserables.

Les esprits genereux ensemble venerables,
En visent bien souuent ainsi par charité
De ce qu'ils ont de plus donnant à pauureté
Ce qui les met au rang des Heros adorables.

Ha! Dieu si i'estoy roy, Dieu m'en gard toutesfois,
Combien les bons esprits pardons i'eleuerois,
Qui seroient que du temps ie me pourrois deffendre.

Auguste ainsi flatoit le docte Mantoüan,
Qui son honneur alloit par ses chansons loüan
Ainsi les vers Grægeois desiroit Alexandre.

VIII.

Alceste quand ie voy vostre perruque blonde
 Qui des Tigres plus fiers enlaccroit le cueur,
 Et l'esclair foudroyant de vostre œil mon vancueur
 Qui peut embraser l'Air, le Ciel, la Terre, & l'Onde:
 Quand ie voy vostre grace où tout honneur abonde
 Sans qui le fier Amour inconstant & trompeur
 Ne feroit désormais plus de crunte & de peur,
 Quoy qu'on die qu'il puisse embraser tout le Monde:
 Je benis ma prison & mes brasiers cuisans,
 Mes tourmens, mes ennus, me sont doux & plaisans:
 Mais lors que j'aperçoy le cœur d'une Tigresse
 Sous un œil si serein, si doux, & gracieux,
 Je maudy le Destin, la Fortune, & les Cieux
 Qui m'ont fait seruiteur de si fiere Maistresse.

IX.


Qui contera les fleurs de la saison nouvelle,
 Ou du ciel azuré les rayonnans flambeaux,
 Ou du grand Ocean les écaillez troupeaux,
 Ou la bande qu'en l'air se soustient de son aile:
 Qui contera les grains d'une cueillette belle,
 Ou des chans Auvergnacs les Vaches & les veaux,
 Ou des loyaux amans les languoureux travaux,
 Ou ceux que de tout temps usuriers on appelle.
 Qui contera le poil des hommes bien chenus,
 Ou subtil contera les Atomes menus,
 Ou le brillant sablon du Lybique rivage.
 Somme qui contera les Amours de Cypris,
 Ou des Dames qui ont l'esprit aussi volage,
 Celuy pourra conter mes amoureux soucis.



E G L O G V E.

DAPHNIS ET THYRSIS.

D A P H N I S.

 *E* que le beau Soleil de sa perruque blonde
Sur le midy plus chaud illumine le Monde,
Thyrsis allons-nous-en dans ces Airres moussus
Que tu vois en dessous de ces Constaux & bossus
Tandis que nos brebis par ces vertes prairies
Vont passant lentement les herbottes fleuries,
Et chantent les ennuis & douloureux regrets
Dont nous faisons rade resonner les forests
Alors que la Carité & ma cruelle Alceste
Causent dedans nos cœurs une pierre moiceste.

T H Y R S I S.

Daphnis gentil Pasteur sur qui les puissans Dieux,
Ont bien voulu verser leurs tresors precieux,
Tu ne veras jamais que ton Thyrsis fidelle
Soit a tes vœux sacrez contraire ny rebelle,
Allons ou tu voudras, allons doncques adoucir
Le poison qui rade vult nos sens enclouter,
Bien que le souuenir de la cruelle femme
Qui deuore mon cœur & asslige mon ame,

Alc causi un grand regret & comble mon cerueau:
 De soucis rigoureux, & de travail nouveau,
 Je ne lairray pourtant de rechanter la peine
 Que i'ay souffert ayment ma Carite inhumaine,
 Pren donquis ton flageol & d'un g accieux son
 Entonne le premier doucement ta chanson.

DAPHNIS.

Thyrsis ie m'en vay donc chanter la plainte amere
 Que ie fis une fois à ma Nymphic seuer.

THYRSIS.

Commence donc Daphnis sus chante le tourment
 Que tu souffris iadis pour aimer constamment.

DAPHNIS.

Mon Alceste mon cœur, m'amour, ma chere vie
 Puis que tu voids mon ame ardentement ravie
 De tes ieunes beautex que ne prens tu pitié
 De mon cruel tourment & constante amitié,
 Pourquoi suis-tu de moy? ie ne suis une Fere,
 Qui te veuille meurdrir, ô cruelle bergere,
 Ie jure, helas! ie suis ce Daphnis malheureux
 Qui pour te trop aimer vit triste & languoureux,
 Arreste un peu tes pas, arreste toy Alceste,
 O que ie crains, helas! qu'une épine mo.este,
 N'empoupre de ton sang plus rouge que coral
 Tes petits pieds d'argent te faisant quelque mal,
 Helas arreste toy, i'ay une belle cage
 Où ie mis auant hier un rosignol sauvage,

C E R G E R I E S. 5

Qui commence desia d'un armonieux son
 A chanter doucement vne belle chanson,
 Je te la donneray, la gentille Clæsie
 Qui emporte le pris sur la troupe choisie
 Des Nymphes du pais m'a bien voulu donner
 Pour l'auoir un grand Luth, d'yuoire où entonner,
 Je portroy quelquesfois la rigoureuse peine
 Qui iour & nuit pour toy incessamment me geine,
 Mais ie n'ay pas voulu, ie la garde pour toy
 Pren donc Alceste, prei pitié de mon esmoy,
 Quoy donc tu fais de moy ainsi qu'en un bocage
 Fut deuant un Limier vne Fere sauvage?
 O malheureux Pasteur, ô Daphnis malheureux
 Il n'est tant rien que moy de triste & douloureux.
 Zephyrs qui euentez par le monde mes plumes
 Mes regrets, mes soupirs, & mes larmes non feintes,
 Auez vous oncque veu du froid Septentrion,
 Jusqu'au gond de Midy plus griesue passion,
 Que celle que ie souffre en profond de mon ame,
 Pour aimer trop les yeux d'une cruelle Dame?
 O Lois delicieux, & vous sombres forets
 Que ie soy retentir de mes tristes regrets,
 Puisse aduenir un iour que de vos bras à l'ombre
 Dans un triste Cyprés soit graué mon encombre.
 Et qu'apres mon trespas celle qui n'a pitié
 De mon cruel tourment & fidelle amitié
 Espanse sur ma Tombe un grand ruisseau de larmes
 Et graue tout au tour ces trois funebres carmes.

S O V S C E T R I S T E C Y P R E S G I S T V N

P A V V R E P A S T E U R

QVI MOVRVT EN CES BOIS POVR
LA FIERE RIGVEVR
D'VNE CRUELLE NYMPHE A SON
AMOUR REBELLE.

THYRSIS.

*Daphnis mon cher amy Et compagnon fidelle
Tes sons armonieux Et ton chanter si doux
Pourroient approuiser les Tigres Et les Lions:
Mais comme est-il possible, ô Dieu, qu'une bergere
Eut le cœur si cruel, Et peut estre si fiere,
Quelle ne print pitie des tourmens langoureux
Des ennuis, des soucis, Et travaux rigoureux,
Que souffroit pour ses yeux ton ame langoureuse?
Vrayment elle estoit bien cruelle Et rigoureuse,
Je croy que quelque Fere en un roc l'alaitta,
Ou qu'une cruelle Once en ses flancs la porta.*

DAPHNIS.

*Thyrsis lors que le fils de la belle Cyprine
Vint graver dans mon cœur cette beauté diuine
Ce traistre me promet mille Et mille douceurs,
Ore il me paist de fiel Et m'abreuue de pleurs,
Mais dy moy ie te prie ô compagnon si belle
Si ta Carite fut comme Alceste cruelle.*

THYRSIS.

*Melas mon cher Daphnis les rochers sourcilleux
Les grottes, les deserts, Et les monts orgueilleux,
Les prairies, les bois, les ruisseaux, les bocages,*

BERGERIES.

Sont si felles tesmoins de s'émouuueses iuzes
 Des marmes douloureux, de l'ennuy & chement,
 Des maux continuelz, de langoureux tourment,
 De la cruelle angouisse & de la griesue peine,
 Que l'ay s'effort aymer à ceste Nymphe inhumaine:
 Sans qu'elle print jamais ny mercy ny pitié
 De ma loyale s'uncte & constante amitié.
 Tu tombes le trouuay dedans ta présulette
 Auecques ses brebis qui passoient l'herbelette,
 Lors tout triste en pleurant ie luy parlay ainsi:
 Ma Cointe ma cœur, ma moult, mon suicy
 Ne crains-tu rien de la cruauté dure
 I'ay ne ou peu de pitié des tourmens que i'adure:
 Po n'ioy en a plus souuy de moi petit trouperin,
 Qui cre vagabond, ores sur un Coupeau,
 Ores par les Forêts, ores sur les Montagnes,
 Ores par les guerres des riuieres Campagnes,
 Tout ait ce contour, les ramagers oyseaux
 De ce lieu les amours deffus les arbrisseaux,
 Les pastis agaçans si tellement par les prees
 Qui sont de telles fleurs richement diaprees.
 L'atout r'ay ho m's moy qui triste & langoureux
 Ie fends l'Air & les Cœux de sanglots douloureux
 Ne pourrais-molla de toi de ton courage,
 Il n'y a bois ton jany cœur sans iage,
 Ny superbe Rocher, ny Turme redissant,
 Qui ne s'orde a t'ouuer mon ebant languissant:
 I'ay resonnait le Echo d'ore & oia p'royable
 Redit sument de moy de mon cœur misérable.
 Helas! tout a pite de suicy, de tourment,

Que pour ta grand' beauté ie souffre incessamment
 Lors que toy seulement qui tousiours rigoureuse
 Te moques & te ris de l'ardeur languoureuse

Que d'adorer & consumer incessamment mon uer.

Huy, hélas, Caute appaise ta rigueur,

Prends un peu de pitié de la peine cruelle

Que endure nuit & iour ton amant plus fidelle.

O dieu! le sem' au vent mes cris & mes soupirs,

Mes singlots sont portez sur l'aile des Zephyr,

Les ie b'ists en l'air, ie re come le sable

Pensu & flechir le cœur de ceste inexorable.

Certes ie cognoy bien que ie suis insensé

D'adorer ses beaux yeux qui m'ont tant off'ense:

Mais quoy? puis que le ciel arreste que m'icome

Me soit auant mes iours cruellement venue,

Il me com'ent mourir' mais apres que mes pas

La Parque aura conduits aux r'ues de là bas,

Vous Passeurs amoureux & vous Hamadryades,

Vous Sat'nes cornus & vous belles Dryades,

Fendez l'air & les Cieux de cris & de regrets

Et a'ntes en pleurant aux r'ancuses Forets,

Aux Aatres, aux Rochers, aux R'uieres b'uyantes,

Aux Deserts areneux, aux Plaines roussoyantes,

Aux R'uegis mousses, aux Coustans verdissans,

Aux murmurs R'uisseaux, & aux Prez fleurissans,

Que le pauvre Thyrsis, leur compagnon fidelle

Et'oit pour trop aimer une Nynphe cruelle.

Voila mon c'oeur Daphni, les douloureux regrets

Que i'ay suruert apris aux Amres plus secrets:

Mais pour ce que deia le grand flambeau du Monde

BERGERIES.

Plonge dans l'Ocean sa chevelure blonde
Et que la sombre nuit de ses palles bandeaux,
Voile nostre Emisphere, appellons nos troupeaux
Qui passent égarés çà & là les herbettes,
Et allons pas à pas retrouver nos logettes.

DAPH.

Allons Thyrsis allons, allons nous retirer,
Demain nous reviendrons nos ardeurs soupirer.

COMPLAINTE.

Vun jour estant cecablé d'une ennuyeuse peine
Le m'esgare seulet parmy les champs ierbens,
Ore habitant un bos, ores une fontaine,
Ore dessus le bord de quelque estäg bourbeux.

En fin peisant un peu allegier ma misere,
Et me sentant vaincu d'un gracieux sommeil,
Je me couchay dedans un taillis solitére,
Mais, las! au mesme instant ie renforçay mon dueil.

Car ainsi que i'estoy gisant sur la verdure,
Du taillis ombrageux, survint fatalcment
Vne Nymphe, admirable ouvrage de nature,
Qui fendoit les rochers de son gemissement.

Alors ie m'esueillay & de prompte vitesse
J'allay voir quel étoit son ennuy vehement:
Mais son dœil me causa vne telle détresse
Que ie m'esquouoy ennuyé doublement.

CHANSON.

M On Alceste,
 Ma celeste,
 Ma bergere, mes amours,
 En detresse,
 Et tristesse,
 Pour vous je passe mes iours.

La lumiere
 Coûtumiere
 De vos étincellans yeux
 Tant enflame,
 Ma pauvre ame,
 Que j'en suis tout soucieux.

Donc ma vie
 Je vous prie
 Apaisez mon triste dueil,
 Ou la peine
 Qui me geine
 Me mettra dans le cercueil.

COMPLAINTE.

L E beau Daphnis seruiteur d'Amaraithé,
 Voyant un iour la belle qui baisoit
 Le vieux Meris, d'une voix nu-mourante,
 Au de courroux, ces paroles disoit.

Vous qui repus d'une poison amere,

B I R G E R I L S.

Correz apres le trompeur hameçon
 D'une beauté, qui d'une aile legere
 S'enfuit de vous sans payer la rançon.

Ne vous suez plus à Maistresse aucune
 Amours suyez tous les fœminin lieux,
 L'Amour, la femme, & l'aveugle Fortune
 Avant le temps nous font devenir vieux.

La fœminin la Fortune est depeinte
 Comme de ruy femme d'ye on la doit:
 Car sous le Ciel duquel la terre est ceinte
 Rien plus leger que la femme on ne voit.

Les sept pechez, que mortels on appelle
 Tous sont nommez du genre fœminin,
 Heureux celuy qui se sauve d'elle
 Qui des venins est le maistre venin.

Celuy est bien chetif & miserable
 Qui s'asservit aux infidelles lois
 D'un Animal inconstant & muable
 Plus que la Mer & les suelles des bois.

Las! falloit-il infidelle Amaranthe
 Que pour loyer de ma fidelité
 Tu fisses or' à mes yeux apparante
 Ton inconstance & ta deloyauté.

Puisse Venus, à mes vœux favorable,
 De ton forfait te punir tellement,
 Que tout Amant volage & variable,
 Appreigne à vivre à jamais loyaument.

CHANSON.



Pres que ma Phyllis eut biē sondé mon ame,
 Que rien n'estoit en moy qui ne fut plein de
 D'amour, & de langueur, (flame,
 De mortelle poison, & de rage obstinée,
 En fin elle annullit, malgré la destinee
 Le roc de sa rigueur.

Si que voyant à l'œil mes volontez si saintes,
 Mon desir immuable, & les chaudes attentes
 De ce Dieu sans pitié:
 Elle receut les vœux de mon humble service,
 Et n'offrit pour guerdon son cœur en sacrifice,
 Avec son amitié.

O bien heureux tourmens dont la longue souffrance
 A donné tant de biens pour toute recompense
 A ma pitieuse ardeur!
 O bien heureux brandon qui flamboit en mes veines,
 Puis que le doux tribut qui se doit à mes peines,
 Se paye en ce bon heur!

Pour soulager le feu qui te brûloit d'envie,
 Dit elle en m'accollant, je veur, ma chere vie,
 Me perdre entre tes bras:
 Et te baiser si fort que nos ames beantes,
 Apres telles faueurs, soient à la fin contentes
 De ces mignars appas.

B E R G E R I E S.

Lors descourant à nud ces deux pommes d'ivoire
Qui flottoient doucement d'une pompeuse gloire
Sur un estang de lait,
Je les baise cent fois, & tends ma main hardie
Sur l'Al'astre poli de sa cuisse arrondie,
Où j'eus tout mon souhait.

Car chatouillant de près la divine excellence
De ces tresors cachez, à la fin je m'avance
Jusqu'à cueillir le fruit,
Qui rougissoit superbe entre le mol ombrage
D'un petit cresspe d'or, où j'apaisay ma rage
Tout du long d'une nuit.

J'eusse voulu cent yeux au plus doux de ma flamme
Pour voir mille beautez dans le sein de Madame
Et dans ses flancs plus bas.
Mille lis blanchissans, mille œillets, mille Roses,
Mille Couroux musquez, mille perles decloses,
Mille Amoureux appas.

Et bien que l'œil perlé d'une goutte jumelle
Monstrast un peu d'ugreur dans l'esprit de la belle
Pour ma temerité.
Je la presse pourtant, je l'accolle & la baise,
Mais d'un baiser si long, qu'en l'erruain, j'apaise
Son courage irrité.

Lors d'un œil demy clos, comme tout esperdue,
Ha, mon cœur, se me meurt, ha ma mort tu me tue;

Dit elle en gemissant.
Mais puisse-je mourir d'une mort si plaisante
Toujours entre tes bras, tant que l'ame constante
S'enrolle en te baisant.



DIALOGUE.

Flamin & Phylandre.

F L.

Phylandre je voudrois sçavoir
 De toy comment pourrois avoir
 Remède au mal qui me tourmente:
 Suis tellement navré d'Amour,
 Que n'ay repos ny nuict ny iour
 Bressé d'une ardeur vehemente.

P H Y.

Tu me demandes cher Flamin
 Remède à ce mortel venin
 Qu'Amour a versé dans ton ame:
 Je ne suis pas Égyptien,
 Ny enchanteur, ny Magicien,
 Pour chasser ta curieuse flamme.

F L.

On dit que tu es fort prudent,
 Sage berger bien entendant
 Tous secrets, & toute science:
 Pource te te prie dy moy

B E R G E R I E S.

Lors d'escurant à nud ces deux pommes d'ivoire
 Qui flottent doucement d'une pompeuse gloire
 Sur un étang de lait,
 Je les baise cent fois, & tends ma main hardie
 Sur l'Al'astre poli de sa cuisse arrondie,
 Où l'eus dont mon souhait.

Car chatouillant de près la divine excellence
 De ces trésors cachés, à la fin je m'avance
 Jusqu'à cueillir le fruit,
 Qui rougissoit superbe entre le mol ombrage
 D'un petit cresspe d'or, où l'apaisay ma rage
 Tout du long d'une nuit.

J'eusse voulu cent yeux au plus doux de ma flamme
 Pour voir mille beautés dans le sein de Madame
 Et dans ses flancs plus bas.
 Mille lis blanchissans, mille œillets, mille Roscs,
 Mille Couleurs musquées, mille perles decloses,
 Mille Amoureux appas.

Et bien que l'œil perlé d'une goutte jumelle
 Monstrast un peu d'ugreur dans l'esprit de la belle
 Pour ma temerité.
 Je l'i presse pourtant, je l'accolle & la baise,
 Mais d'un baiser si long, qu'en l'irruant, l'apaise,
 Son courage irrité.

Lors d'un œil demy clos, comme tout esperdue,
 Ha, mon cœur, te me meurs, ha ma mort tu me tue,

B E R G E R I E S.

*Si tu sçais ou guerir l'esnoy,
Qui me faict vivre en grand' souffrance.*

P H Y.

*Il est vray qu'il a plu aux Dieux,
Aux Astres, aux Destins, aux Cieux,
De me donner quelque science:
Mais pour chanter ce dois-amer,
Qu'on nomme icy bas mal d'aimer,
Je n'ay aucune experience.*

F L.

*Que feray-je plus que je voy
Que tu ne sçais guerir l'esnoy,
Qui me faict vivre miserable?
Là, maintenant je cognois bien
Qu'il ne faut que i'espere rien
Qu'une mort triste & redoutable!*



L G L O G V E

P E R R O T E T F L A M O T .

Perrot ta chargé d'ans ayant plusieurs saisons,
 Veu de l'alme Cerés maintes blôdes toisons,
 Ayant veu au pressoir mainte mäne écoulée
 A force de fouler estre au muus distillée,
 Ayant veu maint printemps, maints froidureux hivers,
 Un tour plat estendu dessus des saules vers,
 Vit le ieune Flamot d'une vois languissante
 Se plaindre tristement sur l'herbe fleurissante,
 Il voyoit çà & là s'égarer son troupeau,
 Ores par les guerets, ores sur un coupeau:
 Flamot ne s'en chaloit, ains d'un flageol rustique,
 Entonnant lentement sa funebre musique,
 Faisoit de ses sanglots & douloureux regrets
 Retentir les rochers, les monts, & les Forets.
 Perrot ayant pitié de sa peine ennuyeuse
 Luy tint un tel propos d'une voix soucieuse.

P E R R O T .

Flamot ton front ridé & ton œil enfoncé
 Monstrent euudemment qu'un grand dueil t'a blessé,
 Tu fends l'air de soupirs, ta troupe camufette,
 N'ayant ton œil sur soy, ny soin de ta houlette,

BERGERIES.

*A la mercy des Loups, suit le premier sentier,
Que son simple appetit, communement faultier,
Luy monstre sans egard, un erres solitaire,
Sans auoir nul respect du gracieux repaire
Des Nymphes du pais.*

FLAMOT.

*Ha Perrot grand berger,
Chez qui le grand Iupin daigne bien s'heberger,
Quand tu veux conuier ces neuf filles pucelles,
Qui aux mynards Pasteurs d'Etant leurs chansons belles
Ce n'est pour moy, chetif, que le riant printans
Vient semer par nos prez mille gau passetans.
Ce n'est pour moy, chetif, que la troupe empennee
Munie ses frelons à l'Aube fraiche-nee:
Ce n'est pour moy, chetif, que les coulans ruisseaux
Vont chamarrant les champs de passemans nouveaux,
Bref ce n'est pas pour moy que la voûte azurine
Regard à pouing f'cond sa rose diuine,
Tout rit en ce cantour, & mon œ l'alarmant
T'esmoigne que mon cour est dedans cuidoyant.*

PERROT.

*C'est trop se consumer d'une douleur secrette
Sans se li sser fonder à la sage épreuette
Des vieux pais berger, qui fondent leur raison
Sur leur age cheui, & antique s'font.*

L'arbre qui en Avril de fleurs ne se couronne,
 A peine de ses fruits gagnera son Automne,
 Si en ton sein printemps tu ne sens les plaisirs,
 Qui estoient toujours des jeunes les desirs,
 Quand ainsi comme moy vas à l'ente olive,
 Quand l'hyver de tes ans blanchira la figure:
 Tu seras acroupy en un foyer cendreur,
 Regrettant du jeune âge, & l'Amour & les jeux.
 Quand t'estois, comme toy, en ma verte saison,
 Frisottant mon menton d'une blonde toison,
 J'avois toujours en bouche une gente musette
 Affusté d'un costé sur ma belle houlette,
 Je faisois gambader à maint tour & retour,
 Les voisins pastoureux d'une lieue à l'entour:
 Je faisois sauteler les gages pastourelles
 Aux refrains doucereux de mes chansons nouvelles,
 Le terroir Vandomois répondoit à mes sons,
 Et encore le Loire entonne mes chansons:
 Et croy qu'aux champs n'y a une fleur nouvelette
 Qui n'ait ouy le nom de celle Cassandrette,
 Qui par tant de Soleils au nœud de ses cheveux
 A enreté mon ame, & mon cœur, & mes vœux:
 Tesmings en sont Thoinet & Bellot, que la terre,
 En eust à mon heur, pour son tresor enserre.
 Mais toy en la saison que tes jeunes esprits
 Deuroient se recreer aux doux jeux de Cypris
 Tu ternis ta lumiere & le May de ton âge,
 Et n'as plus nul honneur sur nostre pasturage:
 Que ton front labouré estende sa blancheur,
 Et de ces mois plus beaux imite la frescheur.

B E R G E R I E S.

F L A M O T.

Helas! tu mords en riant, que ta h. de vegeuse
 A nous veines bergers se monstre indistincte,
 Tu es son dain cogneu quel est le creuecœur
 Qui m'a depossede de moy & de mon cœur
 Ton hâmes, Perrot, en on de ta Cassandre,
 Quel en quelle est reduit quasi ton eam un eudre,
 La juelle appasata: te ste p ision.
 Mais, en l'iston' ma belle Marion
 Se fait de l'ame yeux, nsi qu'en un bocage
 S'enferme loin de nul malice fore sauvage,
 Je luy offre deud. tout mon lent car d'ice,
 Et le premier centifolia de l'apyl arboré,
 De mon tres beau lamer & la disme la premiere,
 Avec l'ognon & belant sa mere nourriere.
 Mais que dis- e mes dons? radore en fond des cœur
 Sa divine l'anté, & son œil mon vaineuent
 L'e prend a de l'un, & mes dons & ma Muse
 Votte un baiser sulet, dure elle me refuse,
 Bien qu'elle void a l'œil que le berg' voisin
 Ven l'oit me faire esp' de sa belle Catin:
 Mais se l'uy tant de vis em' rante dans mon ame,
 Que du doré Soleil la v' diens' p'ame
 M'est une ol' jume nuit au pris de son Soleil,
 Qui se presente à moy en songe & en rueil,
 Luy fontz-te, Perrot, le fort arc de Cyprie
 Mais te de pat en port n'a tendrette poitrine.

P E R R O T.

Helas! mon cher Flamot, les v' d'is f'ants
 Pourroient te tesmoigner les amon'it & regrets

Que d'ay formez aux Prez, aux Tillz, aux Motagnes,
 Aux Deserts ecartez, en riantes Campagnes,
 Pour entamer le roc de ce cœur virginal
 Qui m'a fait en aller un Ocean de mal.
 Le juy non mes presens, desquels te ne fus chiche,
 Amis mes douces chansons dont le Ciel me fit riche,
 Ont sechy quelques fois son cœur diamantin,
 Et ma pante d'yeux tout a perdu son butin,
 L'ambouche ainsi, Flamm, ta musette nombreuse,
 A la fin Marion de toy sera tateuse,
 A'o pu de tes chans tes gracieux plaisirs
 Devanceront, croy moy, les plus a dans desirs.

FLAMOT.

De vray, mon cher Percor, ma voix est empêchée,
 Et ma musette encor n'est pas bien embouchée:
 Mais tu sçais qu'un poulet ne devient si tost grand,
 Et le plus haut Cypres vieillit en accroissant:
 Mais si par la douceur de tes chansons nombreuses
 Qui rendent de tes vers les forets et montaignes,
 Tu veux polir un peu mes trop rudes accents,
 Qu' de ma Marion n'a chantent pour les serens
 Je te veure un hancp que la docte L'incorne
 Voudroit bien acheter pour sa che. c. reserue:
 Il est tout fait de tout, enrichy d'un bellet,
 Dont le beau passage arriste le roy aul,
 Tu y veure un peu d'irapigner les Muzades
 Sur un lord cristal in O les Ham. l'ye des:
 Tu y veure d'incorne en habit non c. g. m.

B E R C E R I E S .

Si lant le vieil Argus pres son troupeau cornu
Tu y verras le vert d'un ombrageux bocage,
Et dessus l'Aubepin la lambrunche sauvage:
Oltre tu y verras Silone le vieillard
Qui redresse Baccus trebuchant quelque part,
Lc te voie outre-j lus un chien le plus fidelle
Que jamais tu as veu de ta double prunelle.

P E R R O T .

Si l ne tient qu'à ce point, Flamot, je te promets
Qu'en brief tu attendras le but de tes souhets.
Mais d'autant que desja s'ombragent les montagnes,
Et que l'esper de cloi ses coilles compaignes,
Il faut pour ne sembler un peu ruse leger,
Remover les troupeaux en la ville heberger.

Mais si tost que les yeux de l'Aurore vermeille
Ouvrent, rouillieront le peuple qui sommeille,
Reviens m'ens en ce lieu, alors ton chalumeau
Sur mes nez chantera un chant plaisant & beau.

F L A M O T .

Mor Perrot le veux l'argentive Cythie
Au soir & au matin je meure ton amie.



EPIGRAMME.

Aux Dames veuves & aux filles.

Que vous sert posséder Royaumes & Provinces
 Habiter les Palais richement lambrissés,
 Vous servir de vallets à gauche de Princes,
 Luy servir de carlatte & rubis enchissés?
 Que sert que vostre los chantent les grands Poëtes,
 Voir vos habits enfler de lingots précieux,
 Et aller la beauté de Titan radieux,
 Puis languir en un lit tout si oisivement scuisstres.

EPIGRAMME.

Contre un Zoile.

A My tu ne fais rien que de mes vers médire,
 Mais ce n'est que tes vers qui sont graves & nombreux:
 Cependant que nous dorrons à tous jurt de rre,
 Car chacun cognoist bien que nous mentons tous deux.

EPIGRAMME.

L'Amour est tout pain de Jajons,
 Le nouveau le plus de fleurs,
 Et le plus plein de miel dans nos Jajons,
 Et l'Amour est tout pain de Jajons.

B E R G E R I E S.

CHANSON.

Bien que l'hiver frondeux,
Bride d'un frein glacé,
La course de la rivière,
Luy impechant sa carrière.

Neantmoins se voy les fleurs
Peines de nulle couleur,
Et nul'e argentines veines,
Qui vont arrosant nos plaines.

Je voy les filles du Ciel
Qui vont moissonnant leur miel
Sur le thyn, l'œillet, la rose
Au matin tout frais éclosé.

Bref un Avril printanier
Ne permet que Casanier,
Je m'acrouisse en la cendre
Où Cupidon ne peut tendre.

Mais qui est ce Soleil beau
Père de ce May nouveau?
Veu que la lampe journalle,
Si tost aux ondes devalle.

Ha se voy, se lus, j'entends
L'auteur de ce gay printemps,
C'est la brillante pucelle,

B E R G E R I E S.

De la bête p. Pastourelle.

Bien que le moue ichanson
De la celeste maison,
Dessus nos campagnes verse
Sa cruche pleine d'eau perse.

Vn seul éclair de ses yeux,
Qui peut cendroyer les Dieux,
Dessèche toute fontaine,
Qui va nuyant nôtre plaine.

Et cet émail nouuelet
Est fils du ris doucelet,
Du ris enfant de sa bouche
Où l'aurette a mis sa souche.

S I P A N, & les Satyreaux,
Sautelen sur les coupeaux,
C'est aux sons de la voix belle,
De la gente Pastourelle.

Et si cette icune fleur
Est des Bergeres l'honneur,
Ces flammes sous plus diuines,
Que les celestes Cyprins.

Elle, l'heur du pastoureau
Peut maistriser tout château,
Voire cette Pastourelle

B E R G E R I E S.


Dont la bande immortelle.

*Jupiter voudroit changer
En forme d'un vil berger,
Changeroit son sceptre en houlette
Pour si belle bergerette.*

*Car tousiours le pastoureau
Iokit d'un printemps nouveau,
Oeilade de la pinnelle
De si belle Pistourelle.*



E L E G I E.


 I ce d'ueil angoussieux auant-courrier de mort
 Qui trace le sentier au Cocytide bord,
 De sen^t égal au mien Ce n'est sans iuste cas
 Qui tout hōme attendant cette dernière pause
 S'arrête d'au^{ant} le lumiere d' Cieux,
 Qu'il se ternit & s'obscurcit.

Mais croire ie ne puis que quand la Parque siere
 Vient affranchir du corps nostre ame prisonniere,
 Elle enfante un tourment semblable au creue-cœur
 Qui oppresse mon ame & tourmente mon cœur.

Quand le cizeau fatal vient trancher nostre trame,
 L'edifice charnel par ce coup seul s'entame:
 Mais quand un champion du camp Cytherien
 Est tristement veſué du Soleil de son bien,
 L'ame se coupe en deux, qui uiroit saine entiere,
 Bien qu'enfermee aux yeux d'une belle geolier.

Doncques, ô de mon cœur la plus chere parcelle,
 Faut-il que loin de vous i'éloigne ma nacelle?
 O iour fatal, semé par le grand œil des Cieux,
 E-lipsant pour iamais sa lumiere à mes yeux!
 Quelle Hidre de malheurs sera la departie,
 Si ia de ma vigueur la force est amortie.

Piteuse, œillade moy d'un bon clin (douce mort)
 Mort, ancre de mes maux, mort mon dernier ressort:

B E R G E R I E S.

Si de ce mien l'on-heur m'est close la barriere,
Ma - ie avant mes pieds fuisse sa carriere,

Mon ame déposant à vos pieds tendrement
Sa dépouille morte, ne na plus librement
S'ubayer avec vous et son essence entiere,
Que de voir te vaguer en çà ou là courriere.

O Fortune! la Sœur d'un vent en tourbillon!
A peine du Soleil ray en l'échauffon,
Que t'en suis orphelin, & l'Aube fiaschee
A fait et int mon feu de chene ma roue,
Bannir de tes beaux yeux (si loin te vont le vis)
L'Océan de mes pleurs, le fiel de mes soucis
Me fit mourir de mets, le Nectar d'ambrosie,
Et de soul réstaurer de ma chere vie!

Que si quelque mercy d'un Heuile vaillant
Vient payer ma rançon à cet Aigle veillant
Qui becquet e assidu ma sanglante poitrine,
Ou l'Amour imprima t'ostre Image divine
Sera le somme seul pere des repos dore,
Qui pleurant mon Destin & tant de mortels coeurs
Fera chose en nos bras vostre Angelique face,
Mon œil clos, m'ant vostre celeste grace.

Mais, l'ist' ie crains qu'en vain mon affamé & ouloir
Se nourrisse aux apas de ce pipere espoir,
Pourroit bien le sommeil, hôte de la nuit sombre,
Porter si chaul Soleil juré contre tout ombre?

Nul Destin de l'esprit peut par un cœ or ombrager
Ce celeste flambeau, dont un rat passager
Bannit du triste cœar tout chagrieux ombrage,
Et bien que l'entreprise un possible oyige

Au siffané berceau de l'astre guide-jour,
 A mes yeux ne liroit la lampe d'un beau jour,
 Qui puisse mettre à part loin de mon esprit sombre
 Le voyageur brouillard qui m'entombe en son ombre.
 L'ay besoin d'autre Aurore & d'un autre Orient,
 Car si à mon pauvre œil ne luit vostre œil vaillant,
 Les ceissons dorans la route radieuse,
 Semblent en mantelez d'une nue fascheuse.

Ha malheur! voy-te point, la! ce que ore ie suis,
 Et ce qu'estre ie dois, si mes pas ie poursuis?
 Puis encor l'ay sursuitt de si sainte lumiere
 M'ouvre le bord fatal de la noire riviere.

Autres fois jouissant de ce luyfant rayon
 D'un r'usage moule sur le divin crayon:
 Hautain ie desjoy le bras lance-tonnerre,
 Le trident Neptunin & les fils de la terre.
 Or à ce que ie voy ce regard glorieux
 M'appelle au choc mortel d'un Mars plus furieux
 Ce qui plus me barroit guindant au Ciel ma plume,
 Me martelle plus fort sur la terrestre enclume.

Me mirant au cristal de vos Astres mon mieux,
 Je pense avoir ouy par les rais de vos yeux,
 Un lamentable cris d'une vois gemissante,
 Me disant de ces yeux: Ton ame languissante
 Se passe ce jourd huy: car ce divin flambeau
 Se derobe à tes yeux en ton âge plus beau.

Beaux yeux, mes beaux Solcils, yeux d'Amour le repai-
 Helas! ie vous voudrois une requeste faire, (re
 C'est que vous me donniez de mes maux le guerdon
 Avant qu'estendre en moy vostre rare brandon.

B E R G E R I E S.

Mal, las' vostre soleil qui en se relance
Ne voyant que mon fus en peu d'heure s'elance,
S'avoisinant des Cieux par trist accroissement
Forclora mon esprit de son apointement.

Mais de s'espoir guidant de mes espoirs la bride,
Le franchiray ce sault me hazardant au vuide,
D'un don vous requerront, auquel condescendront
L'ennemy, qui mutin son fer trumper voudroit
Dans le flanc ennemy yeux oyez ma requise.
Quand l'arrist prononce par la bouche celeste
Fera glisser mes pas aux marais languissans,
Ou ci rent mornement les Mines blouissans
Leux, mes astres beffons, si vous voyez le cierge
Qui suyura mon corps mort pour vostre belle vierge
Afin que vous vivant fleurissiez d'un beau los,
Afin que moy logé au cerci. il en depos
Le suite un peu d'honneur yeux Soleil de mon a ne
Anousiez de vos pleins mes cendres & ma larme.



ÉPILOGUE SUR LA MORT DE

Madamoyelle Marie d'Elm.



'Estoit en plein Iste, grand le vent Delin
 Praxillonne d'ardeur le sable Lybur,
 Lors que pour cracher la Caricule ardente
 Qui eut le amman d'une soif violente,
 Le corps par secret dans les Arthes mouffus,
 Ou au frain des sueurs de quelques bores touffus.
 Et au vent brandonné, non des flammes célestes,
 Non du bras jendroyant qui lance les tempestes,
 Ains d'un feu recelé, qui d'une lente ardeur
 Alentique les os & distille le cœur,
 Cord en quelque cristal d'une veine argentine
 Pour alenter la soif qui brûloit sa poitrine,
 S'ouvrit en un talus riche de maints rameaux,
 Et du ramage doré des passagers oyseaux
 D'un pied sûr, bien que triste il aspante la terre,
 Et aimant ainsi les coups d'air ne amouterse guerre:
 Ore il va s'amusant à moissonner les fleurs,
 Qui Zephyr de peignoit de bisarres couleurs:
 Tantost il va lucilant le thim, la mariolaine,
 Tantost le serjelic qui embane la plaine,
 Il en tist un bouquet, & souvent le flurant,
 Avec presage vain se void estermant:
 Tantost au gargouillis d'une source écartée,
 Il repast son oreille à ouir apprestée:

B E R G E R I E S.

Tantost aux doux refains des pentures oyseaux
Il marchoit es cors de ses complaisans beaux.

Et si, & çà & là venant par la juvénile
Vne Doyenne se, ste en ce bon recueille,
Qui fendoit l'air prochain de ses plaintifs accens
Luy scappoit par l'oreille, & l'esprit & les sens.
Il hazardoit ses pas, peu à peu il s'advance,
Et par sa bouche ornant ces propos il commence,
Nymphe chere compagne au saint chœur Dianus,
Que pourras-tu d'un regard d'essuy sur un Iuppus,
Quel s'istr. méchef que de métamorphose,
Et faire d'un tant & le los & la rose?
L'oyse qui se fait porsser tant de tristes sursars
Qui sont tous emportez sur l'aile des Zephus?
Cerches-tu par ces l'ors quelques ruses fontaines
Pour rafraichir l'ardeur qui bouillonne en tes veines?
Est-ce un l'ors rassis qui lancé au troupeau,
Te fait gémir la perte, hélas! de quelque agneau?

Ne t'oy-ru en ces fins veux agile bergerette
Caroller aux accords de la douce musette.
Que si l'un m'abouchoit le grand chanteur Parus
A quelque Mariette à l'eruy de Bullus?
Lors que mon zémi de lusi caille en la ionchee,
Ma boulette me fait par Madelon cacher?

Ha! u b. è. u d'Amour, ha! tu blénu Catin,
Ayant oüy le non d'un l'eau berger Bullus,
De grace dis-lu ruy & se & cette herbe tendre
Luy qui en compusio : ton d'ueil se puisse entendre?
Si t'ay bien d'ame que ce soit ce brasier
Que tarde d'au nos cors le Dieu doucement fier,

B E R G E R I E S.

Tu m'auras en tes mains pour faire compagnie:
Car le seul mal d'aimer me fait haïr la vie:
Decouvre ton amy, car le b. asier coruë
Prend grand accroissement, ie l'ay bien essayé.

La Nymphe s'èpouvanne au fond de l'ipotame,
S'efforçant d'euester la douleur qui la mine:
Et à peine trouuant passage à son propos,
Non sans l'œil larmoyant aux pleurs courant repos,
Ouvre à ses cris la piteuse fenestre,
Qui avecques ces mots ainsi les fit paroistre.

Flamin, qui au c'my as dedié tes ans
Aux Ecrues de ces bois, aux Sy'vans. Et aux Pans
Ie te pry' par la foy qu'autre fois m'as unec,
Sur la molle franchise de cette cite pree,
Que si mon dueil s'ata' te depose en ta main,
Dont le tien accroistra, ayant le cœur humain,
Tu n'imputes la faute a ma triste parole,
Ains au martyre fcy qui grauement m'assolie.

Mais le cœur me deffaut & le seul souuenir
En silence eternel fait mon propos finir,
Courage, dit Flamin, tiens cette pomme douce,
Que j'ay prinse au coffin de Madelon la rouffe,
Sucez là ma Catin, & decouure l'émoy
Qui met tes sens troublez en si grand desarroy.

Hela! mon cher Flamin, ie croy qu'en ton oreille
Autres son a son: é la diuine meueille
De ma sœur Marion, que tous les pastoureaux
Essert bien ahrtee au pris de leurs troupeaux:
Qui fut un tel sonneur sur la troupe Lergete,
Qui n'gentil Rossignol sur la voix ranagere,

BURGUES.

Soit pour nous enrichir de fromage & de lait,
 Soit pour amadouer un gentil agnellet,
 Soit pour avoir le plus curie les bergerettes,
 De mieux tirer Perrin au son des charsonnettes,
 L'air se lamente icy son trop hasté Destin,
 Car la Parque l'a fait de la mort le lutin.

Que dis-tu, dit Flamin, la Parque somnagere
 At-elle peur pour si gentil e bergere?
 L'air se l'ay presage! car n'y a pas long t'ens
 Que je serais en ciel ou tout au sus en mes sens,
 Car j'ay vu Colombe
 Car j'ay vu
 Accourir tant beaux, si r le plumage blanc,
 D'une belle Colombe, helas! le roy le blanc,
 Au quel se font les traits de ce gauche presage,
 Tu fais et fut la Colombe au blanchissent plumage,
 Les carnaux Corbeaux representoient les saurs,
 Qui tranchent le filet dont sont tremez nos cœurs.
 Mais quoy? c'est en chemin où chacun doit aller,
 Il est tardy, mais ma sœur estoit en l'Avril tendre,
 Qui d'elle enamouroit les bergers plus gaillards,
 Que romans la Cyprine au ranc de ses dards

Helas! ce dit Flamin, tu plains ta compagne,
 Qui par la serte mort par toy sera surnie:
 Mais celle qui m'enlace aux nœuds de ses cheveux
 Me fait cent fois mourir par ses yeux curieux
 Et si mourant cent fois, encor te ne la touche,
 Ains elle est à mes yeux plus sourde qu'une souche.

Allons, allons, Carin, ce n'est par la raison
 De trancher nos filets en si verte saison,

Le fort torrent du temps man. le m'lesq. d'porte,
Et le mesme torrent man. le m'lesq. d'porte.

Ainsi lors éperdu par un tel foulas
Tout tronçant leur marche, & redressent leur pas
Au lieu ou leur bétail les vend en l'estable,
Et Flamin à Calin femme succorable.



E L E G I E.

Sur le point tout dernier de ma dolente vie,
A lire encor ces mots ma plume te conue:
Car ne pouuât plus viure en si grand creu-cœur,
Le vœu d'un mortel glaue entre-percei mon

Desia la palle mort a blesmy mon visage, (cœur.
A peine peut ma voix me souuir de langage,
Ma langue a peine forme & ne funeste voir,
Ma Louche de soi plus toute pleine entrefor,
Ne peut plus resser, de mes yeux les fontaine,
Tariissent, & mon sang se gele dans mes veine:
Mon cœur est reduit en vn foyer cendi cur,
Mes sens sont égaréz, ô Destin malheureux!
Je voy tenir mes iours, & n'en sens la tristesse.

Seule reste ma main par qui ma grand destresse
Te sera decouuerte, encor que ta rigueur
Pendra pour ses ebats ma pitieuse langueur.

Je ne requiers ny vœux, ny ius, ny medecine,
Si ie te vois frapper le roc de ta poitrine
Par un doux reperoir d'auoir en tel é moy,
Fait mourir celui là qui t'aimoit plus que soy,
Je seray trop content si d'une voix pitieuse
Tu dis, ô que ie suis cruelle & rigoureuse,
Qui d'un clin de mes yeux d'un regard de sauueur
Ne veux sauuer la vie à si bon seruiteur.

Combien de for, ingratic, ay-ie par les bocages,
Par les Antres olseurs, par les grottes sauvages
Orysonné mon nom, & les Nymphes des bois

B E R G E R I E S.

A. cour à q. m. u. à s p. u. it. u. ois
 Hélas! si je n'avois que la C. p. me belle
 De vraye apparence il t'avoit été cruelle,
 Peut être q' à la fin ton cœur pris de pitié
 Souffriroit sur moy quel que trait d'amitié
 Qui le grand cœur-cœur & d'espoir extreme
 Rend la nature & j'en disoit sa te à soy-même
 Et cartes si ces vœux me font quelque honneur,
 Mon ame qui s'écroule sur l'infirmité horrible
 Vierge de sa vieillesse & de sa dépravation,
 Et que de ce l'opinion, elle ne se peigne.

Je t'ouïrois volontier tarder sur cest esprit,
 Mais le sort m'a retenu de sommer mon esprit
 De suture sa carrière, aux v. u. ts Acheronnes,
 Et la mort m'empêche d'entraîner mes pensées
 Pour pouvoir extraire plus de suis assez fort.
 Mes sens sont possédés de son avarice port,
 Et de secourir l'un la porte n'est fermée.
 Je ne veux point de toy ma peine estre estimée,
 Les augures s'achèvent que je voy devant moy
 Me font libre à accepter cette fatale loy.

Vous terres pour soyuans prenez sur moy exemple
 Que vostre œil lynceux non dur Destin contredite
 Ne fondez & ostre espoir sur service loyal,
 Sur une entière foy la cause de mon mal,
 Ayant semé mes ris, tant de pleurs le moissonnez
 Et s'il y a quelqu'un qui de mon Sort s'estoime,
 S'assuettisse un peu à l'aimoureux soucy.
 Et il sçaura que c'est que de crier mercy
 Et afin que quelqu'un sur mon mal se chagrine,

B E R G E R I E S.

Ce n'est pas de Midame un' ame tu veuz
 Qui me tire à ce but, mais mon sort en euz
 Qui me veut pour objet presenter à ses yeux,
 Et si ce sort pour fable à l'ignos. il vult. au c,
 Pour allegoriser ma honte excuse n'en vult faire.
 Ce n'est trop plus q' assez d' un vray portrait
 D'une qui en beauté fait ceignier Cypris
 A vous qui a l'oez Cypris en son temple,
 N'avez pas à messire rien pu en exemple,
 Mais si vous par un vray l'ind. l'ind. l'ind. l'ind.
 De mes malheurs souffreteux en vain. Au l'ind. l'ind. l'ind.
 En bon m'ustre toujours à trop per. n'os applique,
 Retournez de n'ap. cet. au. Et la pratique,
 Si le chant de Sene ne est trop melodieux,
 Il faut bouter l'oreille à ses sons gracieux,
 De peur que la douceur de son plaisant langage
 Ne nous fasse esourir les peulieux naus. u. g. z,
 Qu'on ne veit amer contempler ma douleur.
 Or' je retourne à toy, Astre de mon malheur,
 Ce que aux autres j'ay dit n'est par ton infim.
 Tu m'es encores si n'el. Et en fin de ma vie
 Dans mon funebre lit à toy m'enclineray,
 Et ton divin portrait devant j'adore. ay.
 Mais racontes à tes pieds, ma celeste Deesse,
 Pour prendre ton adieu, sans leq. il en liesse
 Je ne puis aller von ny l'on ny l'autre chuein:
 Mais si tu cognoissois mon triste creue-cœur,
 Tu ne m'éconduirois du don de cete grace,
 Bien que ton cœur s'efforce en eternelle glace
 Pour mon cruel mal tire et rendre entierement.

De toy, mon cœur, mon Tout, je requiers seulement
 Si tu voids mon sepulchre & ma funebre cendre,
 Que tes pudiques yeux sur moy tu vielles tendre.
 Je sçay bien que ton cœur insensible à mes vœux,
 Ayant en fin pitié de mon sort malheureux,
 Epanchera sur ma tombe un grand fleuve de larmes:
 Et si cét heur m'auient, je iure par ces carmes
 Que d'ores en auant me tiendra pour heureux
 D'estre mort pour tes yeux cruels & rigoureux.
 Je promets que mon corps ne criera point vengeance:
 Cela tesmoignera du cœur la repentance,
 D'auoir avec la mort contracté mon decés,
 Lors que ta cruauté sortoit de son accès.
 Or tous de repos, & de paix asseurée,
 Trop ingratte heurté de moy, & de ta parole,
 Ne puis que de nuoyer mon esprit languoureux
 Dedans la grand forest des murtes amoureux,
 Seulement ie delaisse un plaintif epigramme,
 Pour lequel en grauer i'entens que l'on enuie
 Quelque Cypres funebre, ou quel que rocher dur
 Qui merite les passans à lire mon malheur.

C E L V Y Q V I G I S T E N C L O S S O V S
 C E T T E F R O I D E L A M E
 S E R V A N T L E C O E V R I N G R A T D ' V N E
 I N H U M A I N E D A M E,
 M O V R V T C O M B L É D ' E N N V I S, D E
 P I N E, E T D E L A N G V E V R,
 P O U R N A V O I R P U F L É C H I R S A
 C R V E L L E R I G V E V R.

Fin des Bergeries.



IN FLAMINII BIRAGI

Miscellanea.

FLAMINIUM spectās parvū quasi minor Achillē:
 Cui quatrenda noua Pelias hasta manu.
 Flamini recitat tenei dum carmen Amoris:
 Miror Achilleam sollicitare lyram
 Sed mihi miranti ratio subit, esse Birago
 De iare qui belli, pacis & arte, valet
 Promus exclamo: quod utriūq, mouebat Achilles,
 Cur non hic moueat Martis & artis opus?

Io. Auratus Poeta Regius.



AD ILLVSTREM FLAM.

Biragum.

Dij duo, magna duo tribuerūt munera: mētē
 Pallas, Mars vinci nescia corda tibi
 Pugna. ūntque diu dum te sibi credīt vterque
 Deberi exclamans tu mihi redde meum.
 Tanti cum factus certaminis arbiter ambos
 Ambiguo lusit Iuppiter ore Deos.
 Mars tibi cedat ait, tu Marti filia, quantum
 Arma togæ cedunt, cedit & ipsa toga.
 Alex. Sal de la Mante



SONETTO DEL SIG. LODOVICO

BIRAGO AL SIGNOR FLAMINIO

suo Fratello.

Fratello mio che con sì dolce stile,
Dell'a Gallica lingua, i stral' pongenti,
Canti d' Amor e le sue fiamme ardenti
Che chiaro ti faran dal Gange al Tile.

Mentre ti veggo andar cortes' è humile,
Seguendo duoi begl' occhi, almi è lucenti,
Più d'ogni stella, più che' l Sol splendenti,
Che sono scort' al spirito tuo gentile.

Mentre Marte riposa, e fai palese,
Quanto fuoco d' Amor t'abbruscia il petto
Nel più bel fior de la vist' amorosa.

Pregaro il dio d' Amor che s'è cortese
Ad ogni tuo desir: e in fatto, e in detto
Rendi ver te la tua Dima pretosa.



SONETTO DEL MEDESIMO SIG.
 IODOVICO AL CHRISTIANISSI-
 mo Henrico terzo Re de Francia
 & di Polonia.

L Vantador Spagnol che tanto infesta,
 I popoli che già fur si beati,
 E preme i seggi piu sub'imi, e ornati,
 D'Italia bella lacrimosa è mesta.
 Spero che col valor, Sire, che desti,
 L'alta gloria dell' arme i sfortunati,
 Lidi, farete si giocondi è grati,
 Ch' altra fama non sia ch' al mondo resta.
 Allhor, potrà ben la natura è l' arte,
 Stupir ch' al mondo si honorata salma,
 Tanti s' accendi al gran furor di Marte,
 Allhor poggiano al ciel ogni bell' alma,
 D' HENRICO spiegarà per ogni parte,
 Ch' anzi d' arme è trophet vittoria e palma.



SONNET DE MADAME LA
PRESIDENTE DV GAST AV
Sieur Ilaminio de Birague.

D'Oracles ambigus le Delphyque abusoit
Ceux qui radis vouloiet sçavoir leur destinee,
Sur les murs d'Ilion Cassandre forcenee
Leur prochaine ruine aux Troyens predisoit.
L'une d'un vers douteux les destins déguisoit,
L'autre d'un vers non creu predisoit la ruinee
Que Troye se verroit des Gregeois ruinee,
Mais ses Oracles vrais en chacun méprisoit.

Les Dieux tous irritex de voir que la creance,
Des siens fust à l'une, à l'autre l'assurance,
Tout fait present de tout ce qu'il falloit aux dieux.

Te donnoit un esprit divin & admirable
Qui nous escrit icy d'un stile incomparable
Ces beaux vers que radis tu avois appris d'eux.

Epigramme de Mademoiselle du Thier la ieune
au sieur Flammino de Birague.

LA beauté, la valeur, le sçavoir, & la grace,
De Cyprine, de Mars, de Pallas, & d'Amour,
Se montre, se cognoist, se voit, & fait serour,
En tes yeux, en ton cœur, en tes vers, en ta face.



MESLANGES POETIQUES

DE FLAMINIO DE BIRAGVE,
Gentil-homme ordinaire de
la Chambre du Roy.

AV ROY DE FRANCE ET
de Poloigne.

SONNET I.

SIRE, ie doute bien que v^{ost}re M^{ajesté}
Daignant or' abaisser v^{ost}re Royale cime
Iusqu'à l'humble vallon de ma r^{ip}ante rime,
Dira que v^{ost}re espoir par moy est surm^{oté}.

Voyant qu'un vol soudain a ma plume monté
Au tertre à double front où le laurier s'estime:
V^{ost}re grandeur de moy n'attendoit cette disme,
M'ayant à autre but pour seruant accepté.

Sçachez donc, grand HENRY, qu'en ce ma pet^{it}esse
Tallonne aucunement les pis de v^{ost}re hauteffe,
Vous fustes des François pour Roy né & éle^t.

Vous estes d'abondant vray pere à v^{ost}re France:
Et moy estant de vous pour Martial recen,
Pour vous Mars & les ars v'ay conuont d'alliance.

M E S L A N G E S.

A tres-haute & tres-Auguste Princesse
Catherine de Medicis Royne
mere du Roy.

S O N N E T I I.

Ouïët cil qui la faim à manger n'iguillonne,
D'hommes bien affamez estant entourné,
En fin se tue au nict sur table assaisonné,
Or les appetits des autres éponçonne.

Ainsi, R O Y N E d'honneur, & l'heur de la couronne,
Voyant vstre beau chef de toutes mains cerné
De ceux qui au Parnasse ont les fleurs moissonné,
Le sens qui en tel desir tout le cœur m'environne
Que si mon chalyneau ne peut si haut sonner
Qu'un R O N S A R D qui a peu graine vous si edonner:
J'ay le desir plus iuste, ayant de vostre dextre
Epreuvé la douceur, & sachant vostre los,
Qui ne bornera, croissant vostre repos,
Qu'en main avec Iuppin n'ayez des Cieux le sceptre.

A tres-haute & tres-illustre Princesse Loyse de
Lorraine Royne de France & de Poloigne.

S O N N E T I I I.

Jupiter seul regnant en la voule estoilee,
Avecque sa limon desire estre chanté:
Du trois fois grand Henry la haute Maieslé,
Vult qu'à vostre grâdeur la siene soit meslée,

Comme vos cœurs accouple une amitié sacrée
 Vostre couple Royal sur vers mes r'ay anté,
 Sçachant que vous chantant ne seray moins r'anté,
 Que chantant Iupiter & Junon la doree.

Iupiter & Junon sont tous puissans & sages,
 Vous estes icy Las deux celestes images,
 Que si mon humble stil ne se fait parangon
 Aux chantres de Iupin, & Junon la d'ine,
 Acceptez (comme fait leur maiesté benne
 Vn morcelet d'encent) mon cordial sargon.

A tres-haut & tres-excellent Prince Henry
 de Bourbon Roy de Navarre.

S O N N E T I I I I.

SI chascū Roy se dit des Dieux br'anche mortelle,
 Ou d'un r'cietton sur nos tiges anté,
 Vous, Sire, au tronc des Rois diuinemēt plâté,
 Auez droit avec Dieu de iuste parentelle.

L'un gagne par valeur une palme immortelle,
 L'autre pour le sçavoir sur les Cieux est vanté,
 Mais & Mars & Pallas vous ont tant frequenté,
 Que du seul Roy des Rois l'essence on cognoist telle.

Donc d'un Roy sur-hermain merquant en vous le trait
 Qui d'une Deité démontre le pourtrait,
 Afin que de l'Oubly ie reur mon liure

Je le voie à vos pieds : car si de Dieu les yeux
 Auverent d'un c'n. ce grand rond spacieux,
 A la poster. e vostre œil ie fera vivre.

M E S L A N G E S.

A tres-haute & tres-Auguste Princesse
Catherine de Medicis Royne
mere du Roy.

S O N N E T I I.

Ouvert cil qui la faim à manger n'ignu'lonne,
D'hommes bien affamez estant environné,
En fin se rue au met sur table assaisonné,
Or les appetits des autres éponçonne.

Ainsi, R O Y N E d'honneur, & l'hon de la couronne,
Voyant vostre beau chef de toutes mains cerné
De ceux qui au Parnasse ont les fleurs moissonné,
Li sens qu'un tel desir tout le cœur n'environne.

Que si mon chalumau ne peut si haut sonner
Qu'un R O N S A R D qui a peu grace vous si edonner:
J'ay le desir plus mste, ayant de vostre dextre
Epreuvé la douceur, & sachant vostre los,
Qui sa ne bornera, croissant vostre repos,
Qu'en main avec Iuppis n'ayez des Cicux le sceptre.

A tres-haute & tres-illustre Princesse Loyse de
Lorraine Royne de France & de Poloigne.

S O N N E T I I I

Jupiter seul regnant en la voute estoilee,
Avecque sa lymon desire estre chanté:
Du trou fou grand Henry la haute Maieslé,
Veut qu'à vostre grâdeur la siene soit meslee,

M E S L A N G E S.

A tres-haute, tres-illustre, & tres-vertueuse
Princesse, Marguerite de France
Royne de Navarre.

S O N N E T V.

N e cependant, ô Roine à vous seule seconde,
Que pour brasser le froc d'un lince amiteux,
Le pren deçà delà de nos roms glorieux,
Qui puisse de mon los rendre la somme ronde.

Je ressemb'le à celui qui roudait tout le Monde,
Cerche manats diamans, manats rubis precieux,
Bien qu'en vous contemplant il peut mirer ses yeux,
En une li de perleuse, lieusement seconde.

Par l'unique clarté de vos bejons flambeaux,
Vous pouvez m'exalter jusq'aux Astres plus beaux,
D'un seul ray de vos yeux illuminant mon lince:

Mais mon œil esblouy d'un si luisant Soleil,
Plusieurs menus flambeaux a me cux airé ensuyure,
Que comme Phaeton, & oir l'eternel sommeil.

A Madame la Princesse de Navarre.

S O N N E T VI.

M adame, quand tu vins en cette terre basse
Le Ciel te fit venir pour miracle à nos yeux,
La haute Deité d'un poince ingenieux
Fayonna ton portrait au moule d'une Grace
Tu Blanchas que les lys & les roses efface,

Nous monstre le blancheur qui luit là haut aux Cieux,
 Les yeux ne sont pas yeux, ains Astres radieux,
 Entez diuinement sur le beau de ta face.

Ton esprit, ta douceur, tes gestes, & tes pas,
 D'une mortelle femme encore ne sont pas,
 Le Ciel te mit icy comme chose sacrée.

Donc ayant prins du Ciel ta diuine beauté,
 Ayant prins ton esprit de l'immortalité,
 Je ne m'estonne point si la vertu t'agrec.

A Madame la Princesse de Lorraine.

S O N N E T V I I .

QU' E croy vraymēt, je croy (Princesse souveraine)
 Que l'argentin ruisseau né du cheu il volant,
 Qui au mignō des sœurs, bruyard se va roulāt,
 Arrouse des Lorrains la bien-heureuse plaine,

Y faisant le sejour de la sancte neuuaine:
 Car iamais aucun vers si doux ne va coulant,
 Que chantant des Lorrains le trophée excellent,
 Qui tousiours fait sourcer la poetique veine.

Mais quoy? nul ne se doit donner estonnement
 Si tu es de ce siecle, & l'heur & l'ornement:

Car, Princesse, tu es cette Pallas celeste,

Qui sans semence hum une apportas aux Lorrains
 Le bon-huur dès ton bers du Dieu larce-tempeste,
 Qui t'a misericordy bis vray Soleil des humains.

M E S L A N G E S.
A Monseigneur le Cardinal de
Bourbon.

S O N N E T V I I I.

Seigneur, ie ne puis plus serrer d'une main ferme
Le frein au gay coursier de mon livre bruyant,
La barre il veut franchir du Ponât & Levât,
Si bien que malgré moy l'étable il se desferme.

Seigneur plus qu'il est mien, ie te iure & afferme
Que plustost il est tien car ton humble seruant,
Tel que ie suis à toy, ne se voit point vivant,
Car de ton diuin nom ma vie tient son germe.

Prends donc en main, Seigneur, de mon livre la clef,
Par ta sainte franchise il fuira tout méchef:
Car si ta dextre peut saintement ordonner
Tient le gouvernail dont S. Pierre se sert,
Et si sous ton conseil le Royaume est couuert,
Mon livre aura sous toy heureuse destinee.

A Madame la Princesse de Condé.

S O N N E T I X.

Princesse, perle, & diamant solide,
De qui l'esprit, la foy, la charité,
Par le marteau de l'infidelité,
N'ont samais peu rompre leur chaste bride.

Ie viens t'offrir ta sœur la Pieride,
De qui ton zele a si bien merité,

Le Soleil dans un Parnasse planté
 Ne voit point par son heureuse guide.
 Ce que nous voyons Peureux de l'homme,
 Avoir de si bons deus de sa main te faire :
 Et ne peut pas qu'un jour ne flamme
 S'enroule ainsi qu'un tourbillon,
 Sans te faire de mon luth Apollon
 Le luth, & l'arc & sa plus docte flèche.

A Madame la Princesse de Conti

SONNET. X.

LE Soleil radieux à la perruque blonde,
 Ne fouille plus son teint aux Amers ombres
 geux,
 Ains j. montre aussi beau sur les mares fangeux,
 Que quand il a lavé sa belle tresse en l'onde.
 Ainsi votre beauté où tout honneur abonde,
 Point ne s'embrouillera en mes vers peu nombreux,
 Ains autant reluira en ses chers tenebreux,
 Que si le grand RONSARD en remplissoit le monde.
 Bien est vray que mes vers en accroîtront leur loz
 Se guidant parmy l'air d'un plumage dispos :
 Mais si aux immortels jamais ne tombe envie,
 Vous n'aurez point d'envie à mon heur frais-naissant,
 Car des chers de mon luth le ciel retentissant,
 Vous aura pour deesse, où de luy n'auray vie.

M E S L A N G E S.

A Madame la Duchesse de Nemours.

S O N N E T. I.

Madame, il ne faut pas que ce antique Cy-
 nelle,
 Mere de tous les diux se v'ite pres de vous
 D'avoir produit en soy tant d'enfants cois
 Qui du sort eiberé tiennent la citadelle. Sur coint,
 Vous avez dequoy faire a vostre rue belle,
 Un beau ciel estilé qui brillera sur toy :
 Car un beau jour vous en fies pour esbous,
 Dont vous avez conceis mainte coille immortelle.
 Pleut à Dieu que mon vers fût suet glorieux
 Portant de vos enfans les astres radieux
 Car ie m'asseure bien que si vostre lumiere,
 Et de vos Astres beaux vient redorer mes vers,
 Ie me passeray bien de l'œil de l'Univers,
 Qui borne du levant au ponant sa carriere.

A Madame la Duchesse de Montpensier.

S O N N E T. XII.

Madame, si tâchant pousser vostre louange,
 Depuis la rive More au rivage Irlandois,
 Vous levant sur le dos de mes nombreuses loix,
 Ie me sens atterré par le fais dans le sauge:

Ce

Ce ne me doit sembler trop fascheux ou estrange,
 Ayant en même sort compagnons les François,
 Qui s'efforcent en vain par leurs facondes vois,
 D'entourner vostre los preserué d'un saint Ange.

Ce n'est pas nostre faute, ains de vostre grandeur,
 Dont l'infiny ne peut trouver égal sonneur,
 Donc ce n'est plus qu'assez que vostre œillade doute,
 Me cognoisse ainsi qu'eux courtoiser Apollon,
 Pour, deçà, reuerdir les fleurs de vostre nom,
 Auquel j'ay consacré tous les airs de mon pouce.

A monsieur le Duc de Guise.

S O N N E T X I I I.

D Rincez heur de nos Rois, mon imparfait ou-
 vrage,
 D'un rayon de tes yeux desire estre parfait:
 Le sçay que le lecteur qui en ton nom se plait
 Icy s'arrestera aux rais de ton visage.

Car si ton cœur Royal d'invincible courage
 A au son d'un cléron maint brasse camp defait:
 Le sçay que mon liuret, si à toy ne déplaist,
 Arrestera chacun sur ta diuine image.

Permetts donc que ton los (indontable guerrier)
 Me soit comme à Teucer l'Aracien bouclier:
 Permetts que te souuant ma petite musette

Empenne ses deux flancs pour plus souple voler,
 Et faire que mes vers leuent plus haut la teste,
 Ainsi de mon ruisseau verras ton nom couler.

M E S L A N G S.
A Monsieur le Duc de Nevers,

S O N N E T X I I I I.

N Hercule genereux, l'or & l'heur de Nevers,
Bien que sur le cerceau d'une plus docte plume,
Tu voles dès le coin où le beau jour s'allume
Jusques à l'autre bout du globeux Vnivers.

Tu volles encoir sur l'aiste de mes vers,
Outre le lac d'oubly qui pres du Styx écume,
Ne crains que ta lueur en mes ombres s'ei fume,
Car tes triumphes haints sont à jour decouuers,
Le fardeau de ton los ma musette n'estonne,
Voyant que seul tu tiens le fas de la couronne:
Car l'ombre de tes faits souluant mon fardeau,
Fera que par tes mains ma musette emplumee,
Dispote emportera la vnie renommee
Aux verdoyans lauriers du Delien coupeau.

A Monsieur le Prince de Geneuois.

S O N N E T X V.

P Rince, quand ie me fonde à contempler l'image
De quelque demi-Dieu qui se decouure en toy,
Un doux grasse maintien qui pourroit doner loy
Au grand Saturnien qui preside au nuage.

Ton teint qui ne dement ton martial courage,
Ton ieune Aurl tout meur pour conseiller un Roy,
Bref, sondant les vertus que le Ciel mit en toy,

Pour te faire flamber vray Soleil de nôtre âge
 Mon esprit en depeint vn si diuin tableau,
 Qu' Appelle n'oserait y joindre son pinceau:
 Mais sçachant qu'à mes yeux assez ne peut paroître
 Soleil si radieux, je n'en fais qu'ombrager
 Ce meurtressem premier d'un crayon passager,
 Vn mortel ne peut pas l'immortel bien cognoître.

A Monsieur le Duc de Joyeuse.

S O N N E T. X V I.

D'Un barbu cyzeleur en immortel airain,
 Grand Duc, je veux graver tes vertus, ta science,
 Tes gestes, ta valeur, son esprit, ta prudence,
 Et le vaillant effort de ta guerrière main.

La sainte & pure ardeur éprise dans mon sein
 De tes perfections qui decorent la France,
 Fait qu'ore icy i'écris ton esprit, ta vaillance,
 Qui te font estimer vn Demon souverain.

Et certes à bon droit, car vn iour sur Parnassi
 Je vy Phœbus, Amour, & le grand Dieu de Thrace,
 Qui couronnoient ton chef d'un laurier verdissant:

Et chantoient tous d'accord ces diuines parolles:

MIGNON QUI AS ESTE' NOVRRI EN
 NOS ESCHOLLES,
 TON LOS SERA TOVSIOURS SUR LE
 TEMPS FLORISSANT.

M E S L A N G E S.
A Monsieur le Duc de Mercure.

S O N N E T X V I I.

C E n'est sans grand mystere & sans diuin arrêt
Que le neveu d'Atlas fils d'une Nymphé pure
A ton sort a prêté ce beau nom de Mercure:
Mais c'est truchement du celeste secret,
Et du conseil des Dieux le truchement parfait
Il est feal amy d'une docte nature,
Les chantes doucereux luy sont en grande cure,
Bref, ton parent Mercure est tel que ton portrait.
Un sonnet est trop court pour sonner si grand' chose,
Qui jamais ne sera dans un cercueil enclose:
Maintenant me suffit que ces miens humbles vers
De leur bruyant accord flattent ta douce oreille:
Car toute chanson plaist à Mercure en merueille,
Qui gagne comme toy par sa main l'Univers.

A Madame la Duchesse de Nevers.

S O N N E T X V I I I.

L E Vniere de la France, & vray miroir des Cieux,
Qui recentes radis de la sage Minerve,
Ce que dès l'age d'or elle mit en reserve,
Qui es les comme en haut un Soleil radieux:
Je serois digne proye à l'Orque Stygieux,
Si moissonnant les fleurs de ma poetique verue,
Je n'offrois la premiere à celle qui conserue
Les Muses en son sein & Phœbus en ses yeux.

Dont comme des François estes la fleur d'eslite,
 Receuez cette fleur en qui mon mieux habite,
 Alors si le present n'est pas tant œilladé,
 Que le zele de cil qui cette fleur vous donne,
 De ma fleur portez titre vne digne couronne,
 Car ie vous tiens Deesse en mon cœur non fardé.

A Madame la Duchesse de Guyse.

SONNET XIX.

Dame perle Françoise, & des graces l'unique,
 Ne pensés que le but de ma rude chanson
 Soit de chanter icy vostre illustre maison,
 Vostre pudique Hymé, vostre face Angelique,
 Vostre Royal maintien, & la sainte pratique
 Des celestes vertus dont luit vostre raison:
 Car qui voudroit nombrer si fertile faison
 Apprendre luy faudroit nouvelle Arithmetique.
 Mais honte de me taire à mon deuoir debat,
 Pour ne vous faire voir échantillon d'ingrat,
 Attendant donc qu'un iour ie me donne carrière
 Plus auant sur le mont pere des Lauriers vers,
 Laissez vous emporter sur l'aile de mes vers,
 Et d'une noble main débouchez ma barriere.

M E S L A N G E S.
A Madame la Duchesse de Joyeuse.

S O N N E T X X.

P Us que tant d'écrivains dont la France est
semée
Déploient tout le mieux de leurs vers gra-
cieux,
Pour loger vostre nom sur la cime des Cieux,
Qui n'aguères gaigna & oſte chaste Hymenee:
D'une Tygre i'auroy la mammelle succee
Si seul i'en manteloy & os tresors precieux,
Dessous le voile nigrit d'un silence odieux
Ne & ersant mes couleurs sur vostre renommee.
Je burneray donc vostre honneur plus qu'humain
Au temple de Mémoire en immortel airain:
Non pour de vos grands vrs combler la somme heurieuse,
Ains afin d'arreſter sur ce chetif cayer,
L'œil du lecteur ſuyant, qui tiendra mon ſentier,
Y & oyant étaler la Deite joyeuſe.

A monſieur le Duc du Maine.

O D E.

En age aſſement ſur une onde,
De qui la courſe vagabonde
D'un calme ſourcil va roulant,
Et qui d'une plante legere
Fait mainte petite riviere
Au lieu où elle va coulant.

M E S L A N G E S.

Mais qui d'ne mer d'angereuse
 Porte en son dos ma Nef fereuse,
 A la mercy des cas treux,
 Tout mon sang sur mon cœur se glace,
 Je n'ay nul pouls, blesme est ma face,
 Et ne suis qu'un idole affreux.

Ainsi de ma lyre yuoirne
 La chanterelle bruantine,
 Peut bien entonner le brandon
 Que la fleche de Cytheree
 Allume en vre ame éplenee
 Qui suit les pas de Cupidon.

Je chante bien encor la race,
 La valeur, et se ame, la grace,
 De quelques Heros de bon lieu:
 Pourveu que leurs braues Trophées
 Ne passent les palmes gaignees
 Par quelque rare demi-Dieu.

Mais lors que mon espaule large
 Porte la merueilleuse charge,
 D'un Cesar paraigon de roy,
 Seigneur, sous ce fais Atlantique,
 Je sens mon art & ma pratique
 Ployer sous le fardeau d'émoy.

Car lors la pesanteur i'esprenue
 Du plus Royal Tyge qu'on treuve,

M E S L A N G E S.

Soit au brave mestier de Mars,
Soit aux estats de la police:
Mais ie me voy par trop nouice
Pour sonner ta force & tes ars.

O brave & magnanime Prince,
Tu es tout l'heur de ta prouince,
Qui d'un front grave & sourcilleux
Rembarres la fiere Bellonne
Plus viste que le bras qui tonne
D'un éclair prompt & merueilleux.

Oy tesmoigner la voix Françoise,
Qui par la bouche Dauphinoise,
Qui ne respire qu'en ton or,
Te chante digne d'un Empire,
Et de bien regir son nauire
Contre la fluctueuse mer.

Aux champs nous rauons pour Achille,
Pour un prudent Nestor en ville;
Bref avec le Dieu Thracien
La Minerve si bien s'accorde,
Que tu es iuge sans discorde,
Vray Mars & vray Dieu Delien.

Ainsi cognoissant ma volce,
Et que mon espaule soulee,
Ne souffre si pesant fardeau:
L'ame mieux sonner la retraite


*Que tout en si forte tempeste
Pour me donner en proye à l'eau.*

*Mais à present si ie compose
D'une plume qui se repose,
Ie ne quitte pas mon espoir,
(La mer estant un peu calmee)
L'envoyeray ta renommee
Aux Cieux d'un fidelle deuoir.*

*Prends donc, Seigneur, d'une ame franche
Ce fruit de ma tendrette branche,
Qui trouuant ton œil gracieux
Te pourra porter la racine,
Et son fruit de saueur succrine
Secondant le Nectar des Dieux.*

A Monseigneur le Cardinal
de Guise.

SONNET XXI.

 *I pour orner le chef d'un mië fils frai-naissant,
De quelque chapeau riche, & de rare parure,
Iuppin me presentoit si heureuse auanture
De choisir en tout lieu un bouquet fleurissant:*

*Ie ne pourroy choisir nul iardin plus duisant
Que celuy, Monseigneur, que la mere Nature,
Sema de ses pepins en toy, dont a pris cure,
Phœbus, Pallas, la grace, & le Ciel reluisant.*

M E S L A N G E S .

*L'en ay gage, & lesman cette amiable flame
Doit ton renom brûla du grand sanct pere l'ame,
Le sommet t'éleve ce hautain coupe. v.*

*Afin donc d'exalter par toy, homme de France,
Le front enorgueillly de ce mien fils nouveau,
Je te pry l'œillader de quelque bien-vueillance.*

A Madame la Duchesse d'Aumalle.

S O N N E T . X X I I .

Out ainsi que celuy seroit de tous mocqué
Qui d'un style facond d'escriuant les estorilles,
Oubliroit le Soleil Roy des hautes chandelles,
A qui seul tout son art pourroit estre appliqué.

*Aussi digne seroy d'estre tost reuoqué,
De chanter tant d'Heros & tant de Dames belles,
Si ie vous oubloy vray Soleil entre icelles,
Et auroy à mon los non au vostre manqué.*

*Or ie n'ay la raison de sens tant dépourueuc,
Que vostre grand lumiere entre autres ne soit veuc,
Ainsi entreprenant vostre seul nom chanter:*

*Qui fait or' vergongner Diane avec sa troupe
Je pourray en cet œuvre avant tous me vanter
Qu'un Soleil de la court a beu dans cette coupe.*

S O N N E T X X I I I.

Divlete genereux, que le grand Dieu de Thrace
Pour son fils avoit legitime heritier,
Digne de succeder au Martial mestier,
Dot toujours s'est paré le haut sang de tarace:
Permet que de mes ars ton vaillant Mars s'emplace,
Et que Mars & Pallas batent même sentier:
Ta constance le doit, car tu fais ton cartier,
Non moins avec carreau, qu'avec forte cuirasse.
Ainsi sur toy je suis fermement assure,
Qui as par ton seul bras nostre sceptre doré,
Et croy que le lecteur qui verra en ma rime
L'or de ton nom épars, ne la voudra changer
Au tres precieux or du Perou estrange,
Car tu es le seul or de la Françoise estime.

A Madame la Marechalle de Rex.

S O N N E T X X I I I I.

Le nocher vagabond courant la plaine humide,
Rudement agité de l'Aut. & du nord,
Conçoit espoir certain de surgir à bon port,
Si tôt qu'il apperçoit la race Ledeide.
Et moy traquant ma Nef sur l'onde Castellide,
Bien que les flots douteux portent face de mort,
J'espere que bien tôt se baisera mon bord,

M E S L A N G E S.

Puis qu'Heleine ie voy qui ra mon front deride.
Vrayment c'est vous, Madame, ò bel *Astre François*,
Dont le miel *Latien* & le suc de *Gregeois*
Logent dans vos beaux yeux cette premiere *Heleine*.
Et puis qu'en ce cayer ie vous voids rayonner,
Nul flot flottant abbois ne me peut estonner,
Car *Castor* & *Pollux* vous ont pour leur germaine.

Pour Madame de Sauue.

S O N N E T X X V.

DE chante icy la beauté la plus belle
Qu'onques iamaïs Poete aucun chanta,
Ny que iamaïs escriuain exalta
Au plus haut Ciel d'une Idee immortelle.
Cette beauté qu'icy ie chante excelle
Celle qu'*Homere* entre les Grecs vanta,
Qui aux *Troyens* la ruine apporta
De leur cité de grandeur eternelle.
Ie veux (afin que le diuin esprit
Et sa beauté qui tout d'*Amour* m'éprit
Du lac d'oubly à tout iamaïs se sauue.
Sacer icy à l'immortalité
L'honnesteté, la grace, la beauté,
Et les uertus de Madame de S A U U E.



A Monseigneur & oncle Monseigneur illust-
 rissime le Cardinal de Birague
 Chancelier de France.

E L E G I E.

SEigneur qui fus iadis m^o Helice & m^o Nort,
 Faisant surgir ma . . . au salutaire port,
 Quand l'Autan forcené par la plaine azurée,
 Luttant contre l'effort de l'horrible Borce
 Tâchoit faire les flots de ma barque bourreaux,
 Baplisant de mon nom les flot flottantes eaux.

Tien ores le timon de ma fraile nacelle,
 Qui porte des neuf sœurs la neuuaine pucelle:
 Bride ce tourbillon qui s'élançant aux Cieux
 Offusque à ton E L A M I N E & l'esprit & les yeux.

Si tu es (mon Neptun, mon haure, ma franchise)
 Point de quelque éguillon de ma faute commise
 Rasscrene ton front, & par nouveau sentier
 Fay moy, beuin, rentrer chez ta grace en quartier:
 Ton noble cœur surgeon d'un Royal diadème
 Ne demente ton sang, & la nature même
 Qui en ces bas vallons n'enclouc obstinement
 L'heur ou malheur humain d'un ferme diamant.

22 Nous sommes tous tramez de nerfs, muscles, & veines,
 13 Et nul n'est dénué des passions humaines.

M E S L A N G E S .

» Toujours les floccons blancs n'enferment les pins,
 » Toujours un vent gresleux des co:peaux Apennins
 » Ne martelle le dos, ny le foudre qui gronde
 » N'ébranle d'air souffren. la grand' route du monde:
 » Le rondeau Pleiadin toujours nuy. de pleurs
 » Ne vesue les prez vers de leurs diuerses fleurs
 » Le glacieux escadron qu'en fier Aquilon guide
 » Des russes & argentins toujours le cours ne bride:
 » Le bord Carpathien n'est toujours tempesté
 » Des fots entrecasséz par l'orage indonté.
 » Bref, tout ce que ce Tout de sis b. is enuironne,
 » Fléchet aux mouuemens que le grand arc nous donne.

Mon sculet se gemit, forcé de douleur,
 Perpetuel forçain en la mer de malheur
 In j. ar trois fois, hélas! l'étoile croissantière
 Les cornes arondit de sa blanche lumière,
 Et se rogue incertain sur les flots odieux
 A la mercy des vents banny de l'œil des Cieux.

Bien est & ray qu'abrenué des humeurs Castalides,
 Et emollé au camp des sanctes Pierides,
 L'enchanté aucunement les ennus soucieux
 Qui me faisoient nager aux palus Strygieux:
 Mais n'estant si yure de la liqueur Leuce
 Que de couvrir d'oubly la cause regrettee
 Qui me fait sous ce ioug douloureux seûpner,
 Je me permets à peine en espoir respirer.

L'Arbre qu'en son printemps d'espans se se couronne
 N'emplira les greniers d'un fruitueux Au tonne
 Si de mon ieune Avril est renuette la fleur,
 Qu'elle vous face foy d'un Automne plus meur.

M E S L A N G E S.

*Au Saint mon ame au fruïment des Cielz
Comme donc l'Indien deuotieux s'encline
En l'ame de son Dieu, le grand pere de l'air,
Ainsi pour cherer & ostre beaulte diuine,
Le & ou offre mon cœur pour éternel cet air.*

A Madame de Ragny.

S O N N E T X X X I

Belle Catin, Nymphé à nulle seconde,
Si le pinceau de mon grossier escrit,
Paignoit les traits gravez en mon esprit,
Traus retirez de l'Idée seconde.

De tes beautez qui redorent le monde
Oncques tableau plus parfait ne se vid,
Non ce beau chef qu'on d'Elle Apelle fit,
Sur le patron de Venus nee en l'onde.

Or ie ne puis paindre tant de beautez,
Paindre ne puis tant de diuinitez.
Le clair flambeau de ta diuine face
Elloit trop la pointe de mes yeux:
Remoyant donc ton los aux demi-Dieux,
De loin suivray ta trop l'antaine trace.

M E S L A N G E S.
A Madamoyselle de la Mirande.

S O N N E T X X X I I.

Venant de visiter la Pieride bande,
Et le docteur Apollon qui preside aux neuf sœurs,
Deuotion me prend d'epandre leurs douceurs,
Et aux plus diuins noms presenter un offrande.

Mais que pourroy-je offrir à vous chere Mirande,
Qui tenez en vos mains la clef de tous honneurs,
Si dedans l'estomac n'auoy dix mille cueurs,
Au prix de vos vertus l'offre ne seroit grande.

Mais cil qui a donné tout ce qui est en soy,
Semble auoir accompli la somme de la loy:
Et puis que ma moisson est encor en son herbe,

Sur vostre saint autel receuez la verdure:
Le Soleil de vos yeux tirera tost en gerbe
Mon grain encor caché qui promet le fruit meure.

1 Pour Madame de Pont religieuse à Poissy.

S O N E T. X X X I I I.

Viconque voudra voir tout ce que les Cieux
ont
De beau, de precieux, de rare, & d'admirable,
De riche, d'excellent, de saint, d'incomparable,

Qu'il s'en aille à Poissy voir Loise de Pont.

Tous les riches tresors des Cieux en elle sont.

*La beauté, la vertu, le sçavoir honorable,
La chasteté, l'honneur, la bonté venerable,
Avec la sancteté reluisent en son front.*

*Les Dieux voulant monst'rer leur diuine puissance,
Leur gloire, leur grandeur, leur immortelle essence,
Leur plus rare & plus beau à tout le genre humain
S'assemblerent iadis, & firent la belle ame,
Et l'admirable corps de cette belle Dame,
De leur sainte, diuine, & immortelle main.*

Pour Madamoyselle de Vitry.

SONNET. XXXIIII.

Eluy qui voudra voir une Deesse en terre,
Et sous un voile humain une Diuinité,
Viene voir la douceur, la grace, & la beauté
De la belle Vitry en qui l'honneur s'enferme.

*Il verra dans sa face une beauté diuine
Qui pourroit affermir le plus puissant des Dieux,
Il verra ses beaux yeux deux Soleils radieux,
Qui de leurs chauds brandons enflamment ma poitrine.
Il verra deux sourcils sur deux Astres voutez
Qui vont semant le iour de leurs saintes clartez,
Il verra sur son teint mille lys, mille roses.*

*Il verra sur sa leure un beau rang de rubis,
Qui découure en riant deux rangs de perles closes,
Qui pourroient adoucir les plus cruels esprits.*

MESLANGES.
A Madamoyselle de Rostain.

SONNET XXXV.

Ou ne la fleur estut la beauté de la Cour,
Au siues, Rostain, mesle la comprouille
Nature aus. le sit des Françoys la merveille,
Pleine d'attraits gētils, de graces, & d'amour.
Ta sœur estoit, Rostain, des Amours le sejour,
Et tu n'es que te soit, comme ta sœur, pareille
En sa bouche habitoit une nugnade Abeille
D'ou sort (sans miel) le miel de l'Hyblean contour,
Or le Ciel t'a si bien de tout son mieux ornée,
Que tu seras toujours maugrè la distance,
Des belles l'ornement, & des belles le pris.
Ne t'ebahis donc point si un chacun t'honore,
Si l'on te fait la court, même si l'on t'adore,
Car tu es en beauté une vraye Cypris.

A Madamoiselle de Pont la ieune.

SONNET XXXVI.

LA Grece mit au Ciel Atalante la belle
Pour avoir emporté des plus belles le pris:
Mais si le sien portrait & le tien estoient mis
En paragon, le tien gagneroit la querelle.
Cette Atalante là se monstra si cruelle
A son MILANIEN qui fut pour elle occis,
Que d'elle n'eut jamais un sent soulas ny ris,

pour loyer des travaux qu'il auoit eus pour elle.

*Venus voy rut alors un si cruel méchef,
La cruelle prait d'un supplice si greuf,
Que de l'amour du mort elle fut tourmentee.*

*Toy donc, mon Atlante, ors garde toy bien
Tel supplice encourir pour un seruiteur tien,
Si par tant de travaux luy point ne t'a dontee.*

A Madamoiselle du Allier sceur de Madamoiselle de Vitry.

S O N N E T X X X V I I .

Mour voulant triompher de ma vie,
Et de mon cœur qui toujours indonté
Auoit son trait & son feu surmonté,
Trop foible seul, vous mit de sa partie.

*Tout son secours luy vint de vous, m'amic,
Pour son fusil il print vostre beauté,
Et pour caillon vostre aspre cruauté,
Du choc desquels mon ardeur est sortie.*

*Mon cœur pour méche estant lors allumé,
Criant mercy demoura consumé
De tant de feux ne restant que la cendre.*

*Sans émouvoir ce vainqueur insolent,
Ou que mon feu, tant fust-il violent,
Peut échauffer si froide Salemandre.*

M E S L A N G E S.
A Madame de Baturelle.

S O N N E T X X X V I I I.

Est une chose au monde miserable
Estre taché du trisle nom d'ingrat,
Comme a chanté l'eloquent Sarcinat,
Des vers duquel sort le nucl delectable.

En moy ie n'ay un tel vice execrable,
Ains i'ay voulu que mon cœur honorât,
Et si se peut comme un Dieu adorât
Ceux a qui suis par bien fait redeuable.

Or ie vous dois telle obligation
De si long temps que mon affection
Faut que vous soit, Madame, ores notoire.

Donc ce papier vous pourra faire foy
D'avoir acquis un serviteur en moy,
Qui pour jamais aura de vous memoire.

A Mesdemoiselles de Long-jumeau, Esther,
Ysabelle, Susanne, & Renée.

A Esther.

S O N N E T X X X I X.

Esther, été gentil, ains printems eternal,
De qui le bel émail nostre monde repare,
Aux fleurs de chasteté, & d'une beauté rare
Qui raviroit le foudre au Monarque immortal.

Si dessus ce cayer distilloit un miel tel,
 Que celui dont le ciel ne se monstra auare,
 Au saint chantre D'ESTER, tu me serois un Phare,
 Faisant voguer mes vers d'un cours perpetuel.

Tu serois celle Esther, dont la lumere sainte,
 Aux flots oublieux ne se verrait esteinte,
 Ains comme un beau Soleil de toute honesteté
 Flamberoit sur les yeux de nostre race humaine:
 Mais ne pouuant raser une mer si hautaine,
 Je me prosterne aux pieds de ta divinité.

A Ysabelle.

SONNET XL.

Vierge sang Dianin, ou de Venus la belle,
 Belle fille en ton nom, & belle en verité,
 Autant que sur l'herbette un Pin est exalté,
 Autant lust dessus tous ta beauté immortelle.

Du pudique rampart tu es la colonnelle,
 Oü la grace & l'honneur ont leur siege planté,
 Tu fais tousiours le guet sur l'alme chasteté
 Oü Venus a niché sa blanche colombelle.

Bref, te me pers en toy, & ne puis retrouver
 Mes sens evanouis en ta celeste image:
 Et ayant ébauché si parfait passage,

Mon pinceau comme humain ne le peut achever,
 Voyant donc mon crayon çà & là trebucher
 Je m'éblouis au rais de ton divin visage.

M E S L A N G E S .

A S u s a n n e .

S O N N E T X L I .

Soit que d'un chaste nom la secrette influence
 Puisse dresser un cœur à pudique niveau,
 Soit que le Ciel amy, t'ait versé son plus beau,
 L'on te du instrument la Susanne de France.

Celle-là fut le pris d'une chaste constance,
 Tout le troupe au Nymphal se mire en ce tableau,
 Que Diane sur toy tira de son pinceau,
 Qui montre qu' à Venus tu as fait defiance.

Sur Susanne l'antique encor tu as le pris
 A fracasser les dars de la molle Cypris,
 Car deux cheus vieillards luy firent sa victoire.

Mais ceux qui vont tirant ton char victorieux,
 Sont portraits Adonis, & Hero glorieux,
 Qui avec Jupiter le Nectar pourroient boire.

A R e n e e .

S O N N E T X L I I .

Ou me mon cœur fiché sur la divine Idee
 De tes perfections respire en remaisant
 Il comment que ton los en mes vers fleurissant,
 Doit veu rendre icy au beau nom de R E N E E .

Tes graces de ses fleurs ma Muse ont couronnée,
 Aussi de ce bouquet jamais ne perissant,
 Je fais reprinter ton lustre reluisant
 Tant que l'hoëbus surura l'Aurore safranée.

Mais si ton divin lus des Nymphes reueré,
 Refusoit de s'ouir sur mes chants adoré,
 Je te oüerois mes yeux d'une nuit éternelle.

Mais mirant de tes yeux l'angulique clarté,
 Je lus que sous les traits de si rare beauté,
 Ne se pourroit couurer vne ombre si uelle.

Sur elles-mesmes.

STANCE.

DI Paris eut peu voir ces humaines Deesses,
 Comme quatre Elements de toute honnesteté,
 Ilion fut la proye aux flammes vangeresses,
 N'eut senty les efforts du Pelide indonté.

Car offrant le fruit d'or a ces quatre putelles,
 Il eut bouché la bouche à l'ireuse Iunon,
 Qui toutes les voyant d'un pudique chemin,
 N'eut ose s'opposer à ces flammes si belles.

A Mademoiselle de la Vernee.

SONNET XLIII.

DA parfaite amitié qui suit la grace nue,
 Triomphe de Léthé, le lac oublieux,
 Et iamaïs par la faux de Saturne odieux
 N'est fauchée ou atteinte, ou brisée, ou rompue.

Ma parfaite amitié n'a pu être abatue
 Par changement de temps, ou changement de lieu.

M E S L A N G E S .

Dont i'offre main tenant à vos yeux gracieux
Ce sonnet, s'en est le fruit de ma foix bien cogneüe.

Ne pensez toutefois que mes jumeus Amours
Par ce fruste papier accomplissent leurs cours,
Car ce papier prend fin, par temps ou par enuie.

Mais plus tost contrainont se couleront les eaux
Que vous n'ayez mon cœur, mon service, & ma vie,
En une vostre main & vos Astres jumeus.

A Mademoiselle du Thier.

S O N N E T X L I I I I .

Les Muses en tout lieu s'appellent sœurs germanes,
Et les graces aussi compagnes des neuf sœurs,
D'autant qu'elles s'en vont par unanimes cœur,
De tenant mains à mains, & par mors & par plaines.

Où se sçay qu'uez ben les argentines & emes
Des Muses & des sœurs pucelles des faueurs,
Qui couronnent les chefs des illustres & anciens,
Dont ie vous verse icy mes ruisseaux & fontaines.

Car ie sçay que si tost que le neuuain troupeau
Vous verra louer en mon cayer nouveau,
Y courra d'un plein boud pour voir sa sœur germane,
Et les Graces vos sœurs les accompagneront:
Puis vous voyant icy ma celeste seraine,
A plain poing sur ce livre un bon-heur répandront.

Q U A T R A I N S.

A Madame ma cousine, Madame la
Marquise de Nesle.

Madame, qui voudroit desirer ta prudence,
Et ton sçavoir qui sort du mont Parnassien,
Il faudroit avoir tout le papier de la France,
Encor ne suffiroit pour la descrire bien.

A Madame de Milieu.

Le sçavoir & la sagesse
Vous font nommer en tout lieu,
Des vertus la grand' maîtresse,
Qui fait demeure au milieu.

A Mademoiselle d'Allaigre.

Tant qu'Allaigre sera, ne faut point que Cypris
Avec ses traits mignards se vante estre plus belle,
Venus ne sçauroit mieux rendre l'humain épris,
Que fut de sa beauté cette belle immortelle.

A Madame la Comtesse de Maulcurier.

Quand Nature te fit en ce monde si belle,
Le Ciel s'en estonna, & te vouloit avoir:
Mais Jupiter soudain appaisa la querelle,
Tay-toy, dit-il, le temps te la fera tenir.

A Mademoiselle de Serrant.

D E S E R R A N T d'un souris peut enfermer tout' ame
Dans ses rets, si serrans où se me sens ferré:

M F S L A N G E S.

Mais te serois marry qu'autre que moy, Madame,
Fût dedans tes liens chèrement ensermé.

A Mademoiselle de Stauai.

Vous sçavez si bien attirer,
Stauai, par vos chansons,
Qu'encor ne me puis distraire
De vos harmonieux sons.

A Madame de Carneualet.

Quand l'homme seroit aliecté
Du laud d'une fiere Lyonne,
Encores seroit-il doute
Par le Beau qui vous environne.

A Madame la Cheualiere du guet.

Quand tu es lors ne fossite
Mignarde ton nez gracieux,
D'où naist la saison nouvelle
Qui rend l'homme plus succieux.

Autre à vne certaine Courtisane.

Bien méchant est celuy, ma belle Italienne,
Qui superbe te dit imitant les menteurs
Car quelle humilité surpassera la tienne?
Tu te sommet à tous, voire à tes seruiteurs.

M E S L A N G E S .
A Monsieur le Conte d'Aubijou
mon cousin.

136

S O N N E T X L V .

Mour premierement gaigna le vert Laurier,
Dot le Dieu Delien son chef & lui couronne,
Et ce ra neau jamais nos têtes n'environne,
Si d'un parfait amour il n'est le vray loyer.

Moy donc epris du los & d'un braue guerrier,
Et du docte troupeau qui Phoebus environne,
Je veux que tost ma main ce Laurier me moissonne,
Que Amour à se suets & brancha le premier.

Or de ma vraye amour tu tiens la proue & poupe,
Ta parfaite amitié n'est un Mercure en croupe,
Et pur que celuy-là par trou sur est heureux,
Qui de ton amitié recoit quelque lumiere,
Censur, permets-moy donc que ma rime premiere
Bien heurée en ton nom gaigne un Laurier rampeux.

A Pierre de Ronfard.

S O N N E T X L V I .

MON RONSARD, ie scay biē que ton mestier royal
Ne doit estre sonne d'une commune lyre,
Un lut commun ne doit ton celeste nom bruirre,
Ains seul te dois chanter, comme à toy seul égal.

Ainsi ce Grand qui tient le puissant gouuernal
Des Macedoniens le nom pareil empire,
Par un Appelle seul fit son pourtrait reluire,
Ingeant tout autre peintre à tel fait megal.

M E S L A N G E S .

Mais moy, bien que n'ay j'en dedans cette onde baine
Où se baignent les freres, les filles de Memoire,
L'estalle sur mes vers tu los illum, R O N S A R D,
Sçachant que de ton nom le tout parfait ombre ge
Peut alenter le feu qui d'un grand desir m'ard,
De dorer mes yeux aux rais de ton visage.

A luy-mesme.

O D E .

R O N S A R D, Lors que ie te vey
Tout ravy,
Me sembla de voir les Muses,
Et le grand Dieu Delien
Où le bien
Des grands vertus sont infuses.

Me sembla voir sur ton front
Le beau mont
D'où sort l'onde Chenalline,
Me sembla encore voir
Le miroir
De la race Heroine.

Me sembla voir tout le vieux
Des grands Dieux,
Me sembla voir leur puissance,
Et me semble voir tout l'heur
Et honneur
Que doit esperer la France.

Car,

Car, R O N S A R D, de ton cerueil
 Lallit l'eau
 De la source de Permesse
 Tu fais sortir quand tu veux
 Les beaux vœux
 D'une gaillarde jeunesse.

Trompé ie n'ay point esté,
 Car bonté,
 Sçauoir, honneur, & la grace,
 Te font escorte sans fin,
 Tout d'un,
 Et reluisent en ta face.

Desormais ceux qui voudront
 Sur leur front
 Ranger l'arbre de victoire,
 Ne font qu'auoir de R O N S A R D
 Le bel art
 Pour uivre sans fin en gloire.

A G. de Saluste sieur du Bartas.

S O N N E T X L V I I.

B A R T A S, on cognoist bien que la faueur des
 Cieux
 S'offrit à ton bon-heur lors que tu receus vie,
 Te faisant entonner de nostre poesie
 Les accords plus parfaits & plus melodieux.

As

M E S L A N G E S.

Puis ton *Astre* ascendant *benin & gracieux*,
Versant en toy le miel, le Neclar, l' Ambrosie,
Te fait avoir le pris en la troupe choisie
De tant d'esprits divins cheus des puissans Dieux.

Un seul point te defaut, c'est que l'ingrate France
Qui ne prend que trop tard des bons la cognoissance,
Marastre ne te rend le los qu'as merité.

Mais ta sainte sœur traversant le nuage
Qui luy fille les yeux mille ans apres ton age,
Fera vivre ton nom en immortalité.

Sur les Amours de Philippes des Portes.

S O N N E T X L V I I I.

Quiconque lit ces vers & ne sent en son cœur
 La rage, la fureur, la poison, & la flamme,
 Dont le cruel Amour nos poitrines entame.
 Enforcelant nos cœur d'une sainte douceur

Celuy n'a point succé la mielleuse liqueur,
Des tetins pommelez d'une benigne femme,
Ains une Tigre fiere a soufflé dans son ame
Sa rage plus cruelle & sa fiere rigueur.

Amour ayant perdu ses flâmes & ses armes
Luy mesmes a tracé ces sôûpirs & ces larmes,
Pour par iceux fléchir les cœur les plus felons.

Ceux qui ne sentent donc leurs poitrines atteintes
De ces tristes regrets, de ces pleurs, de ce plaintes,
Ils ont le cœur plus dur que les peuples Gelons.

S O N N E T X L I X.

DU PERRON, vray Dæmon, vray Delphique
Gente,
Je n'ay prins place au ban des mord.ïs enuieux,
A qui ton bel esprit tant éblouit les yeux,
Qu'au seul bruit de ton nom ils perdent voix & vie.
Quand tes doctes esuis, l'heur de philosophie,
N'auroient authorisez tes lauriers glorieux,
Mille ieunes esprits qui te donnent leur mieux
T'arracheroient des dens de la rongearde enuie.
Or n'ayant point appris de dérober un los
Que memoire chez soy doit garder en dépos,
Je couche icy ton nom pour honorer mon liure,
Sçachint qu'icy Platon & le Stagiritien
T'oudront marier leurs noms avec le tien,
Car ton bel art nombreux fait ces deux morts reuiuie.

A Blaise de Vigenere sur la traduction
de Tite Liue.

S O N N E T I.

Lue faut desormais que la race Latine
Charge encor la gondole au nocher Stygien,
Pour remirer les fleurs du clos Elisien,
Et dans les myrtes voir son ayeulle Cyprine.
Telle est die fort humain la cordelle amantine,
Qu'une fois, & non plus, le bourgeois Terrien,

M E S L A N G E S.

De soy fasse heritier le Roy Ten vier,
 Qui ne nous offre point deux fois à Proserpine.
 Le tēms à lime sourde amenuisoit leur los,
 Quand au tombeau fut mis Tite Live en dépôt
 Mais vifs tu les arrache hors de la sombre lanee
 (Vigenera la vie & des vifs & des mort.)
 Donc puis qu'aux entombez tu refiles la trame,
 Crains tu que d'Acheron ton los fraye les bords?

A Monsieur du Haillan sur son histoire
 de France.

S O N N E T L I.

M On docte du Haillan, cette ardeur charitable
 Qui jours & nuits élance aux yeux de tes
 François
 Maints rayons de ton cœur, qui ia par tant de
 Les a fait repasser la rive irrepairable. (fois

Nous fait voir à œil clos que ton ame adourable
 Franche du cep mortel & des fatales lois,
 N'emprunta rien d'humain qu'un ombrage de vous,
 Qui or' sur tous humains te rend incomparable.

Humaine est donc ta vois pour aider à l'humain:
 Mais ton fueillet tourné d'une discrète main,
 Monstre quel Dieu se void sous ton humaine face:

Car ranimer les morts malgré l'aspre Pluton,
 C'est un fil noir tramé d'un humain Peloton,
 Et vne rare, sainte & immortelle grace.

Fin des Meffanges.



E P I T A P H E S

PAR FLAMINIO DE BIRAGVE,
GENTILHOMME
ordinaire de la chambre
du Roy.

Epitaphe de Iules Cæsar.

P Assant respans icy le myrthe & le laurier,
Icy erre l'esprit de ce foudre de guerre,
De ce brave C A Æ S A R, qui sous ses bras en-
ferre

Tout ce que peut voir l'œil du flambeau iournalier.

*Icy sont clos les os de ce vaillant guerrier,
Mais son los florissant, que la tombe n'enterre,
Enseuelit dans soy le Ciel, l'Eau, & la Terre,
Garanty de l'effort du temps glouton & fier.*

*Icy gist celuy-là dont le bras magnanime
Fit que tout l'Vniuers au bruit de son estime,
Ploia le chef au ioug de l'empire Romain.*

*O heuruse suer, puis qu'ore toute place
Qui iadis s'asseroit à cette son'e main
Auecques son seigneur enore icy se place.*



Epitaphe de Didon Royne de
Carthage.

Passant, si tu fus onc volage & variable,
Ou si tu as le cœur inhumain & cruel,
Ou si tu n'as aime d'un Amour mutuel,
Ne les auuncement cét escrit pitoyable.

Dedans ce froid cercueil gist le corps miserable
De la pauvre DIDON, qui d'un glaive mortel,
Pour guerir de l'Amour le poison immortel,
Ouvert son estomac d'une playe execrable.

Que si pour cet effect mal caute tu la dis,
Passant, pardonne luy. car souvent les soucis
Par plus forte douleur sont chassés de nostre ame.

Mais auengle elle fut de penser par douleur
Chasser le trait qu'Amour elance dans le cœur,
Car toute douleur cede à l'amoureuse flame.



REGRETS FVNEBRES DE TRES-
 HAVTE ET TRES-ILLVSTRE PRIN-
 cesse Anne d'Este (à present Duchesse de Ne-
 mouis) aux ombres de tres-haut & tres-
 excellent Prince FRANÇOIS DE
 LORRAINE, Duc de Guyse,
 son mary.

SONNETS.

I.



*E gr. id Faucheur elé moissonne toute chose,
 Saturne intraine tout au lac oublieux,
 Le souuenir se perd de l'hyuer soucieux,
 Si tost que le printemps s'empourpre de la
 rose.*

*Mais, hula, la dépourille en ce cercueil enclose,
 Dépourille que le Ciel me raut, inuieux,
 Change de plus en plus en deux sources mes yeux,
 Voyant qu'en ce tombeau mon cher tresor repose.*

*Ainsi la flamme esteinte encor dure l'ardeur,
 Et ce mien feu esteint encor brusle mon cœur:
 Et ne m'esbal is pas si toute autre complainte*

*Se borne au cours des ans, n'ayant rien d'immortel:
 Mais ce diuin suet de ma funebre plainte
 Ne fut iarsais tramé de quelque fil mortel.*

EPI T A P H E S.

I I.

Helas mon cher espoux, ce n'est pas la promesse
Que ton front, siege à Mars, ton œil gravement dous,
Ton bras Herculean, l'effroy des plus grands coss
Me sembloient faire alors que t'estor la Deesse.

Ton port digne d'un sceptre & ta brave hauteſſe,
Le tronc de tes lauriers paroissant dessus tous,
Tis trophées hautains orgueillissans tous nous,
Promettoient resister à la Parque traistresse.

Neantmoins, ha malheur! la proye elle t'a fait
D'un traistre qui d'Enfer a tiré tout méfait,
Qui luy sermoit de cœur dans sa fausse poitrine.

Ainsi t'aprens qu'en fin l'humaine Deste
N'échape des méchans la fiere cruauté,
Qui toute fois en fin est sa propre ruine.

I I I.

Ange, vray gardien de la race Lorraine,
Qui tant de fois l'as veu froncer ses estendars,
Tant de piques croiser entre tant de soldars,
Invincible rempart de nostre foy Chrestienne.

Comme as-tu peu souffrir que la fraude inhumaine
D'un caut Simon Poltror fit un siege à ce Mars,
Puis que tu le sauras de cent divers hazards
Dont sa dextre gaigna mainte palme bastaine!

Ne prenoyos-tu pas que nostre sainte foy
Auroit en cor besoin de ce grand demi-Roy,
Voyant ore affiler tant d'allumelles furives?

Ha se voy bien que c'est, le Seigneur Tout-puissant
L'endou sur nos François son dui feu puissant,
Quand il fit retirer le Duc de leurs banniers.

E P I T A P H E S.

III.

Manes, concierges saints de la forest sacree,
Errans sous la franchiſe des Myrthes amoureux,
N'avez vous nul ſoucy des ennuis douloureux
Hostes continuels de mon ame epleuree?

Voyez, Manes sacrez, voſtre race honoree,
Mes bien aimez enfans, vos ſurgeons genereux
Verſer tant de leur ſang en exploits dangereux,
Cerchant de vous leur chef la trace deſiree.

Si la mere & les fils ne vous émeuent pas
A retirer vos pieds des rives de là bas,
Oeilladez en pitié ce grand HENRY d' France,
Qui vouſ de vos valeurs ſe deult de vivre icy,
Ne voyant plus chez ſoy reuivre le ſoucy
Du meſtier Martial qui chet en decadance.

V.

Que n'ay-ie comme toy, loyalle Arthemisie,
Entombe mon eſpoux au profond de mes os,
Ou que n'ay-ie pluſtoſt ſous l'eternel repos
Suivy le cheſ' ame de ma plus chere vie.

Maintenant par les morts à la bouche Lécimie
Ne ſe foulurons le myſthe à me. us pas diſpos,
D' u ſe nt des hauts faits de ce diuin Hercus,
Qu' de ſon lox celeſte aux Cieux a ſuit erue.

On a ſue le g' r' us comme en pré ſans ſes fleurs,
En amant ſes os ſa pierre, & a tal leu ſes conuuls,
Et comme ſans ſon pair une tourtre perſue

Si n'eſtoit ſon portrait que ie garde touſiours,
I uſſe d'eſ a ſuy mes miſera' les iours
Pour carcher ma miſe & p a la ſuile iue.

EPI TAPHES.

VI.

Puis qu'un regret fatal me liure tant d'alarmes,
Et que tout mon espoir est clos dans ce tombeau,
Sans plus user mercy au celeste troupeau,
Je vaux m'ensevelir dans les flots de mes larmes.

P'us souffrir ie ne puis tant de rudes & acarnes,
Qui mon cœur & mes yeux tournent en maint ruisseau,
Mon hyuer reuendra en un Air tel nouveau,
Si ma cendre s'honore en ces funelres carnes.

CELLE QUI CI SOUSPIRE EN CE
FROID MONUMENT,
NE POUVANT A SON DVEIL TROUVER
ALLEGEMENT,
AUX DIEUX PRIERES FIT QUE L'IN-
HUMAINE PARQUE
ENVOYAST SA TRISTE AME AV
BORD ELYSIEN,
AFIN DE SE REIOINDRE AV GRAND
DVC GVYSIEN,
QUI AVOIT IMPORTE' SA VIE EN
MESME BARQUE.

Epitaphe de René Cardinal de Birague
Chancelier de France.

LE conseil, la vertu, la honté, la science,
L'honneur, la pieté, la sainteté, la foy,
Le zele de servir à Dieu & à son Roy,
La Raison, l'Equité, la paix, & la Prudence,
Sont ore ensevelis au tombeau de silence,
Puis que du fer & du sang le glaive donne-ffroy.

Exerce maintenant la rigueur de sa loy
 Sur ce grand Cardinal clair flambeau de la France.
 Plaignez-vous donc, François, & d'un du il n'opareil
 Plemex l'esloignement de vostre beau Soleil
 Que le Ciel vous rait d'une force merueille.
 Si la Terre perdoit son Astre tout-voyant,
 La Mer peu-à-peu l'iroit toute noyant,
 Noyez-vous donc de pleurs perdant vostre lumiere.

Epitaphe de Madame Valence Balbiane, femme
 de René de Birague Chancelier de France,
 fait par Dialogue, où le passant &
 le Cuié parlent.

P. **Q**uelles voix? quels flambeaux? quelle troupe ve-
 stue
 De longs manteaux de dueil? quel bruit? & quell' odeur?
 D'où vient que j'apperçoy des Charites le chœur,
 Triste, tout plein d'ennuy, à la face éperdue?
 Phœbus avoit-il point quelque Muse perdue?
 D'où vient qu'à si long tas assemblé soit l'honneur,
 De tout un grand pays? quelqu' triste mille ur,
 Seroit-il avenu à cette gent esmeuc?
 C. Amy n' t'enquies plus qu'est-ce qu'on fait icy,
 La tristesse, les pleurs, le regret, le suez,
 Vient, n'est d'admirer pour la mort d'VALENCE.
 O perte inestimable! & marbre glorieux,
 Qui caches dans ton sein de la terre & des Cieux
 L'ornement, qui guidoit des Fran, ou la balance.

E P I T A P H E S.

Aux ombres de Jehan de Lauval Marquis
de Nefle.

Quel sort cruel (la Val) a ta vie obscurcy?
Qui tant d'humides pleurs fait sortir à la France,
V'es-tu e pour jamais de ta haute vaillance:

O honneur de la Val, des Muses le soucy.

Un tombeau tu auras en toute racourcy
De ton fils, mais de moy, qui n'ay en oubliance
Ta vie, & qui plus est en ta mort ta constance,
Tout mon meilleur (Marquis) te sacreray icy.

Ce seront, las! des vers qui de ta sepulture
D'un tiltre douloureux seront la couverture,
Et qui n'endureront que tu meures sans los,
Los qui te couvrira du manteau de Memorre,

Comme cil qui deuroit vivre tousiours en gloire,
Et non point estre icy dans un cercueil enclos.

Ha! ie me fauls (Marquis) ce n'est que poudre noire,
Ton esprit est au Ciel maintenant en repos.

Aux ombres de Mademoiselle de Rostain.

HA mort' cruelle mort, tu m'as doncques osté
Ces beaux yeux que l'amour cent fois plus que ma
En son age plus beau tu l'as doncques ravie, (vie,
Faisant en amour sa vie & sa beauté?

Mais en la ravissant tu n'as point emporté
Mes amours, ny ma foy, ny cette ardente envie
Que j'avois de l'aimer, mon ame l'a suivie,
Et j'en porte le trait sanglant à mon costé.

Mais ne la voyant plus or' il faut que ie pleure
 & froidement estendu sur la palle demeure,
 Qui tient ensevelis ses cendres & ses os.

Et que ie face cour à son idole sainte,
 Et aux ombres d'embas, qui ne vollent qu'en feinte,
 Mes regrets, mes soupirs, mes pleurs, & mes sanglots.

Epitaphe de Christophle de Thou, premier
 President a la Court de Parlement
 de Paris.

I'Ay esté autrefois, passant, ie ne suis plus,
 Je suis mort en servant & mon Roy & mon Prince,
 Je suis mort en gardant les loix de ma province,
 Et maintenant ie dors dans ce tombeau reclos.

La Parque a mes honneurs & tous mes biens tollus,
 Pluton, par trop cruel, a voulu que i'apprusse
 Que c'est que de mourir : & que trop tost ie vusse
 Voir les chemins qui vont aux infernaux alus.


Pourtant Lethé oublieux ne noye pas ma gloire:
 Car les cignes sacrez au temple de Memorie,
 Ont emporté mon nom, & ma gloire, & mon los.

Toy passant, si l'honneur des trépassés te touche,
 Moy qui ne fus méchant, d'une mauvaise bouche
 Ne trouble mes esprits dans ces urnes enclos.

E P I T A P H E S.

A monsieur l'Abbé d'Elbene sur la mort de Christophe de Thou premier President à la Cour de Parlement de Paris.

O D E.

 *Es arts & la jeunesse
Coulent toujours sans cesse,
Comme l'eau qui s'ensuit,
L'eau revient & retourne:*

*Mais nostre âge sejourne
Dans l'eternelle nuit.*

*Ny larme ny priere
N'emeuent la mort fiere,
Ny le nocher Charon
Le pauvre & le Monarque
Dans une mesme barque
Trauersent l'Acheron.*

*Sarpedon & Troile
Sont morts deuant leur ville,
Et autres infinis,
Que la terre Troyenne
Leur mere Phrygienne
Auoit conçeus iadis.*

*Ceux-là que le Ciel même
Aimoit d'amour extrême,
Sont morts: & si n'ont pas,
O course trop subite!*

E P I T A P H E S.

Non plus que fit Thersite,
Eut le trespass.

D'Elbene tu t'abuse,
Penses-tu que la Muse
Qui t'a donné pouvoir,
D'eterniser ta gloire
T'empesche d'aller boire
Au fond de l'Orque noir?

Non, non, tu iras boire
Là bas ceste onde noire,
Qui dort au lac affreux,
Et tombant, legere ombre,
Tu accroistras le nombre
Des esprits mal-heureux.

Malheureux se les nomme,
Car les Dieux ont fait l'homme,
D'heur & malheur tout plein:
Il est heureux au monde:
Mais sous la nuit profonde
Ce n'est qu'un ombre vain.

Doncques point ne t'estonné
Si la Parque felonnie
A mis du Thou à bas,
Du Thou dont la science
Montre bien à la France
Que mort il ne meurt pas.

E P I T A P H E S.

Son ame genereuse
 Vit aux Cieux bienheureuse
 Franche de tous soucis,
 Et libre des grands peines
 Et passions humaines
 Dont nous sommes saeu.

Epitaphe de Jaques de Leuy sieur
 de Queflus.

MIrtes Elysiens qui à lente secousse
 Luentez les ardeurs des esprits amoureux,
 Pourquoi n'admettez vous sous vos bras ombrageux
 Ce nonpareil Heros, que le Destin vous pousse?
 Est-ce que vous voyez sur son arc & sa trouffe
 Cent lauriers, vray guerdon des guerriers genereux,
 Et que vous ne croyez qu'un cœur si valeureux
 Puisse ployer au ioug de la Cyprine douce?
 Mais voyez en ses yeux de Cupidon les dars
 Que Venus luy donna pour accompagner Mars:
 Voyez Amour depaint en Adonne face,
 Voyez les rares traits d'une divinité,
 Si ne le recevez le puissant Dieu de Thrace
 Le logera chez vous par sur tous exalté:
 Si Mars ne peut, Amour luy fera faire place,
 Comme assureté tesmoin de sa fidelité.

Epitaphe du ieune Maugiron.

Apollon au berceau d'une main enfantine,
 Terrassant de Python le corps tout venimeux,
 Tesmoi-

T. sinoigna, bien qu'enfant, qu'en son cœur vertueux
Se plantoit maint laurier d'une force divine.

Du jeune Mangiron la celeste origine
Aux fleurs de son Avril montrait les fruits heureux,
Que meurrir luy devoit l'Autonne fructueux,
Pour en peupler le Ciel, la Terre, & la Marine.

Pourquoy donc son printemps dechet-il en sa fleur,
Puis qu' Apollon a veu de ses ans le fruit meur?
C'est, crois-le, qu' Apollon n'auoit franchi la trace
De l'humaine grandeur. Mais le beau Mangiron
Au Martial mestier passoit l'humaine race,
Si qu'en son frais printemps l'Autonne eut sa saison.

Epitaphe de Claude de Perusis Baron
de Lauris.

L Amais le Ciel iustement irrité
Sur les mortels ne print telle vengeance,
Qu'en rauissant Lauris, dont l'excellence
Obscurcissoit toute belle clarté.

Les Dieux jaloux de la felicité
Qu'à mille cœurs départoit sa presance,
Nous l'ont rauy pour auoir iouissance
Ainsi que nous de telle Deité.

Si la Parque eust l'armonie entendue
De son doux luth alors qu'elle l'a point,
Elle eust ailleurs sa corde détendue:

Mais la traitresse, elle a guetté le point
Que son beau luth, las! il n'animoit point,
Craignant se voir elle mesme perdue.

E P I T A P H E S.

Epitaphe du sieur Loys de Birague, Lieutenant
general pour le Roy en Piedmont.

*Si tu t'enquiers, passant, qui gist sous ce tombeau,
C'est Loys de Birague, honneur de sa patrie,
Qui si bien gouverna le Piedmont d'art nouveau,
Que pour jamais le lus s'y verra si belle vie.*

Epitaphe de monsieur le Marechal
de Bourdillon.

*Celuy qui gist icy avoit en me jusques ce
Aux armes que rades ces grands preux d'Ilion,
Pres le bord d'Ilion aussi print sa naissance
(Comme chante son nom ce brave Bourdillon.*

Epitaphe d'un petit chien de Madame la
Chanceliere de Buague.

*Ce petit chien arriva tel et nat si malheureux,
Qu'onnes qu'elle vit eut e la terre par les Cicux,
Le regret causa tout en son cœur de tristesse,
Qu'après trois jours laissa le monde s'occireux.*

Epitaphe d'un qui mourut subitement.
L'ombre parle.

*Passant, pense tu pres de passer le passage,
Qu'en mourant t'ay pensé pens. le meme pas:
Si tu n'y penses bien, de vray tu n'es pas sage,
Car possible demain passeras au trepas.*

Aux ombres de Mademoiselle
Marie d'Elin.

Donc pour nous ajant, la souveraine Parque!
D'une dépouille rare as orné ce tombeau,

E P I T A P H E S.

D'une qui devoit tost par son Hymen nouveau
 Desier de Charon la passagere barque.

Atropos, tu pensois que le Tyran Pluton
 Deut s'accoupler au nœud de la belle Marie,
 Là où l'Amour se traite a la bouche blesmie,
 Quand aurois deuidé son fatal peloton.

Or tu te voids deceue en ce dessein unique,
 Car le Ciel en a fait un bel Astre luisant,
 Qui sur un char doré va le iour conduisant
 Aux ruis Latoniens de sa face Angelique.

Regret funebre aux ombres de Madamoyselle de Rostain la ieune.

LA grace & la beauté en ce cercueil enclose,
 L'adis fit de mon corps une metamorphose,
 Changea mon .œur en feu, en fontaines mes yeux,
 Or se suis fait oysseau pour la chercher aux cieux.
 Mais où doit mon penser adresser sa volce,
 Si se suy son esprit en la voule étoilee
 L'abandonne au cercueil le corps le plus parfait,
 Qui du grand tout parfait se trouua i'amaï fait.
 Donc épris de l'Anour d'une si diuine ame,
 Et son beau n'cehaufant de sa gentille flame,
 Je me deuisse en deux, dont la sainte moitié
 Volera dans les Cieux prouuer mon amitié:
 L'autre se courra sous sa tombe poudreuse,
 Sans i'amaï s'ennuyer en sa fosse cendreuse.

Fin des Epitaphes.

Chanson qu'on a oublié de mettre
aux AMOURS.



As' c'est de vous, non de mon maling Astre
Que mon mal m'est tramé:
Car vous naissant, lors naquit le desir
Dont ie suis entamé.

Tout ce qui gist ou sur, or sous la terre
En fin s'évanouit
Mais la douleur qui le cœur tant me serre,
Par le temps ne perit.

L'Hyver, l'Esté, le Printemps & l'Autonne
Coulent d'un pied fuizid,
Mais le brasier qui le cœur m'entonne
Tousiours me ronge & m'ind.

Pluyes, frimas, orages, & tonnerres,
Font tréne à leurs fureurs,
Mais, las' toujours mes amoureuses guerres
Me combloit de douleurs

Quatrain qu'on a oublié de mettre aux
Mellanges a Madame la Comtesse
de Chasteau Vilain.

QVATRAIN.

L'A haut dedans les Cieux iadis tu pris naissance,
Puis tout soudain Amour se cacha dans tes yeux
Pour embraser la Mer, l'Air, la Terre, & les Cieux,
Et ranger sous les loix toute humaine puissance,

Les Dieux ver ont punir nostre folie humaine
 Au vident d'un pied l'une se mouuant lentement,
 Craignant qu'en chancelant un peu trop vilement
 Ils ne voyent saillir leurs tendres pieds de laine.

Mais est ont armez au suet de la peine
 De leurs bras implombez ils doublent le tourment:
 Si bien qu'il eudroit mieux avant l'accroissement
 Obuier à ce mal qui à pas lents se traîne.

Allant dom au deuant de ce bras feudroyant,
 Le nez eux croire aux fleurs d'un printemps & erdoyant,
 Qui mange son Autonne en ieun. se volage.

Et recognoissant Dieu pour Neptune assure,
 Qui des rocs Capharez ma nef a retiré,
 Le luy offre un tableau de mon passé naufrage.

II.

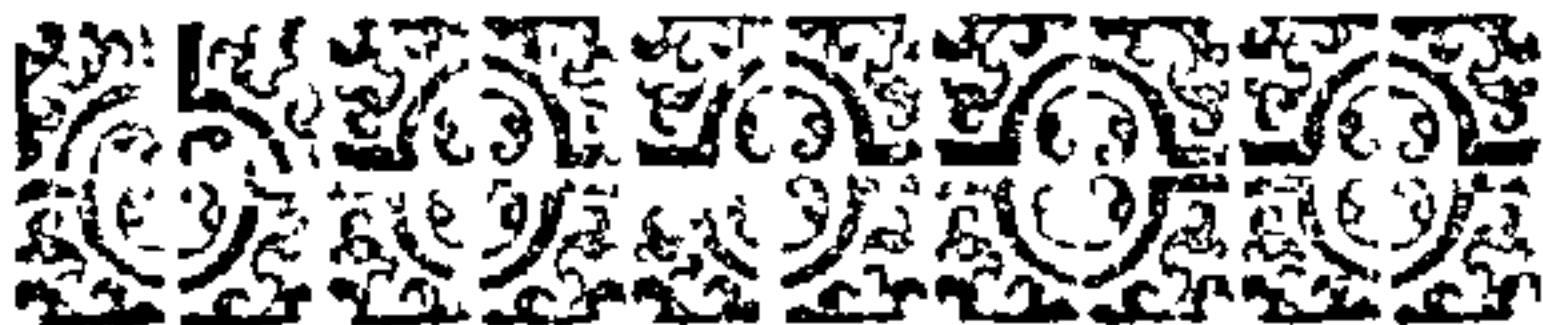
Esprit qui regis tout en ta triple unité,
 Qui en ton verbe saint nous as daigné paroistre,
 Qui logez mon esprit en ce corporel cloistre,
 Le formant au patron de ta diuinité.

Ne permets qu'iceluy ainsi desherité
 De sens & de raison se puisse méconnoistre
 Aux vagues de Circé, ains fais luy apparoitre
 De ton diuin flambeau l'eternelle clarté.

Fais flamber dans mon cœur ta charitable flamme
 Pour desiller mes yeux, & épurer mon ame:
 Pappen deuotement à ton temple sacré

Le cayer de mes vers, & ma bruyante lire,
 Plus que ta sainte main à mon esquif ancré
 Au haure saluta re, où le fidelle aspire.

Fin des ceures de Flaminio de Birague.



Sonneret du sieur de Bonniuet l'aîné,
au sieur Ilamino de Brague.

DAns la docte fureur de ton sang iuuenal
L'As de troupeau auoit choisi son temple,
Cuide des sept vertus en puissance tres-amplie,
Pour aux plus grands Heros te faire tout égal.
Ce que croyant Amour ce traistre deloyal,
Sous qui toute la Terre & le Ciel mesme tremble,
Vient par ses poisons & tous ses feux et sembler le,
Et les traits plus ardens de son carquois fatal.
Qui cause que l'ardeur de tes Cyprins flames
Auuant les espris, passionne nos ames,
Toi croyant, tout attendi, le feu, le ruy, domté.
Toy franc au-parauant & de libre courage,
Méprisant de l'Amour, traits, flancs & couraige,
Es ores par ses traits & ses feux surmonte.

EXTRAIT DV PRIVILEGE

D V R O Y.

PAR nos lettres patentes donnees à saint Germain en
 Laye le 20 de Novembre 1684. il est permis au sieur
 Elie de Birague, Gentil-homme ordinaire de nostre
 Chambre, de faire imprimer par tel Libraire ou Impr-
 meur que bon luy semblera, Ses œuvres qu'il a u'a-
 guées composées, & celles qu'il pourra faire cy
 après indubant à tout Libraires & Imprimeurs, & au-
 tres quelconques, qu'ils n'ayent à les imprimer, ou faire
 imprimer, ny exposer en vente, sinon par la permission du-
 dit sieur de Birague, ou du Libraire par luy à ce commis:
 Et ce sur peine de confiscation des livres imprimez & d'a-
 mende arbitraire, tant en cas positif à l'instance, qu'enuers
 l dit sieur de Birague, & de dommages & interests du
 Libraire par luy, &c. Et voulons qu'au commencement
 ou à la fin des dites œuvres soient insérées ces presentes, ou
 son mesmes d'icelles, auxquelles voulons pareille foy estre ad-
 rostre qu'à l'original, sur les peines ainsi loient contenues
 au privilege.

Signé par le Roy en son Conseil,

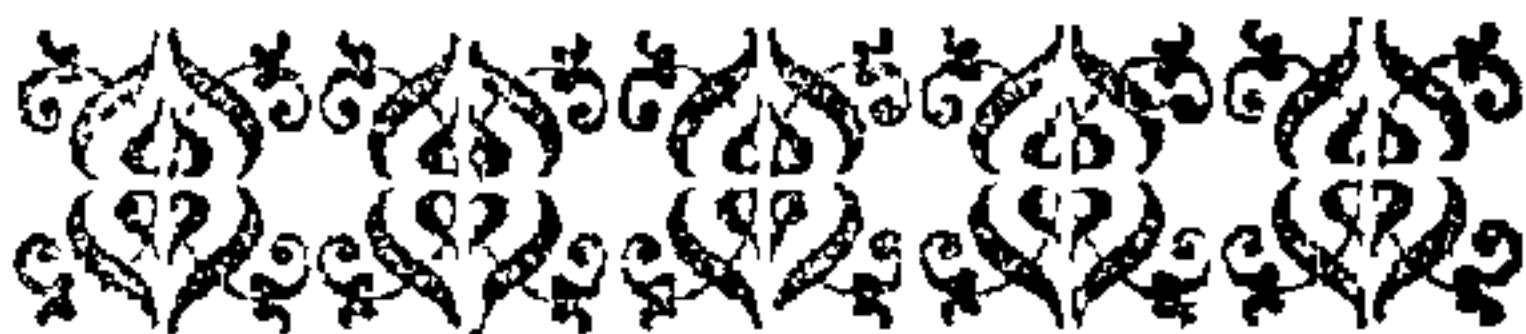
THIELEMENT.

Et scellées sur simple queue de cire jaune du grand sceau.

Le dit sieur de Birague a permis à Thomas Perier, Li-
 braire Imprimeur en l'Université de Paris, qu'il jouisse du pre-
 sent privilege.

Fautes survenues en l'impression.


- Fueillet 9. page 1. vers 28. que, lisez qui.
fueil. 33. pag. 1. vers 6. celle, lisez cette.
fueil. 35. p. 1. vers 3. Et, lisez En.
fueil. 41 pag 1 vers 11. reluirez, lisez reluïres.
fueil 44 pag 2. vers 20. il nous peint, lisez nous dépeint.
fueil. 54 pag. 1. vers 8. changer, lisez chanter. pag. 2. vers
7 les, lisez ses.
fueil. 58. p. 2. vers 4. est, lisez est. vers 9. gräde, lisez gräd'.
fueil. 59. pag 1. vers 3 grande, lisez grand'.
fueil. 70. pag. 1. vers 8. selin, lisez settin. vers 13 selin,
lisez settin.
fueil 113. pag. 1. vers 12. esprit, lisez escrit. vers 25. lincean,
lisez lincean.
fueil. 121 pag. 2. vers 13. despote, lisez disposte.
fueil. 123. pag. 1. vers 20. déloncher, lisez déboucler.



T A B L E D E S O E V V R E S
D E F L A M I N I O D E B I R A G V E,
Gentil-homme ordinaire de la
Chambre du Roy.

a. denote la premiere page, & b. la seconde.

A.

 <i>Mour ayāt</i> 2.a	
<i>mour</i> 2.b	
<i>Ainsi comme</i>	
<i>lon void</i> 7.a	
<i>Amour d'oū vient</i> 9.b	
<i>Aux nōs desmesurez</i> 13.a	
<i>Accablé sous le fais</i> 14.a	
<i>Après avoir souffert</i> 17.a	
<i>Après avoir</i> 31.a	
<i>A Mademoiselle de Birague</i>	
<i>sœur de l'auteur</i>	
40.b	
<i>Ainsi que des Geans</i> 36.a	
<i>Amour le grand Demon</i>	
37.b	
<i>Aux deserts, aux vallons</i>	
76.b	

<i>Au plus secret</i>	77.b
<i>Aueugle Dientelet</i>	78.b
<i>Athlete genereux</i>	126.a
<i>Alexandre iadis</i>	128.a
<i>Amour voulant</i>	132.a
<i>Amour premier en. et</i>	136.a

B

B <i>Eaux yeux mes beaux</i>	
<i>Soleils</i>	5.b
<i>Bien que le sort</i>	9.a
<i>Bartus qui dés le bers</i>	15.b
<i>Belle Ericme</i>	21.a
<i>Bien qu'une ficure tierce</i>	
27.a	
<i>Belle Nymphe ameris-ris</i>	
28.a	

T A B L E.

Belle albastrine main 28.b	C'est une chose au monde 132.b
Belle Maistresse 29.b	Comme mon cœur 133.b
Bel astre de mes yeux 35.b	
Bais, lors que se voy 43.a	
Belle Catin 130.a	
Bien méchant est celuy 135.b	
Partas, on cognoist bien 137.a	
	D
	D Esirs ambitieux 4.a
	Desesperé chetif 6.a
	Diuin Ronsard 11.a
	Dites mes yeux 25.a
	Docte le Grand 41.b
	D'un burin arzeleur 122.a
	Dame perle Françoisse 123.a
	De serrant d'un souris 135.a
	E
	E N quel mot desormais 31.a
	Encor une autre fois 75.a
	Egee de son fils 77.a
	En ce pendant, ô Rome 118.a
	Esther l'Élégentil 132.b
	Esprit qui regis 147.a
	F
	F Ormeray-ie tousiours 38.b
	G
	G Entil oyseau 35.a
	Gentil Cupidonneau 45.a
C	
C eluy qui n'aime 6.b	
Celle, Ronsard, 7.a	
Celuy qui peut 19.b	
Celuy qui voult a 20.b	
Ceux qui disoient 38.a	
Ce que j'auois 38.b	
Côme le beau Soleil 79.b	
Ceux qui ont paint A- mour 44.b	
Comme le grand flâbeau 80.a	
C'estoit au iour pileux 88.a	
Côme le beau Soleil 88.a	
Comme quand le Soleil 88.b	
Ce n'est sans grand 122.b	
Celuy qui voudra voir 131.a	
Comme ta sœur 131.b	

T A B L E.

H Elas ! rit-on jamais
4.b

Helas demandez vous 6.b

Helas mes tristes yeux 10.a

Ha douce liberté 15.b

Helas qu'est-il besoin 16.a

Helas! si ie l'ay dit 27.b

Helas! quelle deffence 34.a

Helas! que vous ay-re fait
61.b

Hercule gencieux 121.b

I

I Vste posterité 1.a

I'aime si hautement 2.a

Je sçay bien qu'on dira 3.a

Je ne faut que i'espere 18.b

Je n'escry pas, Madame.

29 a

Je n'escry mes ébas 32.a

Je ne veux plus s'ascher

47.a

Inexorable amour 48.a

Il vantador Espagnol 116.a

Jupiter seul regnant 117.b

Je croy vrayment 119.a

Je nage aisément 123.b

Je chante icy 126.b

Il ne faut desormais 138.a

Il n'y a dans les bois 17.b

Il ne faut que i'espere 18.b

L

L As! toute ma vigueur
8.b

Las! dois-je pas, Amour
17.a

Lors que ie suis 20.a

Lors que ie suis absent

20 b

Lors que ie bastiray 46.b

Loin de mon beau Soleil

24.a

Le Tracien harpcur 29.a

Le laboureur 41 b

Las! faut-il 42.b

Las! que me sert d'avoir

44.b

Lors que ie bastiray 46.b

Les soupns amoureux

47.b

L'Amour vient de la foy

76.b

Le Soleil radieux 120.a

Lumiere de France 12 .b

Le nocher vagabond 126 a

Laure de qui le nom 128 b

Les Charites, Cyprius 129.b

La Grece mit au Ciel

131.b

La parfaite amitié 134.a

T A B L E.

Les Muses en tout lieu	120. b
134. b	Madame, si t'achât 120. b
Le sçavoir & la sagesse	Madame, on dit 129. a
135. a	Madame, qui voudroit
Le Dieu venans parir	135. a
145. a	Mon Rorsard 136. a
	Mon docteur du Hallat
	138. b
	N
M Arie est en enfer	
4. b	Ny de mes yeux 71. b
Madame, je sçay bien 5. a	Ny de ton cœur 20. a
Madame, qu'il te voy 15. a	Ne vistes vous jamais
Madame, la pitie 16. a	37. a
Madame, avant que la	Nymphes qui redorez
Paque 19. a	42. a
Madame, puis qu'il faut	Ne volez plus si loin 45. a
21. a	Ny d'un autre œil 48. a
Madame, où sont 17. b	
Miserable chesif 35. b	O
Maistresse, de mon cœur	O Cristallins ruisseaux
57. b	5. b
Mi: Mise tout, Marie,	O filles d'Archelon 9. b
75. b	Où est ce si ont 10. a
Mille cinq cēs & un 76. b	O, sus mes yeux 10. b
Muses, com' autres fois	O chaude ardeur 11. a
76. b	O cœur plus dur 13. b
Madame, hélas! 79. a	O desers sablonneux 15. a
Madame, si tu veux 79. a	O delez blonds 17. b
Madame, qu'ont tu vus	O bel ameau 19. a
118. b	O Ciel, ô Terre, ô Mer
Madame, il ne faut pas	19. b

T A B L E.

S

S i jamais tant d'honneur 1.a
 Ses brillans yeux 2.b
 Si Iupin n'auoit plus 3.b
 Six mois sont ia passez 23.b
 Si ien'ay pas suuy 34.a
 Si quand le corps 40.a
 Si le Dieu qui preside 43.a
 Si se lie, si l'escriu 47.b
 Sus gans, allez courir 49.a
 Sous quel loingtain climat 78.b
 Sire, ie doute bien 117.a
 Souuent cil qui la suiu 117.b
 Si chacun Roy 118.a
 Seigneur, ie ne puis plus 119.b
 Si pour orner le chef 125.a
 Seigneur qui sus iadis 127.a
 Soit que d'un chaste nom 133.b
 Si Paris eut peu voir 134.a

T

Tous ses oyseaux 2.a
 Ton poil doré 25.a

Toufiours, toufiours, helas! 31.b
 Troublé de desespoir 32.b
 Tu ne deuon, Venus 85.b
 Tout que celuy 125.b
 Tout cil humain 129.a
 Tout l'edifice humain 129.b

V

VN poil blond 3.a
 Vous tertres verdif- sans 3.b
 Un cour en contemplant 14.b
 Va t'en mon cœur 87.b
 Venant de visiter 130.a
 Vierge sang Diamant 133.a
 Vous scauez si bien 135.b

X

Y

Z

Zephire gracieux 41.a
 Zephire pere aux fleurs 45.b

Chanson.

Helas! vit on iamais 4.b
 Puis que le vouloir 22.a

T A B L E.

O Maistresse amour	28 a	Quatrain.	
Sus Luth doré	30 a	Ses tristes vers	13. a
Sainte diuine	36. b	Si l'auois endurez	80. a
Maistresse tes astres	48 b	Complainte.	
Qu'on ne blasme point		Quoy? verray-ie	18. a
49 b		Desers inhabitez	21. b
Où t'en vas-tu Maistresse		Vous qui habitez	31. b
77. b		Tout ce qui vit çà bas	
Puis que iamais double		37. a	
front	86. a	Puis que l'arrest fatal	
Le parler doucereux	88. b	48 b	
Mon alceste	100. a	Vous, ô Dieux	50. b
Après que ma Phillis		A mon depart, hélas	92. a
101 a		Un iour estant	99. b
Bien que l'Hyuer	106 b	Songe.	
Las c'est de vous	146. b	Maistresse te tien-ie pas	
Stances.		25. b	
Non, ie ne me plains point		Dialogue.	
7. b		Mon cœur triste & dolent	
Puis qu'un cruel destin		44. a	
11. b		Ode.	
D'auoir trop veu	16. b	Cette fresche matinee	
La nue qui par l'air	26. b	45. a	
Helas! hélas!	33. b	L'encreuse talouzie	53. a
Responce à ladite Stance		Madame, la fleur	80. b
par Passerat	33 b	Puis que la sœur cruelle	
Ceux qui d'un braue soin		90. a	
43 b		Ronsard, lors que ie te vy	
Puis que ce beau sujet		136. b	
282. b		A monsieur d'Albene sur	

T A B L E.

la mort de Christophic de Thou premier Presi- dant à Paris 143 b	102 a
Elegics.	Epitaphes.
Vous qui croyez qu'amour 55. a	De Iules Cesar 139 a
Il estoit nuit 56. a	De Didon Royne de Car- thage 139 b
C'estoit en plein midy 57 b	De François de Lorraine Duc de Guyse 140 a
Madame, je pensois 59. b	De René Cardinal de Bri- ragne Chancelier de Fran- ce 142 a
Helas! que vous ay-je fait 61 b	De Madame Valence Balbiane femme de Re- né de Birague Chance- lier de France 142. a
Du vagueux Ocean 63. a	De Iean de Laval Mar- quis de Nesle 142. b
Je refuse celuy 89. b	De Mademoiselle de Ro- stan 142 b
Si ce dnest angoussou 108. a	De Christophle de Thou premier Presidet en Par- lement à Paris 143 a
Sur le pont tout de mer 112 b	De Laques de Loy sieur de Questus 144. b
Poemes tragiques.	Du cane Margaron 144. b
Parle de l'univers 65 a	De Claude de Peussis Ba- ron de Lamus 145. a
Bergeries.	De Loys de Brague Lieu- tenant general pour le Roy en Piedmont 145. b
Grottes, caavernes, prez 94. b	
Eglogues.	
Or que le beau Soleil 96. b	
Perrot ta chargé 103 a	
C'estoit en plein Esté 110. a	
Dialogues.	
Philandre se voudrois	